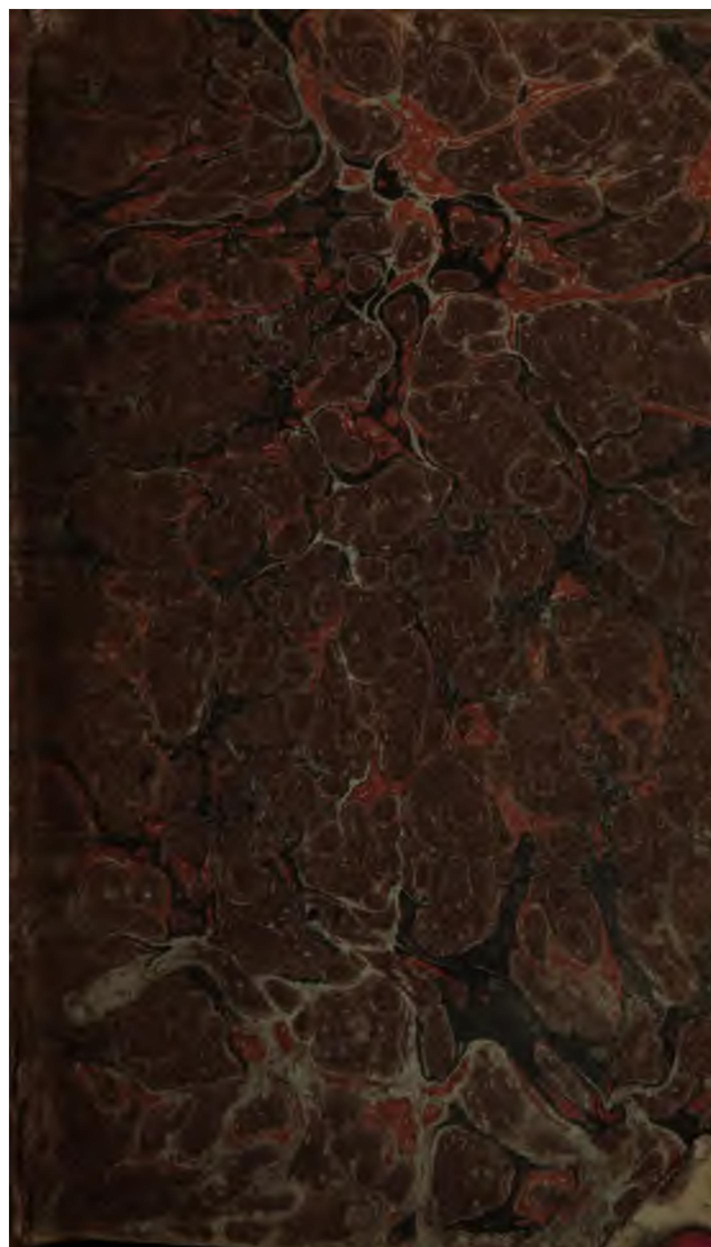



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



L'ESPRIT DES ANA,

OU

DE TOUT UN PEU.

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR,
RUE DE LA HARPE, n°. 477.

L'ESPRIT DES ANA,

OU

DE TOUT UN PEU.

Recueil contenant l'élite des bons mots. — L'esprit de tous les ANA. — Anecdotes galantes et comiques. — Aventures plaisantes. — Méprises. — Jeux de mots. — Lazzis. — Réparties. — Equivoques. — Rébus. — Quolibets. — Naïvetés. — Calembourgs. — Saillies. — Pasquinades. — Coq-à-l'âne. — Janoteries, etc., etc.

Le tout entremêlé de pensées ingénieuses et philosophiques.

PAR J. GRASSET SAINT SAUVEUR.

TOME I.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français, n°. 51.

AN X. — 1801.

AVANT-PROPOS.

Il pleut cette année des *ana*, et faut-il s'en étonner ? nos auteurs n'ont-ils pas mis à contribution l'aimable historiette, le joli mot pour rire, le calembourg et l'anecdote grivoise ? aussi leurs volumes se sont multipliés à l'infini ; on a vu tout à la fois paraître et disparaître l'*Asiniana*, le *Voltairiana*, le *Biévriana*, *La Fontainiana*, l'*Arliquiniana*, et mille autres *ana* de cette force : ce qui a

redoublé la curiosité des amateurs des *jolis riens*, enrichi nos libraires, immortalisé à peu de frais tous les auteurs à grande réputation de ce siècle nouveau fait pour les grandes choses. Glaner après ces hommes illustres était bien difficile : ils avaient déjà pris tout l'esprit des anciens ; ils ne nous laissaient rien à prendre. Nous avons donc cru plus avantageux pour nous de grapiller chez eux, et nous croyons encore faire une assez bonne récolte. De tous leurs *ana*, nous avons tâché d'en produire un, et de former un *extrait*, la

quintessence de leur esprit d'*emprunt*. Déjà sous notre plume se sont rassemblés avec ordre des historiettes, des anecdotes galantes, des récits de voyageurs, des quolibets, des âneries, des pointes, des saillies, des équivoques, des janoteries, des turlupinades, des coq-à-l'âne, des pasquinades, des calêmbourgs, des *lazzis*, des jeux de mots, etc. enfin un peu de tout ce que l'antiquité eut de plus respectable, et notre siècle de plus merveilleux dans ce genre si cher aux amis de la gaîté et de la bonne compagnie.

Notre *ana* sera l'esprit de tous les *ana*..... Quel esprit !....... Il y aura de tout un peu...... Il ne laissera donc rien à desirer que des amateurs pour le lire. Mais, puisque nos devanciers ont eu tant de succès, pourquoi leur esprit, que nous *volons*, ne nous obtiendrait-il pas la même récolte et la même renommée ? En feuilletant notre *ana*, nous aurons la gloire de plaire aux gens de goût, et de faire même des gens d'esprit ; car en nous lisant on s'égaiera, on s'instruira, on fera du tems un très-bon emploi, et on éco-

nomisera... Oui, on économisera! car avec notre recueil on aura en propriété tous les recueils passés et présens, tous les *ana* d'ancienne et nouvelle fabrique. Notre ouvrage fera le charme des bonnes sociétés : en attendant l'heure du repas, d'une visite à rendre, d'une assignation, d'une sollicitation, d'un opéra nouveau, d'une promenade, on le lira, on le dévorera. Quelle gaîté ! quels éclats de rire !... Mais aussitôt l'heure venue on jetera le livre sur la table : on pourra même, à volonté, tout oublier, ou tout rappeler comme

chose à soi pour briller à nos *dépens* dans les sociétés, même les plus brillantes.

Cependant, notre recueil est décent ; nous nous sommes fait une loi de tourner le dos à tous ces auteurs orduriers, dont l'esprit s'est souillé dans les bourbiers de la Courtille ou des Porcherons : nous avons pris le ton d'une fille honnête, et on pourra nous feuilleter sans crainte. Nous serons trop heureux si on daigne nous sourire, si on nous trouve chastes, irréprochables, et bien éloignés du langage des halles et des lieux immondes.

Allez donc à la fortune, ANA NOUVEAU, ESPRIT *de l'esprit des ana vos confrères* : puissiez-vous être accueilli comme une production digne des soins que nous nous sommes donnés ! Puisse notre libraire s'applaudir de vous avoir accordé les honneurs de l'impression, et puissions-nous, nous-mêmes, recueillir une ample moisson de gloire !

L'ESPRIT DES ANA,

OU

DE TOUT UN PEU.

Un particulier de Londres, chargé de famille et réduit à la plus extrême indigence, sollicitait un emploi dans les douanes, pour subsister avec sa femme et ses enfans. C'était au premier ministre qu'il s'adressait pour l'obtenir. L'unique réponse qu'il recevait, c'est qu'il n'y en avait aucun vacant. Le solliciteur, bien instruit du contraire, ne cessait de se présenter dans l'anti-chambre du ministre, espérant l'emporter enfin par sa constance, que le besoin pressant, dans lequel il se trouvait, rendait opiniâtre. Il fatigua tellement le ministre, que celui-ci en

eut de l'humeur, et lui accorda un jour d'audience pour la lui témoigner. Il écouta patiemment et avec respect les reproches. Lorsqu'ils furent finis : « J'ai mérité vos plaintes, « dit-il ; mais que votre grace daigne considérer mon état et ma misère. La nécessité « m'a forcé de m'y exposer : ayez la bonté « de jeter les yeux sur mon mémoire : c'est « l'unique faveur que j'ose demander. Il « n'est pas long : cette lecture est l'affaire « d'un instant. » Le ministre prit le mémoire, et le trouva ainsi conçu :

« Un chien était entré dans le palais d'un « prince : on ordonna de le chasser. Le « chien revint : on le chassa de nouveau ; « on lui donna même des coups de bâton ; il « revint toujours. Le prince ordonna enfin « qu'on le laissât tranquille, et qu'on lui « donnât à manger. Depuis ce tems, le « chien fidèle n'abandonna plus son bien- « faiteur ; il s'attacha à lui, le suivait par- « tout ; et passait toutes les nuits à la porte « de sa chambre. Le prince prit à son tour « de l'attachement pour cet animal, et lui

« assigna en mourant une pension pour sub-
« venir à ses besoins. » — Le lord, ayant lu le mémoire, sourit, et, passant à son bureau, fit expédier, et signa une commission de directeur des péages qu'il remit au suppliant.

Il ne dépend pas d'une femme d'être belle. Le seul trait de beauté qu'elles pourraient toutes avoir, et qu'elles n'ont pas toujours, c'est la *pudeur*, et de tous les traits de beauté, c'est le plus facile à perdre. — Celle qui n'a point encore aimé est si honteuse de sa première faiblesse, qu'elle voudrait se la cacher à elle-même; pour la seconde, elle se contente de la cacher aux autres; mais pour la troisième, elle ne se met plus en peine de la cacher à personne. — Celles qui ont perdu la pudeur s'en font une factice, qui s'effarouche bien plus aisément que la naturelle : il en est qui s'alarment au moindre mot équivoque, et qui prouvent qu'elles comprennent ce qu'elles semblent craindre d'entendre.

Une bourgeoise avait un procès dans un présidial : la cause était sommaire, et son avocat adverse la chargeait de beaucoup de moyens inutiles. Cette femme, perdant patience, l'interrompit : « Messieurs, dit-elle, « voici le fait en peu de mots : je me suis « engagée à donner au tapissier, qui est ma « partie, une somme convenue pour une « tapisserie de Flandres à personnages bien « dessinés, beaux comme M. le président, « et il veut m'en livrer une où il y a des « personnages croqués, mal bâtis comme « son avocat ! Ne suis-je pas dispensée d'exé- « cuter ma convention? » — La comparaison fit rire; l'avocat resta interdit, et la bourgeoise gagna son procès.

Un de ces intendans, vrais sangsues du peuple, qui s'était mérité la haine de chacun par ses dilapidations, venant de perdre sa femme, désirait fort que la ville de Montpellier lui fît un service. Les magistrats refusèrent sa demande, à cause que cela n'était pas d'usage, et pouvait tirer à consé-

quence ; et ils ajoutèrent : *Si c'était pour vous, monsieur, ce serait avec le plus grand plaisir du monde.*

Un religieux, en faisant l'éloge de son ordre, disait qu'on n'y recevait que trois sortes de gens, ou des personnes de condition, ou de fort riches, ou de fort spirituelles. Une personne qui était présente lui dit : *Mon père, vous étiez donc fort riche ?*

Peinture de la volupté.

La volupté est un tourment bien doux, une tyrannie bien aimable. Cette molle déesse est une reine facile, et fort peu occupée de l'opinion publique. Rien n'est plus séduisant que ses yeux, plus tendre que sa voix, plus enchanteur que ses bras. Elle ne marche que sur des lys et des roses; mais souvent une pourpre empruntée brille sur ses joues, et tout l'éclat de son front n'est pas à elle. Avec un air si naturel, l'artifice

ne lui est pas étranger ; sa belle chevelure vous attire par les douces odeurs dont elle est empreinte ; ses épaules d'albâtre respirent tous les parfums d'Achéménes ; elle laisse flotter négligemment sa robe d'or et de soie ; une gaze légère ne fait qu'ombrager le double trésor de son sein ; à peine cache-t-elle aux yeux une seule de ses beautés ; entourée de génies légers, et d'amours brillans qui voltigent sur ses pas, elle leur distribue des regards délicieux, et leur jète en souriant des fleurs, des violettes, des roses, ornemens enchanteurs du printems, mais qui ont leurs épines. La volupté est une véritable enchanteresse.

On rapporte le trait suivant du général Bonaparte : On partait d'Acre ; il y avait des blessés ; les moyens de transport manquaient. On l'en avertit au moment qu'il partait avec son état-major : à l'instant il met pied à terre, fait descendre ses officiers-généraux, aides-de-camp, etc. ; donne tous les chevaux pour les blessés, et fait à pied trois journées

de marche pénible, au milieu des sables brûlans du désert.

Un officier français, dans une visite qu'il fit au grand Frédéric à Sans-Souci, ne put s'empêcher de lui marquer sa surprise de ce qu'il voyait le portrait de l'empereur dans tous les appartemens du château, et demanda à sa majesté quelle était la raison pour laquelle il faisait cet honneur au portrait de son plus grand ennemi. *Oh! oh!* dit le roi, *l'empereur est un monarque jeune, actif et entreprenant; j'ai cru nécessaire d'avoir toujours les yeux sur lui.*

Louis XIV, au retour de la chasse, était venu dans une espèce d'*incognito* voir la comédie italienne qui se donnait à Versailles. Dominique, qui jouait les arlequins dans la dernière perfection, y remplissait un rôle. Malgré le jeu de cet excellent acteur, la pièce parut insipide. Le roi lui dit en sortant : *Dominique, voilà une mauvaise pièce.* « Dites cela tout bas, je vous prie, lui ré-

« pondit ce comédien, parce que si le roi le « savait, il me congédierait avec ma troupe. » Cette réponse faite sur-le-champ fit admirer la présence d'esprit de Dominique.

Chapelain de l'académie française était un vrai modèle d'avarice : il portait en été un manteau pour cacher un habit raz et usé. Il prétextait un jour une indisposition. Conrart lui dit : *Je crois plutôt que c'est votre justeaucorps qui est indisposé.* On disait aussi que Chapelain était de l'ordre de l'Araignée, parce que son habit était si rapiécé et si recousu, que le fil formait dessus la représentation de la toile de cet insecte. C'est de Chapelain que Boileau disait : *C'est le mieux renté de tous nos beaux esprits.*

Il y a plusieurs manières de plaire dans la société : on y plaît, 1°. par le bon caractère, la douceur, la complaisance, la politesse, la simplicité, la gaîté, etc.; 2°. on y plaît par l'esprit, les talens, les connaissances, etc. Ces différentes sortes de mérite

produisent, dans les personnes avec qui nous vivons, deux sortes de sentimens différens. Les exciter les uns les autres, c'est être parfait pour la société. Mais il vaut mieux exciter les premiers que les seconds. Sans une certaine mesure d'esprit et de connaissance on ne serait pas propre à la société de ceux qui ont eux-mêmes beaucoup d'esprit et de savoir. Delà résulterait un ennui réciproque.

Les jeunes gens disent ce qu'ils font; les vieillards ce qu'ils ont fait; et les sots ce qu'ils ont envie de faire.

Un officier gascon passant sur le pont d'Avignon pour entrer dans la ville : son cheval, qui était extrêmement fatigué, vint à broncher des deux pieds de devant. Une femme un peu suspecte du côté de l'honneur, voyant cela, se mit à rire, et eut l'air de se moquer de l'officier. — Celui-ci piqué, lui dit : *Madame, ne trouvez pas cela étrange, car toutes les fois qu'il rencontre une* CATIN, *il en fait de même.* — *En ce cas-là, monsieur,* répondit-

elle, *n'avancez pas plus loin ; car si vous entrez dans la ville, vous pourrez bien vous casser le cou.*

Portrait de l'Amour.

Rien de si difficile que de peindre l'amour sous ses vraies couleurs. Voici comme il est senti par ceux qui ont à s'en louer, ou à s'en plaindre.

L'amant qu'il a comblé le peint avec des regards aussi charmans que sincères, lui prête des discours aussi vrais qu'enchanteurs; ses chaînes, suivant lui, formées de myrthes et de roses, sont préférables à une liberté insipide; ce n'est que par lui que l'on connaît son existence : toutes les richesses et le faste des grandeurs ne valent pas un soupir de l'amour.

L'amant outragé le peint, au contraire, comme un monstre acharné au malheur des pauvres humains : ses discours sont trompeurs, ses promesses perfides, et ses caresses

empoisonnées. Le philosophe, au contraire, dit que l'amour, dans un cœur juste et généreux, est nécessairement une vertu, comme dans un cœur vicieux il entraîne souvent au crime : il ne fait que déterminer leur penchant. Il dépend, il est vrai, ajoute-t-il, presque toujours de l'objet qui l'a fait naître.

Un bouffon ayant offensé d'une manière très-grave son souverain, le monarque le fit amener devant lui, et, prenant le ton de la colère, lui reprocha son crime, et lui dit : — Malheureux ! tu vas être puni, prépare-toi à la mort. — Le coupable effrayé se prosterne par terre, et demande grace. — Tu n'en auras point d'autre, dit le prince, sinon que je te laisse la liberté de choisir la manière dont tu voudras mourir, et qui sera le plus de ton goût.... Décide promptement ; je veux être obéi. — *Puisque vous me laissez le choix, seigneur*, répondit le bouffon, *j'adore votre arrêt, et demande à mourir de*

vieillesse. Cette saillie fit sourire le monarque qui lui accorda sa grace.

Marie-Catherine Fourré, héroïne de Péronne, sauva cette ville par son courage. — L'archiduchesse, gouvernante des Pays-Bas, ennuyée de la longueur du siége de Péronne, écrivit au comte de Nassau : « Je « suis étonnée que vous soyez si long-tems « devant Péronne, vu que ce n'est qu'un pi- « geonnier. — *Madame*, répondit le comte de Nassau, *il est vrai que Péronne n'est qu'un pigeonnier, mais les pigeons qui sont dedans sont difficiles à prendre : les femelles y sont aussi courageuses que les mâles.*

Un tailleur, à la fois dévot et fripon, (qualités qui ne sont pas tout à fait incompatibles) eut en dormant un songe effrayant : il s'imagina voir le jour du jugement dernier, et la justice éternelle dévoilant et condamnant à la face de l'univers les iniquités de tous les hommes. Il attendait en tremblant son arrêt, lorsqu'une main céleste déroula

tout à coup à ses yeux un étendard immense de diverses couleurs, et composé de tous les morceaux d'étoffe qu'il avait volés dans sa vie. Au même instant il se crut précipité dans les enfers, et se réveilla en sursaut baigné d'une sueur froide. Il regarda ce songe comme un avis du ciel, et fit serment de ne plus voler. Pour mieux se prémunir contre son mauvais penchant, il pria ses garçons, toutes les fois qu'il serait prêt à céder à la tentation, de lui crier : *Maître, l'étendard!* — Quelques jours s'écoulèrent ainsi. Enfin, un matin, oubliant son rêve et ses sermens, il allait couper et soustraire un morceau d'une très-belle étoffe qui venait de lui être confiée ; ses garçons lui crièrent : *Maître, l'étendard!* — *Rassurez-vous,* répliqua le fripon, *il n'y en avait pas de cette couleur dans l'étendard.*

Les vieillards ne jouissent guère que du passé ; la jeunesse s'occupe du présent seul ; les ambitieux ne voient que l'avenir : pas un homme qui ne desire savoir quelle for-

tune, quels honneurs il possédera : un souverain, si son règne sera long, glorieux et paisible : un grand, s'il obtiendra la faveur de son maître : un ministre, s'il sera disgracié ou non. Le général fait des vœux pour des victoires : le financier veut de l'argent : une beauté, beaucoup d'adorateurs, et des charmes qui ne changent point : un auteur, de grands succès : le pauvre, de la richesse : l'être sensible, un ami tendre : et le fortuné de longs jours.

L'esprit est le moyen le plus sûr que les femmes peuvent avoir pour plaire et pour plaire long-tems. Mais aussi une femme qui n'aurait que de l'esprit, que de la science, sans attraits physiques, pourrait fort bien n'être qu'admirée par les hommes, et n'en jamais charmer, ni séduire un seul. Ceci me rappelle un mot que j'ai entendu citer comme étant de feu le marquis de Souvré : un jour on lui demandait ce qu'il aimerait le mieux pour en faire sa maîtresse, ou d'une femme très-belle qui serait bête, ou d'une

femme fort laide qui aurait de l'esprit comme un diable. *Pour sûr !* répondit-il, *je ne choisirais pas le diable.*

Un jaloux, fâché de voir Ménage aimé d'un grand nombre de jolies femmes, avait fait des vers contre lui. Ce poëte lui écrivit à ce sujet :

« Pour vous punir de ce que vous dites
« contre mes tendres amours, homme ja-
« loux, quelle vengeance me permettrai-
« je ?... Je souhaite que vous n'aimiez
« jamais, et que vous ne soyez jamais
« aimé. »

Nota. Ménage aurait pu faire un souhait plus cruel à son ennemi ; *celui d'aimer sans retour.*

L'anneau est l'emblême du mariage ; on lui a donné la rondeur d'un cercle pour exprimer que l'amour de deux époux doit être infini. Cet anneau était d'abord de fer, avec le chaton d'aimant, parce que comme l'aimant attire le fer à lui, de même l'époux

doit attirer sa bien-aimée des bras de ses parens. On le plaçait en signe d'alliance au doigt, auquel il a donné le nom d'annulaire, parce qu'on prétendait alors qu'il y avait dans ce doigt une ligne qui allait directement au cœur.

Un provincial, qui avait le menton mieux garni que la bourse, se présenta chez un barbier, et le pria de le raser pour l'amour de Dieu. Pour l'amour de Dieu! dit le barbier fort mécontent; bonne chienne de pratique! Allons, allons, comme je n'ai rien à refuser à celui au nom de qui vous venez, mettez-vous là, et surtout remarquez bien la boutique pour n'y pas revenir au même prix. Alors il lui lave le visage avec un peu d'eau bien froide, et, sans lui donner ni savonette, ni linge, il se servit d'un mauvais rasoir qui arrachait la barbe plutôt qu'il ne la coupait. — Pendant qu'on l'écorchait sans qu'il osât se plaindre, on entendit crier un chat dans la cuisine à qui on cognait le nez pour avoir mangé le dîner.

— Le barbier, fatigué d'entendre ce sabbat, demanda ce qu'on faisait à ce chat. — Le provincial, qui jusque-là n'avait rien dit, quoiqu'on l'écorchât tout vif, prit la parole, et dit : *C'est peut-être qu'on le rase pour l'amour de Dieu.*

Un général ayant accepté un emploi au-dessous de son grade, s'en acquitta avec zèle et distinction. Ses amis le blâmant de l'avoir accepté, il répondit : *Ce sont les hommes qui font valoir les charges, et non les charges qui font valoir les hommes.*

L'égalité du Mérite.

Voyez ces deux nymphes, égales en beauté et en graces, qui dansent avec la même légèreté, et chantent avec la même mélodie, ne semble-t-il pas voir une rose près d'une autre rose? une étoile près d'une autre étoile? On ne sait à laquelle des deux donner le prix. On peut bien dire de cha-

gne : nulle autre n'est plus belle ; mais on ne peut dire : celle-ci efface celle-là en beauté. — Si ces deux nymphes eussent disputé la pomme à Vénus devant le berger du mont Ida, certes, la déesse ne l'eût point obtenue. Mais qui donc l'aurait emporté ? Je l'ignore. Pâris, sans doute, aurait partagé la pomme, ou cette grande querelle serait encore à juger.

A la représentation d'une pièce nouvelle, donnée au théâtre Italien, le public montra, dès le commencement, des dispositions peu favorables ; les murmures et les huées suivirent. Enfin, on demanda l'auteur par dérision. L'auteur, qui était dans la coulisse, prit son parti sur-le-champ, et s'élança sur la scène : « Messieurs, dit-il aux spectateurs, vous demandez l'auteur... le voilà. J'ai eu le bonheur de vous amuser par des proverbes : mettez que ceci en soit un autre : *Qui compte sans son hôte, compte deux fois.*

Le public applaudit l'auteur, et la pièce eut un grand succès. Ce qui prouve qu'avec

un peu d'effronterie on se tire souvent d'affaire.

A une représentation de *Nina*, un soi-disant habitué de spectacle versait des larmes abondantes sur le sort de cette infortunée. — La vertu malheureuse, disait-il, m'arrache toujours des larmes, même au théâtre. — Je le crois bien, reprit un plaisant ; *elle est toujours si triste !*

Un jeune poëte lisait un jour des vers à Piron, et en ayant encore beaucoup à lire, il demanda au métromane, dont il avait rompu la tête, quels étaient à son gré les meilleurs. *Ceux*, répondit Piron, *que vous ne m'avez pas encore lus.*

Dans le tems que M. Lenoir était ministre de la police, il y eut pendant un hiver une si grande quantité de neige, que tous les chemins et les rues étaient impraticables : ce qui fit dire à un plaisant *que, si l'on n'ôtait pas le blanc, on ferait sauter le noir.*

Le fils d'un fermier général devint amoureux de madame Dugazon, célèbre actrice des Italiens. Pour mieux masquer son intrigue, il introduisit le mari chez son père : il fut accueilli avec joie et bien fêté. On sait combien cet acteur est facétieux et aimable, surtout en société. Le jeune homme jouait souvent avec lui des *proverbes*, des petites scènes gaies : ce qui amusait beaucoup la société.

Dugazon, voyant le bon accueil que sa femme faisait au jeune fermier général, se douta des motifs de son introduction dans la maison de son père ; la jalousie s'empara de lui, et il fit tant, qu'il eut des preuves complètes de l'infidélité de sa femme, et des lettres qu'ils s'écrivaient l'un à l'autre.

L'acteur, furieux, court trouver le jeune homme : entré dans son appartement, il en ferma la porte à la clef, et, le pistolet sous la gorge, le força de lui rendre les lettres et le portrait de sa femme : une fois maître

de ce qu'il desirait, il s'en alla. — Le jeune homme, revenu de sa frayeur, le suivit sur l'escalier, et cria : A l'assassin ! au voleur ! qu'on arrête ce coquin. Dugazon, sans se déconcerter, ni précipiter ses pas, répondit avec un grand sangfroid : *A merveille ! bien joué ! la scène est excellente ! les domestiques y seraient pris eux-mêmes s'ils n'étaient accoutumés à nos farces...* A l'aide de ces propos, les domestiques, qui souvent avaient été témoins de ses facéties, le laissèrent passer, ignorant si c'était une comédie ou non.

On donnait à Dijon une représentation de Samson, tragi-comédie, suivi du petit opéra de Lucile. Arlequin a coutume, dans la première pièce, de se servir d'un gros dindon pour parodier le principal personnage lorsqu'il emporte son père sur ses épaules ; mais le dindon s'étant échappé de l'endroit où on l'avait enfermé, parut sur le théâtre, au milieu de la petite pièce, et, tout effrayé, s'envola dans une loge occu-

Une belle femme est ordinairement orgueilleuse : c'est un malheur attaché à la beauté. La foule de ses adorateurs lui monte tellement l'imagination, qu'elle se croit une déesse. — Mademoiselle Didelot, qui était une fort belle fille, avait ce défaut à un point, qu'elle en était fade et insipide. — Elle se trouva un jour dans un grand cercle où était le sage Fontenelle : quoiqu'assurée de s'attirer tous les regards par sa rare beauté, elle n'en chercha pas moins à fixer l'attention des spectateurs par sa démarche, ses gestes et mille minauderies ; elle avait l'air de dire : regardez-moi. — Une personne s'approchant de Fontenelle, lui dit : Convenez que voilà une bien belle personne ! — *Je n'en disconviens pas*, répondit le philosophe ; *mais elle le serait encore plus si elle ne le savait pas.*

LE BAL DE L'OPÉRA,

OU

LE MARI DUPE DE LUI-MÊME.

En vérité, madame, vous êtes d'une gaucherie qui ne ressemble à rien; vous affichez la gravité jusque dans le centre des plaisirs. C'est une erreur, je dis plus, c'est exactement un crime contre l'usage. Le plaisir est une rose; il est des peuples assez maussades pour ne la chérir qu'autant qu'elle est hérissée d'épines. Nous autres, nous n'aimons point une conquête difficile; nous voulons aimer, le dire, et triompher : un plaisir cesse de l'être lorsqu'il est acheté. Survient-il une vapeur, un caprice, un rien, eh bien! l'on se quitte, on ne s'aime plus; mais l'on s'estime encore : voilà tout. Avouez, madame, que les français savent manier merveilleusement bien l'amour! — Tels étaient à peu près les termes dont se servait Florvalle pour tâcher de calmer les scrupules d'une très-jolie femme que le re-

flux du bal de l'Opéra avait amenée à ses côtés. Florvalle était loin de soupçonner que ce fût à son épouse à qui il parlait. — Mais la dame, qui l'avait reconnu au premier abord pour son mari, ayant beaucoup à se plaindre de sa jalousie, conçut le projet de s'en amuser et de le mortifier.

Elle lui dit : Beau masque, vous êtes d'une folie outrée ; vos propos sont légers, sémillans, mais ils ne sont pas toujours dictés par le respect. — Le respect ! Ah, bon dieu ! le respect ! Je vous devine, continue Florvalle, oui, belle dame, sur mon honneur, je tiens la clef de l'énigme : parions que vous êtes mariée. Vous vous déconcertez ? allons, avouez-le moi de bonne grace. — Eh mais, monsieur ! quand il serait vrai, faudrait-il en rougir ? — Non, madame ; je ne porte pas la sévérité si loin : ce n'est pas d'être mariée qu'il faut rougir, c'est d'en faire un mystère. A dire vrai, est-il une chose de convenance mieux imaginée que le mariage ? Tant qu'on est fille on est asservie à mille petits préjugés ; il faut motiver tous ses pas, dis-

éuter chacune de ses démarches, se masquer enfin jusqu'à l'ame. Sitôt qu'on est femme, la scène change bien vîte, le préjugé s'évanouit, la liberté reste. A l'abri d'un nom qu'on échange contre le sien, il est permis d'avoir des manières, de se livrer au tumulte du monde, quelquefois même d'être extravagante; et souvent l'estime qu'on accorde à son mari est en raison des folies de la femme. — Vous parlez à merveille; on dirait que vous tenez la clef de nos cœurs. Mais, monsieur, pour connaître si bien le mariage, il faut en avoir fait une épreuve. — Oh! l'épreuve est toute faite, madame. — Comment? — Oui, madame: mon père était attaqué de la *postéromanie*; il crut qu'il était tems d'assurer l'éternité de son nom: un beau matin il me mena chez un de ses vieux amis; ce vieil ami avait une fille très-jeune, qui sortait pour la première fois du couvent. La visite achevée, il me demanda si cette agnès me pourrait convenir. Je lui répondis qu'à l'innocence près, elle me convenait au mieux. A la seconde visite, je

m'approchai un peu plus près d'elle : elle était tremblante. Pour la rassurer, je lui débitai toute entière une page des *Délices du Sentiment*, que j'avais apprise par cœur. Elle commença à minauder, à baisser les yeux. Je saisis une main passablement tournée ; on se fâcha, on cria au téméraire ; je criai à l'indiscrète, et le tout se termina par me la laisser baiser. Le *lendemain*, je l'épousai ; le *lendemain*, je la menai en grande pompe à l'Opéra, où je jouai le doucereux ; et le *lendemain*, je l'oubliai. Il y a, je crois, plus de trois mois que nous sommes ensemble. Jugez, madame, s'il serait décent à un honnête homme de conserver après des siècles le souvenir de sa femme ! — Eh bien ! admirez ce que c'est que le rapport ! dit l'épouse, outrée d'un pareil discours de la part de son mari ; j'aurais parié que vous étiez Florvalle, mais je me suis trompée bien lourdement : car c'est un de ces hommes, continua-t-elle, assez peu délicats pour aimer sa femme, mais pour l'aimer jusqu'à la jalousie ; on prétend même qu'il la fait coucher

devant lui toutes les fois qu'il y a bal à l'Opéra. Que pensez-vous de cette conduite? — Ce que je pense? reprit Florvalle en affectant un air de plaisanterie, ce que je pense? mais je pense que c'est une conduite abominable. — Le connaissez-vous cet imbécille? — Moi, madame? Vous me faites une injure gratuite, répliqua-t-il en tâchant de cacher son trouble; son nom n'est pas même parvenu jusqu'à moi : c'est sans doute un de ces lourds provinciaux qui font consister bonnement leur honneur dans la vertu de leurs femmes ; c'est à coup sûr un campagnard qui n'a pas la moindre notion de son Paris. Mais, madame, il serait un tour délicieux à lui jouer : pourquoi sa femme ne profite-t-elle pas de son absence? Il serait fort plaisant que ce Florvalle, continua-t-il d'un ton assuré, apprît à ses dépens à mieux connaître une autre fois les lois d'usage. — Mais, oui, ce serait un tour assez plaisant. — Comment assez plaisant! dites plutôt un tour impayable.

Ce fut par beaucoup d'autres propos sem-

blables que Florvalle tâcha de persuader à son épouse, qu'il ne reconnaissait pas, qu'il était rien moins que ce Florvalle qu'elle soupçonnait d'être; mais elle n'était pas sa dupe; elle ne l'avait que trop reconnu à des indices certains, et elle crut même devoir pousser l'aventure jusqu'à la fin, le mari étant devenu pensif et rêveur. — Elle lui dit d'un ton badin : Eh bien, beau masque, qu'est donc devenue votre gaîté ? Je crois que vous vous avisez de réfléchir. — Il est vrai, madame, et très-sérieusement. — Sérieusement ? Ah ! voilà qui est impardonnable. — Point du tout, madame : eh ! qui donne un plus vaste champ aux réflexions que les scrupules des femmes ? ma foi, rien n'est plus propre à faire tomber dans la mélancolie. Heureusement, j'aperçois Isidor : c'est celui-là qui sait son Paris par cœur ! c'est un garçon judicieux, qui passe une moitié de sa vie à tromper les femmes, et l'autre à duper les pauvres maris. Au demeurant, c'est un parfait honnête homme, un garçon d'honneur... Hé, Isidor ? lui dit-il en l'abordant, on a

besoin ici de ta présence : voici un masque charmant dont il faut m'aider à vaincre les scrupules. — Je ne m'en serais jamais douté, reprit Isidor avec un grand sang froid. (Car son cœur lui a fait reconnaître ce beau masque dans la minute.) Cette taille nous promet beaucoup de charmes. En vérité, je trouve les femmes d'une singularité qui me passe! elles croient avec simplicité à mille petites vertus qui n'ont jamais eu d'existence que dans les cerveaux creux de quelques maris. Eh, mesdames! daignez, de grace, vous rapprocher de la nature : est-il rien de si naturel que d'être belle? est-il encore rien de si naturel que d'en convaincre tout le monde? Croyez que je vous parle vrai, madame; je vous respecte trop pour employer des raisons bien solides et bien ennuyeuses pour vous persuader. C'est par un moyen plus honnête et plus sensible que je veux vous convaincre. Par exemple, jetez un coup d'œil sur les loges : voyez-vous ce masque rose et argent? Ses yeux sont brillans; un regard n'attend pas l'autre ; ils

se succèdent avec la rapidité des éclairs : eh bien ! elle touche à peine au deuxième mois de son mariage. A ses côtés est un masque brun ; elle est célèbre par son aventure avec Dorimon : vous connaissez tous, sans doute, cet évènement ? — Si je le connais ! reprit avec enthousiasme Florvalle ; je fais plus, car je l'envie : voilà de ces aventures qu'on paierait au poids de l'or ! Une seule suffit pour vous mettre au niveau des hommes les plus courus et les mieux fêtés. Savez-vous, mon cher, que cela rend illustre ? Mais apprenez-nous quelle est cette belle aux yeux bleus si doux, si languissans. — Eh quoi ! s'écria Isidor, vous méconnaissez Hortense à la solitude qui règne autour d'elle ! C'est elle qui a épousé un jeune homme de la figure la plus aimable, qu'elle abhorre pour adorer un homme *laid à faire peur*, et qui semble s'entendre avec le mari pour résister à toutes ses avances. Voyez comme elle est isolée ; à peine s'échappe-t-il de son côté quelques regards qui vont mourir à ses pieds ; la mélancolie a pris dans ses yeux la place

de la gaîté... Aussi, de quoi s'avise-t-elle de vanter sérieusement l'amour? C'est un enfant charmant, mais folâtre; il faut se plier à tous ses caprices. Malheur à celles qui lui voudraient faire parler le langage de la raison! la gravité l'effarouche; il faut le sentir, et non l'analyser....

En finissant ces mots, Isidor serra la main de la dame avec un transport qui lui parut plus énergique que tous ces exemples. Alors un gros de masques vint séparer d'eux Florvalle, qui était plus attentif à considérer la belle aux yeux bleus, dont on lui faisait l'histoire, qu'à examiner ce qui se passait autour de lui.

— Madame, s'écria tout à coup Isidor, voici une loge vacante; vous devez être fatiguée, profitons-en, si vous voulez m'en croire. — La dame s'y laissa conduire, et continuait de prêter une oreille attentive aux leçons de son conducteur, lorsque Florvalle, qui les avait suivis de l'œil, en ouvrit brusquement la porte, et trouva son

ami qui baisait avec ardeur une main que l'on n'avait pas l'air de lui trop disputer. — Il faut avouer, s'écria Florvalle, que tu es d'une précision singulière dans tes entreprises, et que ton étoile te sert ici bien merveilleusement ! — Il est vrai, reprit Isidor, désespéré du contre-tems, l'ascendant de mon étoile est bien pour quelque chose dans cette affaire-ci ; mais c'est pourtant à toi seul, c'est aux premiers conseils que tu as donnés à madame que je dois le bonheur que tu t'avises si mal à propos de venir troubler.

A ces mots, il prit une envie de rire si démesurée à la dame, dont Isidor continuait de baiser la main, que le tissu léger qui retenait son masque se rompit, et laissa voir à Florvalle un visage qui ne lui était que trop connu ; c'était celui de sa femme, qu'il croyait alors dans les bras du sommeil. Il resta pétrifié ; la femme confondue, mais vengée ; et Isidor seul conserva son enjouement. Eh bien, Florvalle, dit-il en lui frappant sur l'épaule, que penses-tu de cette

aventure? — *Que je suis une grande dupe.* — *Va, tu le mérites bien; console-toi, ce ne sera pas la dernière fois.*

L'histoire que je vais raconter est si piquante par sa singularité, que le lecteur me saura quelque gré de la lui rapporter.

Le comte de Gleichem, ayant été pris dans une bataille que les autrichiens livrèrent aux turcs, fut fait esclave, et réduit bientôt après à remplir les fonctions de jardinier. Un jour qu'il était à son travail, Zulime, fille de son maître, eut la curiosité de le voir. Ayant répondu aux questions que lui fit sa belle maîtresse, et lui ayant appris qu'il était un des principaux seigneurs de la cour de Vienne, elle se prit d'amour pour lui, avec d'autant moins de peine, que le comte était fort aimable, et que sa physionomie répondait en tout à la hauteur de sa naissance. Elle lui proposa de lui procurer sa liberté, et même de l'accompagner s'il voulait l'épouser. — Gleichem lui répondit qu'il était déjà marié, et que même

il avait plusieurs enfans : cette réponse n'étonna pas la belle Zulime, parce que la loi de Mahomet permet à ses sectateurs d'avoir plusieurs femmes. Après l'avoir attentivement écouté, elle lui engagea sa foi ; et le comte, jaloux de sa liberté, l'accepta. — Les mesures furent bientôt prises, et le projet d'évasion eut son entière exécution. Ils arrivèrent à Venise sans avoir couru le moindre danger : il y rencontre un de ses fidèles domestiques qui l'avait cherché partout sans avoir pu savoir de ses nouvelles, et qui l'assure que la comtesse et ses enfans se portent bien. Il passe aussitôt à Rome, où le pape, instruit des singularités de son aventure, lui permet de retenir sa nouvelle épouse. Après quoi il reprend la route de Vienne. La comtesse, ravie de revoir son mari et la jeune dame qui avait hasardé sa vie et sa réputation pour le tirer de la servitude, lui fit part de son lit sans aucun chagrin et sans jalousie. Zulime n'eut point d'enfans ; ses complaisances pour la comtesse furent sans bornes, et la tendresse extraordinaire

qu'elle témoigna pour les enfans de son amie fut sans exemple.

Le marquis de Grancé, revenu de l'armée, encore tout couvert de poussière, et n'ayant qu'un [illegible]re mal-propre, alla au Louvre pour faire sa cour au prince. — Deux jeunes seigneurs qui le rencontrèrent dans l'antichambre en ce méchant équipage, lui dirent: *Eh ! mon Dieu ! marquis, comme vous voilà fait ! vous ressemblez à un palfrenier.* — *Oui, cela est vrai*, leur répondit M. de Grancé, *et je suis tout prêt, messieurs, à vous bien étriller.*

Un commissaire de police faisant sa ronde, vit une femme en pleurs : il lui demanda le motif de son chagrin. « C'est, répondit-elle, parce que mon mari m'a battue. » Le mari prenant la parole, dit « qu'il ne lui avait pas fait grand mal, puisqu'il lui avait donné simplement un coup de son mouchoir. » *C'est juste*, dit la femme ; *mais, M. le*

le commissaire, le vilain ne vous dit pas qu'il se mouche avec les doigts.

Une poissarde fut assignée chez un juge de paix pour avoir donné un soufflet à un homme. — Le juge, oubliant la gravité dûe à ses fonctions, faisait le beau diseur, le gentil et l'important, ce qui commençait à impatienter notre femme; enfin il la condamna à trois francs d'amende, en lui disant d'un ton railleur : « Vous voyez, ma bonne, « que ce n'est pas cher. » *Trois francs pour un soufflet?...* dit la poissarde qui méditait une vengeance; *effectivement, il n'y a rien à dire.* Elle jète six francs sur le bureau, et appliquant un vigoureux soufflet au juge de paix : *Tenez, vous voilà payé; ce sera pour deux.*

Le plus sûr moyen de se guérir bientôt de l'amour, c'est d'épouser la femme que l'on aime : et une des bizarreries les plus singulières, c'est que l'on préfère de laides maîtresses à de belles femmes qui auraient mille

charmes si elles n'avaient pas le nom d'épouse.

Un certain monsieur Benoît, qui jouissait de quelque considération, avait épousé une femme fort belle, jeune, riche et de bonne maison : depuis très-long-tems il la courtisait, et son amour pour elle tenait de la folie. — A peine marié, il s'en dégoûta, et il prit pour maîtresse une femme vieille, laide et déshonorée par la bassesse de ses intrigues. Son épouse lui faisait quelquefois de justes reproches sur son indifférence. Que veux-tu? lui répondait-il ; depuis que je t'ai épousée, je ne puis regarder comme un plaisir, une jouissance la chose qui m'appartient, et qui ne me donne aucune peine à avoir. Le hasard lui rendit cependant les bonnes graces de son mari, et voici l'histoire : un jour notre homme fut se promener aux Tuileries avec un de ses amis : faisant le bel esprit, il critiquait tout ce qui passait devant lui ; il n'épargnait personne, tout était censuré ; souvent la calomnie et la médisance étaient de la partie. Aucune

femme n'était de son goût, et n'était digne de ses regards. Comme il parlait avec son ami, il en passa une très-belle qu'il trouva pleine de graces, et parfaitement bien faite: quoique ce fût sa femme, il ne la reconnut pas; il est vrai qu'il avait la vue fort basse. Son ami l'ayant saluée, il lui demanda s'il la connaissait: il lui répondit que oui, et, voulant s'en divertir, il ajouta que c'était une femme de province qu'il avait vue l'année dernière à Montpellier; qu'elle était venue à Paris pour plaider contre son époux qui la rendait malheureuse, et vivait publiquement avec une danseuse. M. Benoit se déchaîna contre le mari, approuva la femme, et dit qu'elle était trop jolie pour vivre avec un tel animal, et en même tems il offrit de la servir de son crédit et de sa bourse; il pria ensuite son ami de le présenter à cette belle dame, desirant lui rendre ses hommages. L'ami feignit d'abord beaucoup de difficultés, prétextant qu'elle vivait fort retirée, son mari la faisant épier afin d'avoir occasion de contrôler sa conduite; ajoutant que la moindre visite qu'elle

recevrait d'un homme serait un préjugé contre elle; que, cependant, pour le satisfaire, il allait lui demander si elle voulait agréer ses offres et son hommage. Aussitôt il fut raconter à madame Benoit ce que son mari venait de lui dire; il n'oublia pas de lui peindre l'amour qu'il avait conçu pour elle, la prenant pour une dame de Montpellier, et le violent désir qu'il avait de venir lui présenter ses respects.

L'épouse sourit, et promit de jouer son rôle. L'ami revint, et lui dit qu'elle se trouvait trop heureuse de rencontrer un homme comme lui qui voulait bien prendre quelque intérêt à sa position. — M. Benoit s'approche et lui fait mille sots complimens qu'elle parut écouter avec complaisance: elle avait baissé son voile pour n'être pas reconnue, et faire durer plus long-tems cette comédie. Enfin, ne pouvant résister à son envie de rire, elle se découvrit, et M. Benoit fut fort sot de reconnaître sa femme. Il fut plaisanté, et, avec soumission, il entendit toutes les railleries. Honteux de ses injustes procédés, il

s'avoua coupable, et ayant lui-même prononcé son arrêt, il eut dorénavant pour sa femme, qu'il trouva aussi jolie que le premier jour de ses nôces, autant de complaisance qu'il avait eu d'indifférence.

Deux petits maîtres, sots et mauvais railleurs, se trouvèrent dans une assemblée où était un homme de *province* ; voulant l'embarrasser et se moquer de lui, ils se récriaient sur tout ce qu'il disait : « Ah ! mon Dieu ! que c'est beau ! que c'est bien dit ! que vous avez d'esprit ! l'aurait-on cru d'un homme de province qui n'était pas encore venu à Paris ? Il faut, en vérité, que vous voyez beaucoup de beau monde dans votre province. — Notre provincial, avec un air de bonhomie, leur répondit : *Ce que je dis n'est pas merveilleux ; tout le monde en dirait autant. Je sais que je n'ai pas grand esprit ; je ne suis pas non plus un sot, mais je suis entre deux.*

L'abbé Alary fut reçu de l'académie,

quoiqu'il n'eût publié aucun ouvrage : lorsqu'il alla faire ses visites, il laissa son billet chez un académicien de qualité qui était sorti, et qui n'avait jamais entendu parler de lui. En rentrant avec un homme de lettres de ses amis, il trouva ce billet, le lut, et dit avec surprise : *L'abbé Alary....je ne le connais pas ; qu'a-t-il écrit ? — Son nom, comme vous voyez*, répondit l'homme de lettres.

Un de ces harpagons fieffés, et qui tirait vanité de sa sordide avarice, ayant entendu dire que le médecin *Dumoulin* l'emportait sur lui à cet égard, se rendit chez lui sur les sept heures du soir : c'était en hiver, et quoique le froid fût excessif, il trouva le docteur enveloppé dans un méchant petit pet-en-l'air, reclus dans une petite chambre sans feu, et éclairé avec une petite lampe qui ne donnait qu'une très-petite clarté. « J'ai appris, dit notre harpagon en entrant, que vous êtes l'homme du monde le plus économe ; je le suis un peu, mais je voudrais

l'être davantage, permettez que je reçoive quelques-unes de vos leçons. — Est-ce là le seul motif de votre visite ? lui répliqua Dumoulin. Cela étant, voilà un siége que je vous prête ; asseyez-vous... Et en même tems il éteignit sa lampe en lui disant : Nous n'avons pas besoin d'y voir pour parler, nous aurons moins de distractions. — Ah ! monsieur, s'écria notre vilain, vous êtes mon maître : quelle sublime leçon d'économie !... je vous proteste que j'en profiterai.... Aussitôt il gagne l'escalier, et se retire à tâtons.

Le Chapitre des Évènemens.

Un pauvre diable, presque mourant de faim, trouva un jour une bourse de cent écus : joyeux de sa bonne fortune, il emportait son trésor, lorsqu'il rencontra deux de ses compagnons de malheur. Il leur conta sur-le-champ son bonheur, et, voulant leur en faire part, il leur offrit à boire au cabaret

prochain : ils entrèrent, et se placèrent dans une chambre à part. Notre homme demanda du meilleur, et ses deux convives se mirent aussitôt à faire honneur à la fête. Dans l'intervalle, le propriétaire des cent écus s'étant aperçu de sa perte, se donnait la torture pour les recouvrer : enfin il fit tant et tant, qu'il découvrit le cabaret où buvaient les trois compagnons. Il fit sur-le-champ fermer toutes les issues par la garde, monta dans la chambre qui lui fut désignée, et parut aux yeux des buveurs, qui ne s'attendaient pas à pareille visite. — Ah ça ! dit-il d'une voix claire, l'un de vous a trouvé cent écus : ces cent écus sont à moi, disposez-vous à me les rendre. — Très-volontiers, répondit l'honnête artisan : voici votre bourse ; il y avait cent écus, j'en ai dépensé un, et je crois que mon empressement à vous satisfaire vaut bien un petit écu. — Je ne l'entends pas ainsi, répliqua l'autre ; vous me rendrez tout, s'il vous plaît. — Puisque vous le prenez sur ce ton, dit le buveur en res-

serrant la bourse, *adieu*.... Il dit, et sautant les escaliers, il fut bientôt *hors de cour*. — Le guet se mit à sa poursuite : il était près d'être atteint dans un étroit passage, lorsqu'il rencontra un âne ; le saisissant par la queue, il se fit un rampart du docile animal : mais la queue lui étant restée dans les mains, il fallut fuir de nouveau. — Le conducteur de l'âne, très-irrité, se joignit à la garde... L'artisan, serré de près, ne vit d'autre parti que de se jeter dans une allée. Une femme enceinte s'y trouvait, le fuyard la heurte violemment, et la femme renversée accouche d'un enfant mort. — Le mari furieux se joignit aux poursuivans, et notre pauvre artisan fut bientôt enfermé dans un cul de sac... Comment échapper cette fois? Des maçons travaillaient à une maison, l'un d'eux était en bas, une échelle était contre le mur; le fuyard ne vit d'autre parti que de monter l'échelle, et de gagner les toits. — Mais tandis qu'il grimpait, le maçon qui était en bas, pour faire le bon officieux, s'empressa

d'ôter l'échelle, et l'artisan culbuté tomba sur le maçon, et lui cassa un bras. Pour le coup, le fugitif fut arrêté et conduit devant le juge, accompagné des plaignans qui criaient à tue tête et demandaient justice. — Il me faut ma somme toute entière, dit le maître des cent écus. — Rendez-moi, mon enfant, s'écria le mari de la femme accouchée; rendez-le moi, c'était un garçon. — Ciel! que dira ma femme quand elle verra son âne revenir sans queue à la maison? — Et moi, que deviendrai-je? s'écria le maçon, que fera-t-on d'un manœuvre qui n'a plus qu'un bras? — Le juge, fatigué de toutes ces clameurs, prend un ton imposant, fait faire silence, se gratte le front, et prononce la sentence suivante:

Nous ordonnons que l'artisan garde la somme jusqu'à ce qu'il puisse la rendre toute entière;

Que l'âne demeure en ses mains jusqu'à ce qu'il lui pousse une autre queue;

Que le père dont il a tué l'enfant lui re-

mette sa femme, pour qu'il lui en refasse un autre;

Et quant au maçon, il montera au haut de l'échelle, se laissera tomber sur l'accusé, lui cassera un bras, et *partant quitte.*

Une belle femme rencontrant un jour Santeuil dans une maison: D'où vient, M. Santeuil, lui dit-elle, que vous ne venez plus chez nous? Est-ce à cause que vous nous devez quelque chose? — Non, madame, répondit le poëte; ce n'est pas ce qui m'en empêche, et vous seule êtes cause si vous n'êtes pas encore payée. — Eh! comment donc? reprit la dame. — *C'est,* dit Santeuil, *que lorsque je vous vois j'oublie tout.*

Deux huissiers furent chargés de l'exécution des meubles de plusieurs débiteurs qui demeuraient dans la même maison. — Ils trouvèrent à qui parler, et furent battus de la manière la plus complète. Le procès-verbal fut dressé dans toutes les formes; et les faits et délits exagérés, comme on ima-

gine bien. Pour couronner le tout, ils terminèrent ainsi le procès-verbal : *Lesquels assassins*, disaient-ils, *en nous outrageant et excédant, prenaient Dieu depuis la tête jusqu'aux pieds, et proféraient mille blasphèmes contre ledit Dieu, soutenant que nous étions des coquins, des scélérats, des fripons, des voleurs. Ce que nous affirmons sincère et véritable ; en foi de quoi nous avons signé le présent.*

Un seigneur demandait un jour à un vigneron combien il gagnait par jour. — Quarante sous. — *Que fais-tu de cet argent ?* — Quatre parts. — *Et quel usage fais-tu de ces quatre parts ?* — De la première, je me nourris ; de la deuxième, je paie mes dettes ; je place la troisième, et la quatrième je la jète dans l'eau. — *Mais ceci est une énigme pour moi.* — Je vais vous l'expliquer : je commence par me nourrir du quart de mon gain ; un autre quart sert à alimenter mon père et ma mère ; le troisième quart est employé à élever mes enfans qui me nourriront un

jour ; et la dernière part est pour l'état, qui n'en touche rien ou presque rien, par conséquent perdue pour lui et pour moi.

Un de nos banquiers d'aujourd'hui avait un atelage de deux chevaux pommelés les plus égaux, les mieux choisis que l'on pût voir. — L'un d'eux mourut .... Le financier est désolé d'une telle perte, et craint de ne pouvoir la réparer. — Enfin il envoie son cocher chez tous les maquignons de Paris pour tâcher, à quelque prix que ce soit, de découvrir un cheval qui soit semblable à celui qui lui reste : le cocher part, et après bien des courses, il est assez heureux pour trouver ce qu'il cherche. — Joyeux, il revient auprès de son maître, qui lui dit aussitôt qu'il l'aperçoit : Eh bien, as-tu fait quelque chose ? — *Oui, monsieur ; soyez tranquille, j'ai trouvé* VOTRE PAREIL.

La comtesse d'Eglington, une des plus belles femmes de l'Ecosse, perdit l'affection de son mari parce qu'elle lui avait donné

sept filles et point de garçon. Le comte alla jusqu'à l'assurer qu'il était résolu de profiter du bénéfice du divorce. — *Je suis prête à y consentir*, lui répondit la comtesse ; *vous n'avez qu'à me rendre ce que je vous ai apporté en me mariant.* — Oh ! vous serez satisfaite ; votre dot et vos droits seront comptés jusqu'au dernier schelling. — Ce n'est pas cela, milord, dont il s'agit ; je demande que vous me rendiez *ma jeunesse, ma beauté, ma virginité, et je vous quitte sur-le-champ.* — Le milord, étourdi d'une pareille réponse, se jète au cou de sa femme, et ne parla plus de séparation.

Une vieille douairière, qui, malgré son grand âge, aimait passionnément un jeune seigneur, lui fit présent d'une terre considérable. Etant décédée, une de ses héritières, jeune et fort jolie, disputa cette donation, et perdit son procès. — Courroucée, elle s'approche du courtisan, et lui dit : *Convenez, monsieur, que vous avez eu cette terre-là à bon marché.* — *Madame*, lui ré-

pond le jeune seigneur, *puisque vous savez ce qu'elle me coûte... je vous l'offre au même prix.*

Dessessart, acteur du Théâtre-Français, si connu par son talent et l'énormité de son embonpoint, eut une dispute avec son camarade Dugazon. — Ils se rendent aux Champs-Élysées pour vider la querelle. — Arrivés sur le champ de bataille, Dugazon eut l'air d'être agité de quelques remords : « Mon ami, dit-il à Dessessart avec son air jovial, décemment je ne puis me battre contre toi ; tout l'avantage est pour moi... tu m'offres une surface si étendue, qu'en vérité..... Tiens, laisse-moi égaliser la partie.... » Alors il tire de sa poche un morceau de blanc d'Espagne, et trace un rond sur le ventre de Dessessart. — *A présent, vois-tu, tous les coups qui seront hors du rond ne compteront pas...* — Les combattans et les témoins partent d'un éclat de rire, et le combat fut remplacé par un déjeûner.

Un de nos *empesés* du jour, insolent comme un nouveau parvenu, se trouvant à l'Opéra, insulta un brave homme qui se trouvait à côté de lui. La querelle s'étant échauffée, le fat, jouant l'homme d'importance, élève le verbe, et dit : Je vous ferai donner cent coups de bâton par mes gens. — *Monsieur*, lui répondit l'homme sage, *il ne faut pas faire tant de bruit : je n'ai point de domestiques à mes ordres ; mais si vous voulez prendre la peine de sortir d'ici, j'aurai l'honneur de vous les donner moi-même.*

Un poëte, mais un de ces poëtes grands enthousiastes de leurs productions, apporta à Piron un gros cahier de vers, en le priant de l'examiner, et de noter d'une croix les endroits faibles... Quelques jours après, Piron lui rendit son manuscrit. — Quoi, monsieur ! point de croix ! s'écria notre poëte avec joie et satisfaction. — *Point de croix*, reprit l'auteur de la Métromanie :

vouliez-vous donc que je prisse votre ouvrage pour un cimetière ?

M. de Calonne, ministre des finances, s'étant un soir retiré dans son appartement, crut entendre quelque bruit à ses côtés; il appela ses gens, et leur dit : *Il y a un voleur dans ma chambre.* — Après beaucoup de recherches, il leur répéta la même chose. — Un d'eux lui répondit : *Monsieur, il n'y a que vous.*

Un jeune seigneur, beau, bien fait, était tellement amoureux de lui, qu'il s'était persuadé qu'on ne trouverait jamais son égal. Un jour, étant à la promenade, on lui fit remarquer un jeune homme qui lui ressemblait beaucoup : il fut frappé de cette ressemblance, son amour-propre se trouva piqué ; il s'approche de l'étranger, et lui dit, après plusieurs questions : *Mais, monsieur, madame votre mère est-elle venue en ce pays ?* — Le jeune homme, démêlant l'intention de la demande, lui répondit : *Non,*

monsieur ; mais mon père y est venu plusieurs fois.

Le duc de Rispernon était sujet à beaucoup de distractions : ses naïvetés passaient en proverbes. Par exemple, il était inquiet de ce que devenaient les vieilles lunes, quand il y en avait de nouvelles. — C'est lui qui demandait si les chiens du roi allaient à pied à la chasse. — On disait devant lui que Cicéron parlait avec une éloquence admirable ; il demanda s'il avait étudié chez les Jésuites. — Il dit à une dame qui lui avait appris qu'elle n'avait point d'enfans : Votre mère en a-t-elle eu ? ne seriez-vous pas stérile de race ? — En parlant d'une tempête sur mer, il dit que le vaisseau avait pris le mors aux dents. — En faisant le récit d'un combat naval, il dit qu'il resta plus de trente galères sur le carreau.

Un gascon, qui n'avait pas la réputation d'être fort brave, offensa grièvement une personne qui mit aussitôt l'épée à la main

pour tirer vengeance de l'insulte qui venait de lui être faite. Le gascon accepta le défi; mais n'ayant point son épée, il promit de se trouver à cinq heures au bois de Boulogne : il s'y rendit en effet; mais, dévoré par la crainte, il avait devancé son adversaire, pour avoir le tems de se faire courage, et de s'exciter à se bien défendre. — En arrivant au rendez-vous, il y trouva étendus sur le carreau deux hommes qui venaient de se battre, et qui s'étaient enferrés l'un et l'autre. Il arracha aussitôt de leurs corps les épées, et les cacha : il s'assied alors auprès d'eux, et, tenant son épée à la main, il attend de pied ferme son adversaire. Sitôt qu'il l'aperçut, il lui cria : Eh! cadédis, voulez-vous me faire attendre jusqu'à demain? Depuis l'heure marquée, j'en ai déjà tué deux; dépêchons, je vous prie, car j'ai beaucoup d'affaires. — L'autre, voyant les deux victimes, et l'assurance du gascon, commença à trembler, et lui dit : Je ne suis pas venu pour me battre, mais bien pour vous proposer un accommodement, que je vous prie d'ac-

sceptre. — *Sandis! que ne le disiez-vous plutôt?* repartit le gascon, *vous ne m'auriez pas fait perdre mon après-dîner.*

Quelle différence y a-t-il entre la *Mort* et l'*Amour*? demandait-on à un célèbre philosophe. — Le sage répondit : La Mort et l'Amour diffèrent en fort peu de choses : tous deux sont aveugles, ils portent l'un et l'autre des traits, et ces traits sont également cruels. La *Mort*, en frappant les rois ainsi que les bergers, égale la houlette au sceptre, et l'*Amour* a le même empire. On les représente nus tous deux; tous deux encore dédaignent les honneurs et les richesses; l'un et l'autre atteignent indistinctement tous les humains. Celui qui aime pâlit comme celui qui va mourir. Le mourant, ainsi que l'amant, garde un morne silence; le véritable amour ne meurt pas plus que la mort elle-même. Ces deux grands tyrans de la vie humaine ne nous laissent pour consolation que les larmes et les gémissemens : ils sont pareillement insensibles

aux prières et aux présens; et la seule différence qu'il y ait entre eux, c'est que la *Mort* finit par être victorieuse de tout, au lieu que l'*Amour* ne saurait vaincre la vertu.

Dans un tems où beaucoup de nos jolies parisiennes s'amusent peut-être un peu trop sérieusement de la *cartonomancie*, nous croyons leur procurer quelqu'agrément en leur mettant sous les yeux quelques-uns des rêves de Taisnier, précepteur de Charles-Quint, qui, en digne *chiromancien*, a composé sur ce sujet un ouvrage divisé en huit livres. Selon lui,

— Une main longue annonce un filou, un coquin;

— Une main moyenne est un signe d'esprit et d'éloquence;

— Une paume arrondie, avec des doigts gros et courts, dénote un négligent et un paresseux.

— Les femmes qui ont des mains trop petites éprouvent des couches laborieuses.

— Lorsqu'en restant debout on peut

étendre ses bras jusqu'à ses genoux, on ne saurait manquer d'avoir du courage et de la grandeur d'ame.

— Celui qui tire de ses doigts un bruit semblable à celui d'une sonnette, pense à plusieurs choses à la fois.

— Des petits ongles brillans, nuancés de blanc et de rouge, caractérisent l'esprit;

— Des ongles longs présagent la fermeté d'ame;

— Des ongles pâles annoncent une grande inclination à l'amour.

— La ligne de vie, longue et claire, annonce une extrême vieillesse;

— Si elle est courte et brisée par d'autres petites lignes, c'est la marque d'une santé faible et chancelante;

— Si elle est déliée, étroite, et tendant à la ligne naturelle, c'est l'emblême d'une personne de bon conseil, d'un grand jugement, et d'une intelligence supérieure;

— Si elle est large, c'est signe de malice, de finesse, d'envie, de bavardage et de jactance;

— Si elle est grosse et rouge, c'est une complexion amoureuse ;

— Si elle est livide, c'est de la colère et de la fureur ;

— Si elle a deux branches, c'est une vie errante et vagabonde ;

— Si elle est retournée vers la ligne naturelle, c'est de la pétulance, de la tromperie et du libertinage ;

— Si elle est avec une croix à l'angle supérieur, et entremêlée de petites lignes, c'est l'abandon de toute pudeur, surtout dans une femme ;

— Si elle est avec des branches ascendantes vers la ligne naturelle, ce sont les richesses, les honneurs, un grand voyage.

— Si ces mêmes branches sont descendantes, elles indiquent l'infidélité en amour.

M. de Zevallore, adjudant de l'amiral Massaredo, en sortant de la représentation du ballet de Pâris, adressa ce madrigal à mesdames Clotilde, Gardel et

Saulaier. — Ce madrigal était en langue espagnole ; en voici la traduction :

« Filles du Zéphire, aussi légères que jolies, vous êtes le vrai portrait des divinités que vous représentez. Il fut un tems où je doutais de l'existence de ces immortelles : vous m'avez tiré de mon erreur. En effet, qu'a de plus incroyable ou votre existence ou la leur ? Cependant, si de telles divinités existaient, elles ne supporteraient point de rivales. Aussi, je demeure convaincu qu'étant belles comme elles, vous êtes vous-mêmes ces déesses, ou qu'elles n'existent pas. »

Un malheureux était poursuivi pour le paiement de loyer de maison de la part d'un huissier qui en était propriétaire. Le créancier, hors d'état de s'acquitter, n'avait de ressource pour subsister lui et sa famille que dans une récolte prête à moissonner. L'huissier, la considérant d'un œil avide, se promettait bien de l'en dépouiller sans égard, sans pitié : il s'embarrassait peu de quelle

manière lui et sa famille vivraient ; il insultait à leur misère et à leur triste situation. L'affaire est portée à l'audience. Le juge, instruit des différens perfides de l'huissier et de la désolation de son débiteur, prononce le jugement suivant : *Parties ouïes, nous avons accordé acte des offres faites par le débiteur de la somme de dix louis.* L'avocat de l'huissier se lève, soutient qu'il n'y a point d'offres : le juge ajoute tout de suite : *Et de ce qu'il a présentement payé ladite somme.* même tems il tire de sa poche les dix louis qu'il jète sur le bureau pour le paiement de l'huissier, et sauve ainsi une famille entière.

Plusieurs seigneurs de la cour étant un jour allés à l'École-Militaire pour assister à un exercice, se firent rendre compte des progrès des différens élèves. — L'un des professeurs s'étendit beaucoup sur la vivacité et la perfection de l'esprit du jeune Bonaparte qui, quoiqu'il n'eût pas encore atteint l'âge de 12 ans, faisait l'admiration de

tous ceux qui étaient chargés du soin de son éducation. On fit venir le jeune élève, et on le complimenta. Un homme d'un certain âge, pédant par caractère, qui se trouvait présent, entendit avec peine les éloges que l'on donnait au jeune militaire. — Quand les enfans, dit-il en fronçant le sourcil, ont tant d'esprit dans leur tendre jeunesse, ils deviennent extrêmement stupides lorsqu'ils sont parvenus à un âge plus avancé. — *Si ce que vous dites est vrai,* répartit malicieusement le jeune Bonaparte, *il faut convenir que vous avez eu beaucoup d'esprit dans votre jeunesse.*

Un prélat, dont le nom ne fait rien à l'histoire, au lieu d'être dans son diocèse à édifier ses ouailles par une conduite exemplaire, s'amusait à Paris, et entretenait une danseuse de l'Opéra. — Ce genre de vie, peu conforme à la sainteté de son état, lui attira des reproches, et lui valut deux mois de séminaire. — Auparavant de partir, il fut prendre congé de sa chère Virginie : on

se jura une fidélité à toute épreuve, et la volupté scella le tout du sceau de l'amour. — Notre belle oublia bientôt ses sermens : un abbé, un juif et un milord prirent tour à tour la place de monseigneur. — Le prélat, revenu de son exil, vole chez sa bien-aimée, et la surprend en flagrant délit : il jure, il tempête, et veut tirer vengeance de l'affront qui lui est fait... Mais Virginie le regarde, et lui dit d'un grand sang froid : *Calmez votre fureur ; apprenez qu'à la cour de Vénus on ne connaît point de dispense : une maîtresse ici est libre au bout de trois jours d'absence. C'est un bénéfice, monseigneur, qui, quoiqu'à simple tonsure, oblige à résidence.*

Un richard, tourmenté de la florimanie, avait un soin particulier de son parterre, et élevait ses enfans on ne peut pas plus mal. Cependant cet homme, fort content de sa manière de voir, disait à un de ses voisins, en parlant des noms de Betzy, de Jenny, de Tom, de John : (qui sont devenus à la mode en France, on ne sait pas trop pourquoi)

Quant à moi, je n'ai rien emprunté des anglais, je ne suis pas sorti de mon parterre pour nommer mes enfans. — Ma fille aînée s'appelle *Rose ;* la seconde *Jacinthe ;* la troisième *Amarante*, et mon fils *Narcisse*. — Oh ! je vous reconnais là, voisin, et je vois bien que vous voulez en faire *une platte bande*.

Le fameux poëte Milton, dans la fleur de sa première jeunesse, était extrêmement beau. Il étudiait à l'université de Cambridge : un jour d'été s'étant égaré à la campagne, accablé de chaleur et de fatigues, il s'endormit au pied d'un arbre. Pendant son sommeil, deux dames étrangères passent en voiture dans le même endroit : la beauté du jeune écolier les frappe ; elles mettent pied à terre, et, l'ayant considéré quelque tems sans l'éveiller, la plus jeune, très-jolie, tire un crayon de sa poche, écrit quelques lignes sur un papier qu'elle glisse en tremblant dans sa main : les deux dames remontent en voiture, et s'éloignent. Les camarades de

Milton qui le cherchaient avaient vu de loin cette scène muette, sans distinguer les traits du jeune homme endormi ; mais s'étant approchés, et ayant reconnu leur ami, ils l'éveillèrent en lui racontant ce qui venait de se passer. Il ouvrit le billet qu'il tenait, et lut avec surprise les quatre vers du poëte italien Guarini, dont voici la traduction :

Beaux yeux, astres mortels, auteurs de tous mes maux, si vous me blessez étant fermés, que ferez-vous ouverts !

Cette aventure étrange rendit Milton sensible : rempli dès ce moment du desir de connaître cette belle inconnue, il la chercha quelques années après dans toute l'Italie, sans jamais la trouver. Son idée enflamma sans cesse l'imagination du poëte, et c'est en partie à elle que l'Angleterre doit le poëme dont elle se glorifie.

Fontenelle arriva dans une société où

toutes les personnes étaient occupées à admirer un chef-d'œuvre de patience; c'était un bijou d'un travail si délicat, qu'on n'osait le toucher crainte de le briser : comme chacun paraissait curieux de le posséder, Fontenelle dit. *Pour moi, je n'aime point ce qu'il faut tant respecter.* — A peine eut-il prononcé ces paroles, que madame la marquise de Flamarens, qui était présente, entreprit de le railler sur son prétendu mauvais goût. Notre philosophe l'ayant tranquillement écoutée, lui répondit : *Mais, madame, je ne disais pas cela pour vous.*

L'amour et la fumée ne peuvent se cacher: quand on aime, tout parle de l'amour, et en découvre les secrets, quelques soins qu'on apporte. Dans les commencemens de cette passion, on en fait mystère; la ruse, l'artifice sont tour à tour employés pour la couvrir d'un voile épais; mais plus on veut se cacher, plus on se découvre. En amour on est bientôt trahi; un soupir, un regard,

une simple rougeur, le silence même, sont des interprètes qui parlent clairement, et dévoilent votre secret.

Un homme de lettres se vantait, en présence d'une dame qui voulait passer pour femme d'esprit, de dire sur-le-champ de quel poëte, et dans quel ouvrage serait tel ou tel vers qu'il plairait à chaque personne de citer. La dame voulant l'embarrasser, imagina d'en faire un, et de lui demander s'il en connaissait l'auteur. — *Assurément*, répondit-il; *il est de la chercheuse d'esprit.*

Une femme charmante disait à de Bièvre: Je vais à ma toilette; voulez-vous me servir de *femme de chambre?* — *Très-volontiers*, lui répondit notre galant: *par ce moyen vous serez* MA MAITRESSE.

LE MARIAGE

Vu avant et après.

Un certain peintre faisait un tableau de

l'Hymen pour un jeune amant. — « Je veux qu'il soit accompagné de toutes les Graces, lui disait cet amant passionné. Souvenez-vous surtout que l'Amour doit être plus beau qu'Adonis : il faut lui mettre en main un flambeau plus brillant encore que celui de l'Amour. Enfin, faites un effort d'imagination : je vous paierai votre tableau à proportion que le sujet en sera gracieux. » — Le peintre, qui connaissait sa libéralité, n'oublia rien pour le satisfaire, et lui apporta le tableau la veille de ses nôces. Notre jeune homme n'en fut point satisfait : « Il manque, dit-il, à cette figure certain air, certains agrémens, certains charmes ; enfin ce n'est point là l'idée que j'ai de l'Hymen : vous l'avez fait d'une beauté médiocre, vous ne serez que faiblement récompensé. » Le peintre, qui avait autant de présence d'esprit que de génie pour la peinture, prit son parti dans le moment : « Vous avez raison, lui dit-il, de n'être pas content de la beauté de mon tableau : il n'est pas encore sec ; ce visage est embu. Pour vous parler fran-

chement, j'emploie mes couleurs de manière que ma peinture ne paraît rien dans les premiers jours : je vous rapporterai ce tableau dans quelques mois, et pour lors vous me paierez selon sa beauté ; je suis sûr qu'il vous paraîtra tout autre. Adieu, monsieur ; je ne suis pas pressé d'argent. » — Le peintre remporta son ouvrage. Notre jeune amant se maria le lendemain, et quelques mois s'écoulèrent sans que le peintre parût. Enfin il rapporta le tableau. Notre jeune marié fut surpris en le voyant : « Vous me l'aviez bien promis, lui dit-il, que le tems embellirait cette peinture ! quelle différence ! je ne la reconnais plus ! j'admire l'effet du tems sur les couleurs, et j'admire encore plus votre habileté ! Cependant, je ne puis m'empêcher de vous dire que ce visage est un peu trop gai, ces yeux un peu trop vifs : car, enfin, les feux de l'Hymen doivent paraître moins brillans que ceux de l'Amour ; ce sont des feux solides que les feux de l'Hymen ! D'ailleurs, l'attitude de votre figure est un peu trop en-

jouée, un peu trop libre, et vous lui avez donné un certain air de badinage qui ne caractérise pas tout à fait... enfin ce n'est pas là l'Hymen. » — Fort bien, monsieur, lui dit le peintre; ce que j'avais prévu est arrivé : l'Hymen est à présent moins beau dans votre idée que dans mon tableau. C'était tout le contraire il y a trois mois; ce n'est point ma peinture qui a changé, c'est votre idée. Vous étiez amant pour lors, vous êtes marié maintenant. — Je vous entends, interrompit le mari; brisons là-dessus : votre tableau est agréable au-delà de mon imagination; il est juste que le paiement soit au-delà de la vôtre : voilà ma bourse qui contient le double de ce que vous pouvez espérer; je garde le tableau, et suis content.

Baron, acteur des Français, partageait souvent la couche nuptiale d'une des premières dames de la cour. — Un soir qu'il n'était pas attendu, il entre chez elle au moment qu'elle avait un cercle nombreux, com-

posé de grands seigneurs. — *Que vient faire ici Baron ?* dit-elle avec fierté. — *De grace, madame, ne vous dérangez pas ; je viens chercher mon bonnet de nuit, je couche ce soir en ville.*

M. Bourdet, bon provincial, venant d'acheter un cheval, se fit faire un billet de garantie par le maquignon, qui le conçut en ces termes : Je reconnais avoir vendu à M. Bourdet un cheval gris-pommelé à tous crins ; *qu'il le fasse voir, je le garantis sans défaut.* — Le cheval livré, l'argent reçu, le cheval se trouva aveugle.... L'acheteur voulut rendre le cheval ; mais le maquignon s'y refusa, et soutint qu'on ne pouvait pas l'y contraindre, puisqu'il avait averti de son aveuglement en mettant sur son billet : *qu'il le fasse voir, je le garantis sans défaut.*

Benserade, un des plus fins esprits de son tems, voyant un jour qu'on apportait un bonnet de cardinal à un prélat d'un grand mérite qui venait de disputer contre lui avec

un peu d'aigreur... *Parbleu*, dit-il, *j'étais bien fou de quereller avec un homme qui avait la tête si près du bonnet !*

La pièce du *Fat*, donnée aux Français en 1751, tomba parce que l'auteur n'avait pas bien saisi les nuances de ce caractère. Piron, instruit de cette chûte, s'écria : *Je m'y attendais ; jamais un homme ne se connaît assez pour se peindre au naturel.*

Quelques personnes faisaient malignement courir le bruit qu'*Alzire*, tragédie, n'était pas de Voltaire. *Je le souhaiterais de tout mon cœur*, dit un officier. *Et pourquoi ?* lui demanda-t-on. — *C'est*, répondit-il, *que nous aurions un bon poëte de plus.*

Une dame étant allée au couvent des Carmes recommander des messes pour obtenir qu'elle eût des enfans, le père sacristain, à qui elle s'était adressée, lui répondit : *Madame, je ne puis pas recevoir votre argent pour l'employer d'après vos in-*

tentions. — *Pourquoi donc ?* demanda la dame. — *C'est*, répliqua le père, *par la raison que nous n'importunons jamais le ciel pour ce que nous pouvons faire nous-mêmes.*

On dit à un nouveau parvenu qu'il était du bon ton d'avoir une bibliothèque. — Aussitôt il se fait donner une note des meilleurs ouvrages. Il entre chez un libraire : Avez-vous un Télémaque? — Oui, monsieur, j'ai un Télémaque de Didot, qui est superbe. — *Non pas, non pas*, reprenant notre ignorant; *le Télémaque de Didot peut être fort beau, mais on m'a dit de prendre celui de Fénélon.*

La femme d'un seigneur de village pissait dans la campagne..... Elle aperçoit un paysan qui en faisait autant à quelques pas de là. — *A ta santé, Pierre*, lui dit-elle d'un ton goguenard. — *A la vôtre, madame ; tenez, morguenne, trinquons.*

M. de Bièvre rencontra un jour trois jolies femmes qui voyageaient en poste.

— Il fait arrêter la berline, s'approche mystérieusement, et leur dit : *Mesdames, vous devriez nommer votre courrier benedicite.* — *Et pour quelle raison ?* reprirent les dames. — C'est que le *benedicite* précède toujours les GRACES.

Un plaisant ayant épousé une femme fort petite, un de ses amis lui demanda pourquoi il n'en avait pas pris une plus grande. — *C'est*, répondit-il, *parce que de deux maux il faut choisir le plus petit.*

Un jeune homme se trouvant en tête à tête avec une beauté très-humaine, prenait des libertés décisives. — *Monsieur*, lui dit-elle, *vous me prenez sans doute pour une autre.* — *Non, madame ; c'est pour moi.*

Quelqu'un vint lire à Piron une tragédie que l'on allait bientôt représenter. — A chaque vers que notre auteur avait pillé, Piron ôtait son bonnet, et continuait de

même à chaque instant. — Le jeune homme, étonné de ce geste perpétuel, lui en demanda la raison. — *C'est*, dit Piron, *que j'ai pour habitude de saluer tous les gens de ma connaissance.*

M. de Bièvre, dînant chez un de ses amis, offrit d'un plat de cailles à une vieille dame : celle-ci s'excusa en disant qu'elle ne les aimait pas. — *Ah ! je vois bien que madame est une anti-caille.* (Antiquaille.)

Un auteur, dont les talens étaient peu estimés, disait un jour à Piron qu'il voudrait bien faire un ouvrage où personne n'eût travaillé, et ne travaillât jamais. — *Vous n'avez*, lui répartit le poëte, *qu'à faire votre éloge.*

Un mauvais plaisant, qui n'était heureux que quand il pouvait placer un bon mot, voyant une bonne femme qui conduisait plusieurs ânes devant elle, lui dit d'un air goguenard et railleur : *Bonjour, la mère*

aux ânes.... Bonjour, bonjour, mon fils, lui répondit la bonne femme.

La salle de l'académie française n'était pas assez grande pour les séances publiques : un jour que Piron voulait percer la foule pour y arriver : *Il est plus difficile*, dit-il, *d'entrer ici que d'y être reçu.*

Fontenelle, sur la fin de ses jours, avait la vue si faible, que la moindre lumière l'incommodait. Il fut un jour souper chez une jeune demoiselle jolie et remplie d'esprit : comme les bougies qu'on avait allumées paraissaient le fatiguer, elle lui dit obligeamment : *Mais, M. Fontenelle, vous aimeriez peut-être mieux l'obscurité. — Non pas où vous êtes, aimable demoiselle*, reprit le galant philosophe.

Une dame vertueuse jouissait du plus grand bonheur dans son ménage. — Une de ses amies, dont la conduite était souvent marquée par quelques inconséquences, et

qui s'attirait les reproches de son mari par ses humeurs dures et acariâtres, lui demanda comment elle faisait pour conserver toujours les bonnes graces de son époux. — *C'est*, lui répondit-elle, *en faisant tout ce qui lui plaît, et en souffrant patiemment tout ce qui ne me plaît pas.*

Quelqu'un disait devant Marivaux qu'une jeune demoiselle, qui n'a d'autre patrimoine que l'espérance, devait être bien embarrassée sur le parti qu'elle prendrait pour réussir dans le monde. — Est-elle simple, ajoutait-il, on s'en dégoûte; prude, on la fuit; coquette, on l'abandonne. *Pour bien faire*, répondit Marivaux, *il faudrait qu'elle fût tout à la fois prude, simple et coquette; car la simplicité attire, la coquetterie amuse, et la pruderie retient.*

A l'âge de quatre-vingt-douze ans Fontenelle alla voir dans la matinée une très-aimable femme qu'il estimait beaucoup. La dame, sachant que c'était lui, parut

bientôt dans son déshabillé, et lui dit : Vous voyez, monsieur, qu'on se lève pour vous. — *Oui*, répondit Fontenelle ; *mais vous vous couchez pour un autre ; dont j'enrage.*

Portrait d'une belle femme.

La fière Aspasie arrive-t-elle dans une promenade, elle se présente d'un air si noble, si assuré, sa démarche est si remplie de graces, qu'elle parvient bientôt à se faire distinguer dans la foule ; elle porte sa tête haute, et la tourne de tous côtés avec complaisance ; elle sourit gracieusement à tous ceux qui la saluent, c'est lui faire plaisir ; elle aime à être remarquée : si elle s'assied, c'est sur le premier rang, dans l'endroit le plus commode, pour attirer les regards : on la rencontre partout, aux spectacles, aux bals, aux promenades, dans le tems et dans le lieu où il y a le plus de monde : elle est possédée de la manie de se faire voir. Si on l'annonce dans une compagnie, la joie se répand en un moment dans toute l'assemblée,

et se peint sur tous les visages ; celui du vieil harpagon même, où le sombre chagrin a fixé son séjour, se déride, et laisse échapper un souris ; il se met à rajuster son col, et à redresser sa coiffure. Tout est en mouvement pour recevoir Aspasie : on court au-devant d'elle, et chacun se dispute l'honneur de la saluer le premier, et d'être assis à ses côtés. On se pousse, on se presse autour d'elle ; elle domine dans son cercle, on n'adresse plus la parole qu'à elle, on demande et on attend son sentiment pour se déterminer ; elle décide sans appel ; elle parle de tout, et aussi long-tems qu'elle veut, sans être interrompue ; elle n'ennuie jamais, sa conversation séduit, enchante. Les plus petites choses ont dans sa bouche un intérêt qui captive l'attention de tous ses auditeurs. Les modes nouvelles passent à sa censure ; son exemple suffit pour les mettre en vogue, ou pour les discréditer : elle aime le plaisir, et ne le blâme dans personne ; elle se fait prier pour chanter, et est bien aise qu'on l'en presse ; parce qu'elle est sûre d'être

applaudie ; elle est capricieuse, vive, légère, impatiente ; elle veut être obéie promptement, et tout le monde s'empresse à la satisfaire : *elle est belle.*

Portrait d'une femme laide.

Hortense marche la tête basse, elle s'enveloppe même dans sa coïffe, et ne détourne jamais les yeux. S'il lui arrive d'aller dans une promenade, elle marche sur le bord de l'allée, et se coule le long des arbres ; elle voudrait ne point occuper de place, et n'être point aperçue ; elle ne s'assied que dans le lieu le plus obscur ; elle n'y est jamais qu'aux heures où l'on ne rencontre personne ; on la voit rarement dans les assemblées. Paraît-elle dans une compagnie, on se contente de lui rendre les devoirs que la politesse exige ; ensuite on reprend la conversation qu'elle avait interrompue ; si elle y prend part, et s'il lui arrive de dire son avis, il n'est d'abord que médiocrement goûté : on trouve toujours bien des raisons pour le

combattre. S'est-elle une fois emparée de la conversation, l'ennui gagne peu à peu l'assemblée, et le cercle diminue insensiblement : ce qu'elle dit paraît fort ennuyeux, les choses même les plus agréables perdent de leur prix dans sa bouche : souvent aussi son entretien roule sur des matières peu intéressantes : elle publie hautement qu'elle fait peu de cas de la beauté et de ses agrémens; elle s'efforce de prouver combien la vertu lui est préférable. Son air grave, sa morale sévère lui donnent une certaine autorité ; elle cherche à s'attirer la confiance des jeunes gens ; elle veut remplir auprès d'eux le rôle d'une mère, elle leur donne des conseils et des instructions pour leur apprendre à se conduire dans le monde, à le connaître, à s'en défier, à se préserver de l'appât des vices qui y sont adorés aujourd'hui ; elle leur répète sans cesse qu'ils se gardent bien d'imiter les hommes du jour, qui sont sans goût, sans jugement, sans discernement pour ce qui mérite leurs adorations, qui n'ont plus d'encens que pour les femmes

coquettes, frivoles, libertines qui ne méritent pas l'attachement des gens sensés, dont les hommages devraient être réservés à la vertu. Elle est jalouse de soins et de complaisances, et cependant personne ne s'empresse pour Hortense : *elle est laide.*

Depuis long-tems un jeune homme faisait sa cour à une femme qui, quoique laide, affectait une *pruderie* insupportable. Elle se moquait des soupirs de cet amant, et, voulant s'en débarrasser sans lui rien accorder, elle lui dit de ne compter sur aucunes de ses faveurs, tant était grande la crainte qu'elle avait qu'il ne s'en vantât par amour-propre. — *Au contraire, madame*, reprit le jeune homme piqué, *je le tairai par amour-propre.*

Le comte de Caylus, amant non aimé de Ninon l'Enclos, ne put jamais parvenir à lui plaire; et Pécourt, danseur à l'Opéra, lui fut toujours préféré. Un jour que Pécourt avait un habit qui ressemblait assez

à un uniforme, le comte lui demanda ironiquement *sous quels drapeaux il allait servir, et à quel corps il était attaché.* — *Monsieur*, répondit le danseur, *je commande un corps dans lequel on n'a pas voulu vous recevoir.*

Un particulier se plaignait à Santeuil des infidélités de sa femme. — *Belle affaire, vraiment !* répondit le poëte : *ce n'est qu'un mal d'imagination ; peu en meurent, et beaucoup en vivent.*

Une dame était en mal d'enfant : les douleurs vives quelle ressentait lui faisait pousser de longs gémissemens. — *Ah ! ma bonne amie, comme tu souffres*, lui disait son mari tout éploré. — *Va, mon ami, calme toi*, lui répond-t-elle, *tu n'en n'es pas la cause.*

Un homme d'esprit, fort gros, incommodait un mauvais plaisant qui se trouvait au parterre d'un de nos spectacles. — *Quand on est de cette grosseur*, dit le plaisant, *il faut aller aux loges.* — L'homme d'esprit

s'inclina profondément en le regardant : *Excusez-moi, monsieur; il n'est pas donné à tout le monde d'être* PLAT.

Un seigneur aperçut de sa fenêtre son curé qui cajolait une jeune villageoise d'une manière un peu forte : voulant l'embarrasser, il le fit appeler pour dire la messe. Le curé s'excusa, et dit qu'il venait de manger du fruit. — *Ah ! oui, cela est vrai,* répondit le seigneur; *car je vous ai vu secouer l'arbre... Diable, comme vous y alliez !*

Porpara, grand musicien, célèbre compositeur, étant à Berlin, assistait à un des concerts que donnait le grand Frédéric. Le prince ayant exécuté un solo de flûte, se retourna vers Porpara, et lui dit : Je sais combien vous êtes sévère; je vous avouerai que vous m'avez inspiré un moment de la peur. — *Sire,* répondit finement le compositeur, *on voit bien que je ne suis pas une batterie de canons.*

La jeune comtesse des Sables était fort

jolie ; sa mise élégante, jointe à la vivacité de ses beaux yeux, la richesse de sa taille, tout appelait vers elle une foule d'admirateurs, et faisait le tourment des femmes qui la voyaient. Un jour elle entra dans un salon, parée avec toute la coquetterie imaginable. Madame de Cabres, qui, parce qu'elle était laide et sage, croyait pouvoir lui donner des leçons, lui dit d'un grand sérieux : *Comme vous voilà mise, comtesse ! vous avez l'air d'une* FILLE. — *Madame*, lui répondit froidement la jeune comtesse, *ne l'est pas qui veut.*

Un homme à argent, bref un certain banquier, sot personnage, ayant obtenu à prix d'or les faveurs de mademoiselle Adeline, danseuse de l'Opéra, était un jour dans une société où se trouvait mademoiselle Arnould : notre Midas se vantait de ses conquêtes, de ses bonnes fortunes ; il parla de mademoiselle Adeline, et, voulant faire le bel esprit, il dit bêtement que la belle l'avait l'autre jour *logé bien au large.* — *Cela est vrai*, reprit

mademoiselle Arnould, qui voulut venger sa camarade; *elle m'en a parlé, et m'a dit qu'elle ne pensait pas que vous eussiez un si petit train.*

Un de ces nouveaux enrichis qui en peu de tems ont fait une fortune immense en montant la garde au Perron, et en agiotant l'honneur et le bien d'autrui, montrait à un de ses voisins une superbe maison dont il venait de faire l'acquisition : après lui avoir fait parcourir grand nombre d'appartemens: Voici, lui dit-il, un escalier *dérobé.* — *Comme toute la maison*, répondit le voisin.

Une vieille coquette, insupportable par ses prétentions à l'esprit, voulant toujours paraître plus jeune qu'elle ne l'était, demanda un jour à M. de Bièvre, qu'elle rencontra dans une société, *combien il lui donnait d'années.* — *Ma foi*, lui répondit-il, *vous en avez assez sans que je vous en donne d'autres.*

L'occasion Manquée.

Une jeune veuve, belle et riche, était aimée par un jeune gascon, pauvre et très-présomptueux. Ce gascon, suivant la coutume établie parmi les gens de son pays, voulait qu'on crût qu'il était fort bien avec cette dame, et se vantait de beaucoup plus de faveurs qu'il n'en recevait. — La dame, qui n'était pas indifférente à son amour, et qui joignait à beaucoup d'esprit une humeur enjouée et plaisante, résolut de l'en punir d'une manière nouvelle. — Je sais, lui dit-elle, que vous avez de l'affection pour moi, et je suis persuadée que vous voudrez bien m'en donner des marques dans l'occasion qui se présente. L'amoureux jura de son entier dévouement, et témoigna être prêt à tout faire. Vous connaissez, ajouta la veuve, madame de Fierville, l'une de mes meilleures amies, qui a un mari quinteux, jaloux et fort incommode, et qui, pour tout au monde, ne lui permettrait pas de coucher

hors de chez lui. Cependant, pour des affaires de la dernière importance, il faut absolument qu'elle couche ce soir chez moi. — En conséquence, j'attends de vous un service qui me prouvera toute l'étendue de votre amour, j'exige que pour cette nuit vous preniez sa place, afin que son mari, qui ne reviendra que fort tard, vous trouvant dans son lit, croie que c'est sa femme. Comme il se lève de très-grand matin pour aller à ses affaires, il ne s'apercevra de rien; vous saurez aussi que, quoiqu'il soit fort jaloux, il n'a point coutume de troubler son repos pendant la nuit. — Le gascon consentit à tout ce que voulait sa maîtresse, et se laissa mener chez madame de Fierville qui était prévenue, et dont le mari était à la campagne. On lui mit un beau bonnet rond garni de superbe dentelle, comme en portent nos élégantes, et il se coucha dans le lit du mari jaloux. Sur les minuit, la jeune veuve entra en robe de chambre et sans lumière, elle fut se coucher à côté du gascon qui, la prenant pour le mari, était dans une

peine extrême ; il tenait fort peu de place dans le lit, comme on peut le croire, et, tournant le dos à sa maîtresse, il s'était mis le plus près qu'il pût de la ruelle. Il passa de la sorte la nuit la plus inquiète qu'il eût jamais eue, appréhendant toujours quelques caresses à contre-tems du mari jaloux. Mais quel fut son embarras lorsque le jour commençant à paraître, la jeune veuve prit une sonnette, au bruit de laquelle il entendit entrer quelqu'un dans l'appartement ! — Il se couvrit aussitôt la tête avec la couverture, et aurait voulu s'abymer dans les matelas, tant il avait peur d'être reconnu. — C'était madame de Fierville qui était entrée, et qui ouvrit les rideaux du lit, d'où la veuve sortit aussitôt parée de sa beauté et du négligé le plus galant. — Elle fut vengée, et le pauvre gascon faillit mourir de regret, de dépit et de honte de n'avoir pas profité d'une si belle occasion.

Les Ressemblances.

On proposa un jour, en forme d'énigmes, les questions suivantes;

Quelle ressemblance y a-t-il,

1°. Entre une femme et une pendule?

2°. Entre le vin et l'espérance?

3°. Entre un avare et un vieux livre?

4°. Entre un œil et un rocher?

5°. Entre un serpent et un apothicaire?

6°. Entre une étoile et une puce?

7°. Entre une ombre et un chien?

8°. Entre un miroir et un philosophe?

9°. Entre une courtisane et une chouette?

10°. Entre Dieu et un cercle?

Réponses auxdites questions.

1°. Elles se dérangent aussi facilement l'une que l'autre; et les femmes sont entre elles comme les pendules; elles ne s'accordent jamais.

2°. Ils raniment et soutiennent tous deux; l'un le corps, l'autre l'âme.

3°. Ils sont tous deux rongés; l'un par les soucis, l'autre par les vers. Tous deux on les méprise, et tous deux gardent souvent des trésors cachés.

4°. De l'un et de l'autre il peut jaillir de l'eau.

5°. On leur tourne à tous deux le dos, et l'on craint presque autant les drogues de l'un que le venin de l'autre.

6°. La nuit les favorise toutes deux.

7°. Ils suivent tous deux celui à qui ils appartiennent.

8°. Tous deux réfléchissent, tous deux répandent la lumière, tous deux apprennent à se connaître soi-même.

9°. Toutes deux pour se montrer attendent la nuit.

10°. Ils n'ont tous deux ni commencement ni fin.

On reprochait à une jolie femme d'être trop évaporée; elle s'en plaignit à M. de Bièvre, à qui elle demanda comment il fallait faire pour être réfléchie? — Il vous suf-

fira, belle dame, répliqua M. de Bièvre, de garnir tous vos appartemens de *glaces.* — Le moyen n'est pas sûr, dit quelqu'un de galant qui entendit le propos; car *les glaces se fondront lorsque ce bel astre paraîtra.*

Autrefois il était d'usage que de pauvres gentilshommes, souvent décorés de la croix de Saint-Louis, portassent la queue aux évêques, archevêques et cardinaux : cet acte humiliant, nécessité par les besoins les plus urgens, donnait beaucoup d'orgueil au haut clergé. Le marquis de Conflans se trouvant à dîner chez un cardinal, son éminence lui dit : *M. le marquis, je me rappelle avec plaisir qu'un de mes caudataires portait votre nom et vos armes. — Monseigneur, je ne nie point le fait,* répondit le marquis; *il est vrai que plusieurs de nos parens ont été quelquefois dans le cas de tirer le diable par la queue.*

Un curé défendait les droits de sa cure contre les prétentions de son évêque qui était haut, orgueilleux et insolent. Un

veniat le contraignit de se présenter à l'évê-ché. — Qu'est-ce que cela signifie ? dit le prélat ; oser plaider contre son évêque ! il vous appartient bien, *petit ver de terre !* — *Monseigneur*, répond le curé, *il n'est pas donné à tout le monde d'être une grosse bête.*

Un jeune homme, qui n'était pas des plus spirituel, croyant qu'il fallait faire l'amour comme il l'avait lu dans les romans, n'osait dire à sa maîtresse qu'il l'aimait. Ce mot le faisait trembler ; il fut quatre ans à la voir, la contempler sans oser lui parler de son amour : à la fin, un jour ayant pris une forte résolution, il lui déclara qu'il l'aimait, et qu'il souffrait beaucoup. — *Depuis quand?* lui demanda la demoiselle qui ne pouvait pas le souffrir, et qui voulait lui donner son congé. — *Depuis quatre ans*, répondit en tremblant notre imbécille. — *Vous avez eu tort, mon cher*, lui dit-elle d'un ton goguenard, *de ne m'avoir pas parlé ; car je vous aurais évité bien des peines.*

Cette réponse franche, et faite du fond du

cœur, ferma si bien la bouche au pauvre amoureux, qu'il n'osa plus reparaître.

Une dame demandait un jour à M. de Bièvre lequel il aimerait mieux d'un garçon ou d'une fille, s'il était marié. — *Ne me parlez pas des garçons*, dit-il; *car sitôt qu'ils peuvent marcher sans lisière, ils courent partout. J'aime beaucoup mieux les filles, du moins on peut en jouir.*

Un curé disait à son tailleur qui venait de lui apporter une soutane : Mais, monsieur, vous vous êtes trompé de mesure; vous m'avez fait cette soutane trop étroite, elle me gêne considérablement, et surtout sous les bras : *quand je voudrai lever le bon Dieu, ce sera le diable.*

Plusieurs musiciens réunis ensemble, se promenant un jour dans le jardin des Tuileries, virent passer trois femmes fort laides: l'une était boiteuse; la seconde habillée en blanc, et la dernière en noir. — L'un d'eux

dit : Voici une *croche*, une *blanche* et une *noire* qui ne valent pas un *soupir*.

Un galant disait à une femme : Vous embellissez tout ce que vous portez. — *Eh bien !* dit un homme fort laid qui avait entendu le propos, *madame devrait bien m'embellir*.

Une demoiselle, sur laquelle on faisait courir des bruits assez fondés, rencontra M. de Bièvre, et lui dit les larmes aux yeux : Voyez, monsieur, combien je suis à plaindre ! ne dit-on pas dans le monde que j'ai déjà eu six enfans ! —Laisse-les jaser, répondit-il ; pour moi, je ne crois jamais *que la moitié de ce qu'on me dit*.

M. de Bièvre s'étant fait trop attendre dans une société où il était desiré, reçut mille reproches de chacun quand il arriva. — Que voulez-vous, dit-il, j'étais avec le garde des sceaux. — *En ce cas*, répondit quelqu'un qui souvent avait été victime de

ses calembourgs, *le garde des sceaux* (des sots) *vous a gardé bien long-tems.*

M. de Bièvre, étant dans une société, entendit vanter les charmes d'une très-belle femme dont il avait à se plaindre; en conséquence, il ne fut pas de cet avis, et dit : *Ma foi, je ne trouve pas qu'elle soit si belle.* Chacun aussitôt se récria, et il y eut une vive altercation. M. de Bièvre, obligé de se dédire pour faire sa paix, retourna le sens de sa phrase, et dit *qu'elle pouvait bien être une* VÉNUS, *mais qu'elle n'était pas* CYBELLE. *(Si belle.)*

Le comte d'Artois entretenait la demoiselle Duthé, fameuse courtisane, et souvent il venait à Paris pour la voir. — Quelqu'un dit devant mademoiselle Arnould : « Le comte d'Artois est dans ce moment chez mademoiselle Duthé. » — Le prince, répondit-elle, aura eu, sans doute, quelqu'indigestion de gâteau de *Savoie*,

(sa femme était savoyarde) puisqu'il vient prendre du thé à Paris. *(Duthé.)*

M. de Bièvre passait pour être fort bien avec madame de Stain : on s'entretenait un jour devant lui du mari de cette belle dame, et l'on disait qu'il portait sur la figure l'empreinte de la bonhomie. *Cela est vrai*, s'écria de Bièvre, *et ce serait bien dommage qu'un pareil homme ne fût pas encore né.* (Encorné.)

Une Vestale du jour se faisant remarquer dans un lieu public par son élégance et sa riche parure : *Voilà*, dit un jeune homme qui la connaissait, *une femme qui a fait sa fortune dans le commerce. — Dans quelle partie?* demanda un négociant qui se trouvait dans la société. — *Dans les draps*; répondit le premier.

Une jolie femme demandait un jour à Fontenelle : *Quelle différence y a-t-il entre moi et une pendule?* Le galant philosophe répondit

sur-le-champ : *La pendule marque les heures, et vous, belle dame, les faites oublier.*

Une femme vertueuse, vraiment méritante, voulant se débarrasser des poursuites d'un homme qui était fortement épris d'elle, y réussit en répondant de la manière suivante à ses demandes : *Lorsque j'étais enfant, j'obéissais à ma mère : lorsque j'ai été plus grande, j'ai fait la volonté de mon père. Actuellement j'appartiens à mon mari : si vous voulez obtenir quelque chose de moi, c'est à lui qu'il faut vous adresser.*

M. de Roquelaure était fort laid : il rencontra un jour un homme plus laid que lui, et qui, ayant des affaires, s'était rendu à Versailles pour solliciter les ministres. Le duc le présenta lui-même au roi, en lui disant qu'il avait les plus grandes obligations à ce gentilhomme. Louis XIV accorda la grace qu'on lui demandait, et s'informa à Roquelaure qu'elles étaient les obligations qu'il avait à cet homme. *Ah ! sire*, répliqua

le duc, *j'en ai de bien grandes à ce magot-là ; car, sans lui, je serais le plus laid de votre royaume.*

Quelqu'un reprochait publiquement à un fournisseur qu'il n'avait pas tiré vengeance de quelques coups de bâton bravement reçus : notre nouveau parvenu répondit : *Monsieur, je ne me mêle jamais de ce qui se passe derrière moi.*

Un particulier, gros et gras, se trouvant au parterre des français un jour qu'il y avait foule, s'écria : *Oh ! mon dieu ! je suis bouilli.* Un de ses voisins répartit : *Et moi je suis cuit.* Un plaisant, qui se trouvait cruellement pressé, par ces deux hommes, dit à son tour : *Pour moi je suis entre deux plats.*

L'abbesse de Longchamp était jeune et jolie : se trouvant en 1793 dans une société un peu galante, un jeune homme voulut prendre avec elle certaines libertés : elle s'en formalisa, et lui dit : Me pre-

nez-vous pour une *sœur converse*? (Qu'on verse.)

Une femme, disait Fontenelle, gouvernera toujours à sa fantaisie l'homme du monde le plus impérieux, pourvu qu'elle ait *beaucoup d'esprit, assez de beauté et peu d'amour.*

Une demoiselle de qualité était tellement infatuée de sa naissace, qu'elle prenait souvent un ton arrogant qui déplaisait fort, et la faisait mépriser : elle avait toujours la sotte habitude de dire en parlant de son père : *Mon père, M. le marquis*, etc. Un jour qu'elle se servait de cette expression dans une société nombreuse, un plaisant qui l'entendit, voulant la persiffler, lui dit avec finesse : *De grace, mademoiselle, comment appelez-vous l'autre?*

Autrefois, le jour des Rois, chaque famille rassemblée invitait ses amis, et l'on tirait un gâteau pour savoir qui serait le *roi.* Le

sage Fontenelle se trouvant à une de ces réunions d'amitié, eut la fève, et fut proclamé *roi* de la fête. — Comme il négligeait de servir d'un excellent plat qu'il avait devant lui, on lui dit : Le roi oublie ses sujets. — Le philosophe répondit : *Voilà comme nous sommes, nous autres.*

Un gros financier, banquier de la cour, était soupçonné d'être impuissant : quoiqu'il ne voulût point convenir du fait, il n'en était pas moins la risée d'un chacun. Il rencontra un jour le poëte Benserade, qui souvent s'était permis de le railler à ce sujet : Monsieur, lui dit-il, eh bien ! malgré toutes vos mauvaises plaisanteries, ma femme vient d'accoucher d'un beau garçon. — *Eh, monsieur ! on n'a jamais douté de madame votre épouse.*

Piron se trouvant dans une coterie, regardait fixement une dame dont les attraits commençaient à se faner. — D'un ton aigre elle lui dit : *Que regardez-vous, monsieur?*

Notre poëte répondit avec ironie : *Madame, je regarde ce qui se passe.*

Une femme, de celles qui emploient leur tems aux dépens de leur honneur, se plaignait devant mademoiselle Arnould de ce qu'on l'appelait CATIN.... *Que veux-tu, ma chère*, lui répondit l'actrice, *il faut se consoler de tout; les gens aujourd'hui sont si grossiers, qu'ils appellent les choses par leurs noms.*

Trois paysannes montées sur des ânes allaient au marché; elles furent rencontrées par trois de ces nouveaux parvenus déhontés qui étaient montés sur de superbes chevaux. Un de ces insolens, d'un ton de protection, leur dit : *Hé ! paysannes, comment vont les ânes ?* — *Messieurs*, leur répondit l'une d'elles, *ils vont à cheval.*

Mademoiselle Desrones, maîtresse de M. de Bièvre, lui donna son portrait qu'elle avait fait faire par un mauvais peintre. — *Eh !* s'écria-t-il en le voyant, *quel est le mal-adroit*

qui s'est avisé de faire une CROUTÉ *de ma mie?*

Plusieurs amateurs réunis se disposaient à jouer la tragédie d'Andromède. Ils distribuèrent entre eux les différens rôles : une jeune fille, choisie pour remplir un des personnages, dit naïvement qu'elle voulait être *Persée*, ou qu'elle ne jouerait pas. — *Eh bien ! il ne faut pas vous fâcher*, reprit l'un de ses camarades; *vous serez* PERSÉE, *puisque vous le desirez.*

Un jeune officier courtisait depuis quelque tems une demoiselle : la mère, voyant qu'il ne s'expliquait point, voulut définitivement connaître ses intentions, et lui dit : *Monsieur, je vous prie, expliquons-nous : sur quel pied prétendez-vous voir ma fille ? — Sur le pied du lit, madame*, répliqua notre étourdi, qui à l'instant fut congédié.

Un gascon étant à la comédie au parterre, s'agitait tellement, que son épée se mettait toujours dans les jambes de ses voi-

sins : un officier s'en trouvant embarrassé, lui dit avec humeur : *Mais, monsieur, prenez garde ; votre épée m'incommode.* — *Eh ! cadé-bious*, reprend le gascon d'un ton suffisant, *qué boulez-bous, elle en a incommodé bien d'autres !*

Une dame fort jolie avait vu chez l'ambassadeur d'Espagne un superbe tableau : ayant paru l'admirer, et le considérer avec la plus grande attention, cet ambassadeur, en homme galant, l'envoya chez elle, en la priant de l'accepter comme une faible marque de son hommage. — Elle le montra aussitôt à son mari, et lui demanda ce qu'il pensait de ce riche cadeau que lui faisait l'ambassadeur. — *Ma foi*, dit-il en fixant le tableau qui était sans prix, *je pense qu'il faut que cet ambassadeur soit un grand sot, ou que je le sois.*

Mademoiselle Durancy, actrice de l'Opéra, avait une voix rauque et le cri poissard : un jour qu'elle jouait Clytemnestre dans Iphigénie elle fut sifflée. — *C'est étonnant*, s'écria

mademoiselle Arnould, *car elle a la voix du peuple.*

Une jeune paysanne était montée sur un arbre pour cueillir des fruits : deux jeunes villageois fort espiègles voulaient aller sous cet arbre pour ramasser ceux qui tomberaient. — *Gardez-vous-en bien*, leur dit le curé du village qui se trouvait présent; *si vous regardiez en haut, vous perdriez la vue.* — Un d'eux, poussé par la curiosité, s'avança hardiment sous l'arbre, et dit en mettant son doigt sur un œil : *Ma foi, vaille que vaille, j'en risque un.*

Il est d'usage en Italie de faire des présens aux personnes qui se font saigner : un jeune homme qui était dans ce cas reçut un joli cadeau de sa maîtresse. — *Je vous remercie*, lui manda-t-il, *de votre aimable présent pour la plaie de mon bras : mais pour celle de mon cœur, que me donnerez-vous?*

Plusieurs demoiselles se promenant à la

campagne, rencontrèrent un berger qui portait un chevreau au marché : une d'entre elles s'en étant approchée, le caresse, et dit à ses compagnes : *Regardez, comme il est joli ! il n'a pas encore de cornes.* — *C'est qu'il n'est pas encore marié*, répondit malicieusement le berger.

Un paysan était fier d'un beau chapeau qu'il portait : son maître le rencontre, et lui dit en le plaisantant : *Mon ami, qui t'a donné ce chapeau de* COCU ? — *Monsieur*, lui répond naïvement le rustique, *c'est un de vos chapeaux, dont madame votre épouse m'a fait présent l'autre jour.*

Deux hommes passaient à côté d'une jeune dame : *Voilà*, dit l'un, *la plus jolie femme que j'aie vue.* — Elle se retourne, et, le voyant fort laid, d'un ton ironique, elle lui répondit : *Je voudrais, monsieur, par reconnaissance, pouvoir en dire autant de vous.* — *Eh, madame!* reprit notre galant piqué, *ne sauriez-vous pas mentir aussi bien que moi ?*

Rameau ayant fait un opéra qui n'eut pas de succès, dit à mademoiselle Carton *que la poire n'était pas mûre*. Je le veux croire, répondit la demoiselle; *mais cela ne l'a pas empêché de tomber*.

Un homme très-riche, mais en revanche très-avare, étant un jour entré dans sa cuisine pendant que ses domestiques dînaient, leur dit avec humeur : *Et quand donc vos moulins cesseront-ils de moudre?* Un d'entre eux, pour lui faire reproche de ce qu'il ne leur donnait jamais de vin, lui répondit sur-le-champ : *Nos moulins, monsieur, n'ont garde de s'arrêter sitôt, car vous ne les laissez pas manquer d'eau*.

Fontenelle disait : Il y a trois choses que j'ai toujours beaucoup aimées, et auxquelles je n'ai jamais rien compris : *la musique, la peinture* et *les femmes*.

Anciennement il n'y avait point de femmes sur le théâtre de Londres : le public s'impa-

tientait de ce que le spectacle ne commençait pas ; le directeur vint s'excuser, et dit *que la reine n'était pas encore rasée.*

Une jeune veuve fort aimable avait inspiré une vive passion à un galant homme, et elle était disposée à y répondre, mais jusqu'alors aucune déclaration ne lui avait été faite : elle prend le parti de lui demander un jour *quel était l'objet de sa tendresse.* A cette question, l'amant tire de sa poche une petite boîte garnie d'un miroir : *Regardez*, dit-il, *voilà ma réponse.* Aujourd'hui la plupart des affaires du cœur ne paraissent pas être conduites d'une manière si délicate et si respectueuse.

L'intendant du duc de Guise lui représentant la nécessité qu'il y avait de mettre ordre à ses affaires domestiques, lui donna une liste de plusieurs personnes inutiles dans sa maison. Ce prince l'ayant examinée : *Il est vrai*, lui dit-il, *que je pourrais bien me passer de tous ces gens-là ; mais leur avez-vous demandé s'ils pourront aussi se passer de moi ?*

M. de Bièvre se trouvait un jour chez une danseuse de l'Opéra, qui passait pour favoriser son *tapissier*. Voyant entrer cet homme, il dit malicieusement à la belle : *Monsieur vient sans doute chercher vos* BONNES GRACES?

Un seigneur à cordon bleu, dont le génie passait pour être fort grossier, voyant briller un gros diamant à la main d'une belle dame, dit à un de ses amis : *Ma foi, j'aimerais mieux la bague que la main.* — *Et moi*, répondit la dame qui l'avait entendu, *j'aimerais mieux le licol que la bête.*

M. de Bièvre eut une querelle avec un joueur colère et emporté, nommé Arty. — Mai foi, s'écria-t-il en quittant la partie, c'est un artichaud que cet homme-là. (*Arty chaud.*)

Un jour qu'un curé faisait le prône, il dit à son auditoire : Mes frères, j'ai appris que les garçons allaient voir les filles : eh bien ! j'irai aussi. J'ai pareillement entendu dire

que les filles allaient aux bois, qu'elles montaient sur les arbres pour cueillir les noisettes, et que les garçons se mettaient dessous...... Je vous en préviens, je ne veux pas de cela; je veux que les garçons soient dessus, et les filles dessous.

Un capitaine gascon voyant qu'on s'étonnait de ce qu'il tremblait en prenant ses armes pour aller au combat : *Né confondez pas, messieurs*, dit-il; *jé né tremblé pas, mais jé frémis seulément d'horreur en pensant au carnagé qué jé vais faire.*

Une jeune actrice, qui passait pour être fort galante, venant de jouer un rôle d'homme, dans lequel elle avait été fort applaudie par la finesse de son jeu, dit en rentrant dans le foyer : *Je suis bien sûre que la moitié du parterre m'a prise pour un homme. — Cèla est vrai*, lui répond une de ses compagnes, jalouse de ses succès; *mais l'autre moitié est bien assurée du contraire.*

Grand Dieu! que l'on souffre quand on fait

un enfant ! disait une dame qui venait d'accoucher. — Il y a un remède bien simple, lui répond-t-on. — Et lequel, je vous prie ? — *Pratiquez la chasteté.* — *Ah ! fi ! le remède est pire que le mal.*

Un agioteur de profession, un homme qui ne calculait sa fortune que sur le bien d'autrui, était généralement méprisé, et avait grand nombre d'ennemis : se trouvant un jour avec le sage Fontenelle, il se plaignit de son sort, et lui demanda comment il pourrait se venger de ses ennemis. Le philosophe lui répondit : *En devenant honnête homme et homme de bien.*

Un seigneur de la cour, criblé de dettes, étant dangereusement malade, dit à plusieurs de ses amis, qui étaient venus le voir, que la seule grace qu'il avait à demander à Dieu était qu'il lui plût de prolonger sa vie jusqu'à ce qu'il eût payé ses dettes. — L'un d'eux, à qui il devait, et qui le connaissait mauvais payeur, dit en se retournant vers

les autres : *Si Dieu lui fait cette grace, il est assuré de ne jamais mourir.*

Un de ces beaux discoureurs, un de ces fats d'esprit, un grand babillard, enfin, après s'être épuisé en vains propos dans une société où se trouvait Fontenelle, voyant que ce philosophe ne lui répondait rien : *Je vous incommode peut-être*, lui dit-il ; *ces bagatelles vous détournent sans doute de quelques pensées sérieuses ? — Non*, répondit notre sage ; *vous pouvez continuer, je n'écoute pas.*

Le poëte Benserade venait de se marier : chacun le félicitait, et lui disait qu'il allait être heureux comme un chanoine. — *Oui, tout cela est à merveille*, répondit-il ; *ce canonicat serait fort bon s'il n'obligeait pas à résidence.*

Une certaine duchesse, fort galante, qui ne refusait rien à ses plaisirs, s'était prise un jour de caprice pour l'acteur Baron : ne pouvant résister à la violence de son amour,

elle partagea son lit avec lui. La chambre à coucher était décorée des portraits de ses aïeux. — Que penseraient *mes ancêtres*, dit-elle au moment de la jouissance, *s'ils me voyaient couchée avec un comédien ?* — *Ce qu'ils penseraient !* reprit Baron piqué; *ils penseraient que vous êtes une* CATIN, *et ils auraient raison.*

Un homme d'esprit demandait un jour à son fils, qui se retirait fort tard, *d'où il venait.* — Mon père, répondit le jeune homme, je viens de chez un de mes *amis.* — *De chez un de vos amis !* répartit le père avec étonnement; *vous en avez donc beaucoup ? Hélas ! comment avez-vous donc fait étant si jeune ?* continua-t-il, *puisqu'il y a plus de soixante ans que je suis au monde, et que je n'ai pu en trouver un seul.*

On parlait des femmes dans une société, et chacun disait son mot : Autrefois, dit quelqu'un, quand on était auprès des femmes, il n'y avait qu'à se baisser et en prendre.

— *Aujourd'hui, c'est bien différent!* reprit M. de Bièvre présent à la discussion; *on n'en prend plus que quand on se relève.*

On racontait dans une société que Pâris donna la pomme à Vénus préférablement aux deux autres déesses, parce que la reine des amours lui avait prodigué ses faveurs, afin de l'emporter sur la fierté de Junon et la sagesse de Pallas. — *Eh bien!* dit une jeune demoiselle qui écoutait la conversation, *vous voyez qu'on gagne toujours quelque chose à n'être point bégueule.*

On demandait dans une assemblée quelle différence il y avait entre *un sot* et *une bête.* — Chacun dit son avis; mais personne ne résolut la question comme une dame charmante, pleine d'esprit, qui, malheureusement, avait épousé le plus sot des maris. — *Une bête,* dit-elle, *est quelquefois supportable; un sot ne l'est jamais. On plaint souvent une bête, et on se moque toujours d'un sot. Vous pouvez m'en croire, car, de-*

puis que je passe ma vie avec un sot, je connais tout le prix d'une bête.

Une dame de la cour disait à un ambassadeur turc : *Je condamne la loi qui vous permet d'avoir plusieurs femmes.* — *Madame*, répondit le galant musulman, *si, comme vous, elles réunissaient les graces à la beauté, certes, nous n'en prendrions qu'une.*

Madame la présidente de Saint-Vincent avait reçu du maréchal duc de Richelieu, pour prix de ses bonnes complaisances, la somme de trois cent mille francs, payables en douze billets. Mais lorsqu'il fut question de les payer à leurs échéances, le maréchal nia sa signature, et prétendit que la présidente les avait fabriqués pour se payer des faveurs qu'elle lui avait accordées. — La présidente intenta un procès au maréchal, et il y eut confrontation des parties. Comme elle s'obstinait à soutenir qu'elle tenait les billets de lui : *Mais, madame*,

lui dit le duc, *regardez votre figure dans le miroir, et voyez s'il est possible qu'elle vaille cent mille écus.* — *Regardez plutôt la vôtre, M. le maréchal, et jugez vous-même si elle peut s'agréer à moins.*

Un acteur du théâtre Italien, qui passait pour très-fat, très-efféminé, et que même on soupçonnait de mettre du rouge, eut une querelle avec un de ses camarades. La dispute s'échauffa, et devint très-vive. Dans la chaleur, l'adversaire dit au fat : *Je vous donnerais vingt coups de pied dans le ventre si je ne respectais pas votre sexe.*

Tant pis, tant mieux.

Deux amis, qui ne s'étaient pas vus depuis long-tems, se rencontrent par hasard. — Comment te portes-tu? dit l'un d'eux ? — Pas trop bien, répond l'autre ; je me suis marié depuis que je ne t'ai vu. — Tant mieux. — Pas tout à fait ; car j'ai épousé une mé-

chante femme. — Tant pis. — Pas trop tant pis ; car sa dote était de 50,000 francs. — Eh bien ! tant mieux ; cela console...— Pas absolument ; car j'ai employé cette somme en moutons qui sont tous morts de maladie. — Ah ! tant pis ; cela est en vérité bien fâcheux. — Pas si fâcheux ; car la vente de leurs peaux m'a rapporté plus qu'ils ne m'avaient coûté. — En ce cas, tant mieux ; vous voilà indemnisé. — Pas tout à fait ; ma maison, où j'avais déposé mon argent, vient d'être consumée par les flammes. — Oh !... tant pis ; voilà un grand malheur. — *Pas si grand que tu te l'imagines ; car ma femme et ma maison ont brûlé ensemble.*

Un prince, qui aimait les *im-promptu*, et qui en faisait facilement, se promenant à la campagne, rencontra sur son chemin un homme qui courait la poste ; il l'arrêta, en lui disant très-promptement : *D'où viens-tu ? où vas-tu ? que demandes-tu ?* — Le voyageur répondit aussi promptement à ces trois ques-

tions : — *De Bourges*, — *à Paris*, — *un bénéfice.* — *Tu l'auras*, répliqua le prince.

Une danseuse de l'Opéra, célèbre par ses talens, était à un bal masqué, costumée en officier de dragons : un jeune homme l'aborde, et lui dit : *Je voudrais bien faire entrer mon petit frère dans votre corps.* — *Pourquoi pas*, répliqua-t-elle, *s'il est de taille ?*

Une jolie femme, en se promenant, laissa tomber son mouchoir ; un faiseur de charades le ramassa, et en le lui présentant, lui dit : *Madame, si je vous faisais mon* SECOND, je ne serais pas le PREMIER : mettez mon TOUT dans votre poche.

M. de Bièvre se trouvait dans un bal : on l'invite à danser avec une dame qui avait la réputation d'être très-sage. — *Non*, dit-il, *c'est inutile, je perdrais mes* PAS *auprès d'elle.*

Lors de l'exposition des tableaux au Lou-

vre, un peintre, qui ne faisait pas merveille, y plaça un cadre contenant quatre portraits en miniature, au milieu desquels se trouva une tête de chien, qui était mieux faite que les autres pièces. Un des admirateurs dit: *Voilà un chien qui ne mourra pas de faim; il est entre quatre* CROUTES.

Un bourgeois, mais de ces bons bourgeois qui sont à citer, avait épousé une jeune personne qu'il croyait très-sage, très-novice. — Au bout de neuf mois elle accoucha: son mari, désolé de la voir souffrir, lui disait: Ah! ma bonne amie, que je serais malheureux si j'allais te perdre! — Sois sans inquiétude, mon cher, lui répond sa femme; *j'accouche toujours très-heureusement.*

Un mari, comme il y en a beaucoup, sot et infatué de ses richesses, fatiguait la société où il se trouvait à force de parler des bijoux et autres ajustemens de sa femme. Quelqu'un qui savait que sa chère moitié ne l'aimait pas, et que même elle passait pour avoir

certaines connivences un peu galantes, lui répondit assez plaisamment : *Convenez, monsieur, que vous êtes bien heureux; car si madame le porte beau, vous les portez belles.*

Un gascon, fat et insolent plus que de coutume, ayant manqué essentiellement à des personnes qui se trouvaient réunies dans un cercle, fut jeté à grands coups de pied du haut en bas d'un escalier. — Quelques individus qui se trouvèrent présens à cette catastrophe avaient l'air de le plaindre. — *Ah! qué faités-bous?* leur dit-il; *jé mé soucie dé céla commé dé rien; aussi bien jé boulais descendre.*

Santeuil étant à dîner chez un de ses amis, se trouva placé entre deux jolies femmes; de sorte que chacun enviait son sort. Une personne de la compagnie lui ayant dit d'un ton railleur : *Que vous êtes heureux, M. de Santeuil, d'être si bien placé!* Notre poëte, avec un grand sang froid, répondit : *Le bon-*

heur n'est pas bien grand quand il ne passe pas la table.

Voltaire disait qu'un médecin était un homme que l'on payait pour conter des fariboles dans la chambre d'un malade, jusqu'à ce que la nature l'eût guéri, ou que les remèdes l'eussent tué.

Un barbier, que les caprices de la fortune avaient décoré du grade de général, partant pour aller au siège de Mantoue, quelqu'un lui dit : *Si on rase cette ville, vous pourrez y avoir de l'emploi.*

Piron passait dans le Louvre avec un de ses amis. — *Tenez, voyez-vous*, lui dit-il en lui montrant le lieu des séances de l'académie française, *ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre.*

Un législateur moderne, de ceux qu'on ne nomme pas, se trouvait dans un grand

dîner : il n'y avait que pour lui à parler, et, balivernant à tort et à travers, il dit avec emphase : Ce n'est pas sans peines que nous sommes parvenus où nous en sommes, car il nous a fallu abattre une *forêt de préjugés*. — *C'est donc cela*, reprit une dame fort mécontente du nouveau code de lois, *que vous nous débitez tant de fagots.*

Madame Denis, femme plus que galante, passait pour avoir prodigué ses faveurs à nombre d'adorateurs. Son habitude était de les oublier aussitôt tour à tour. On lui reprocha même de leur avoir fait fermer sa porte, et de leur avoir refusé jusqu'au salut, en feignant de ne les avoir jamais vus. — On s'entretenait d'elle dans une société où se trouvait M. de Bièvre, et comme on désapprouvait sa conduite, celui-ci dit : *Que voulez-vous, son cœur est comme un miroir qui réfléchit tous les objets qu'on lui présente, sans en garder jamais le moindre souvenir.*

Un bossu, homme d'un rare esprit, se promenant dans un de nos jardins publics, fut exposé aux railleries de plusieurs petits fats qui le persifflaient d'une manière indécente sur sa physionomie et son maintien. Ils se disaient les uns aux autres : *Mais regardez-le donc ; comme il est fait! comme il est bâti! ne le prendrait-on pas pour un Esope?* — *Cela doit être*, réplique le bossu, *car je fais parler des bêtes.*

Un cardinal, passant dans une église, aperçut un pauvre prêtre mal vêtu, qui dormait paisiblement aux pieds d'une colonne : son éminence le considère, et s'informe de lui. Chacun s'empresse de dire qu'il s'est rendu respectable par ses vertus, et qu'il est cité comme un modèle dans *toute* la ville. — Bien, répond le cardinal, je lui donne le canonicat qui se trouve vacant dans cette église ; *du moins, à présent, on pourra citer quelqu'un à qui le bien est venu en dormant.*

Beaumarchais, auteur des Deux-Amis,

affectait de dénigrer l'Opéra dans une société où se trouvait mademoiselle Arnould. *Vous avez*, dit-il en s'adressant à cette célèbre actrice, *une très-belle salle, mais vous n'aurez personne à votre* ORCHESTRE. — *Pardonnez-moi*, repartit-elle tranquillement; *vos* DEUX AMIS *nous en enverront*.

Musson, si connu par la gaîté de ses réparties, était dans une nombreuse assemblée dont il faisait les délices. — Il discutait avec un jeune étourdi sur une question qui, dans ce moment, occupait la société. Comme notre jeune homme s'emportait et criait beaucoup, Musson lui dit : *Monsieur, si vous prenez le* HAUT TON, *je me verrai forcé à prendre le bâton*. (Bas ton.)

On disait à un fournisseur de mauvaise foi que le public criait contre lui, et demandait vengeance de ses dilapidations. Que m'importent, s'écrie-t-il, toutes ces clameurs ! je ne redoute pas la calomnie ; quand il en sera tems je saurai me couvrir de ma

hommes leur rendraient justice à toutes, s'ils pouvaient en parler sans passion ; mais, malheureusement, la moitié du monde prend plaisir à médire, et l'autre moitié à croire les médisances.

Esprit politique de l'homme et de la femme.

Si les femmes n'ont pas dans l'esprit la même profondeur que l'homme, elles en sont dédommagées par une très-grande promptitude à porter un jugement juste sur telle affaire ou tel objet qu'on leur présente. — Pourquoi voient-elles mieux que l'homme, en bien moins de tems et en plusieurs manières ? C'est qu'à peine la femme a-t-elle atteint l'âge du raisonnement que sa plus profonde étude est de deviner les personnes avec lesquelles elle vit. C'est d'abord son père, sa mère qu'elle observe : son intérêt veut qu'elle les captive. Ensuite elle desire plaire à la société ; il faut encore qu'elle ob-

serve pour savoir ce qui peut être agréable à chacun, et plus encore à l'époux qu'elle souhaite. On la marie enfin : c'est alors qu'elle redouble d'attention pour lire dans l'ame les plus secrètes pensées de celui avec lequel elle doit passer ses jours. Elle veut connaître tous les ressorts, épier tous les mouvemens, et chercher à surprendre les moindres affections de son cœur; elle remarque les gestes, jusqu'aux inflexions de la voix de son mari. Tout pour Euphrosine est un miroir.... elle sait que la figure réfléchit la pensée, que l'ame s'y peint presque toujours. C'est d'après les traits de votre visage qu'elle vous devine et vous apprend comme par cœur. — La femme est sans force, conséquemment sans pouvoir ; mais elle y supplée par la séduction, et par la séduction elle sait qu'elle commande à l'homme. L'homme est trop emporté pour se contraindre longtems : son impatience le décèle ; il est violent dans ses passions, auxquelles il s'abandonne avec excès. La résistance lui coûterait son bonheur du moment, et c'est le présent au-

quel il donne la préférence. — La femme sait toujours, lorsqu'elle le veut, c'est à dire lorsqu'elle a intérêt à le savoir, ce qui se passe dans l'ame de son mari : c'est un livre ouvert devant ses yeux. Ce calme affecté ou réel apprend ce qui se passe en lui; son silence même est un langage très-intelligible : oui, les femmes ont une telle perspicacité, que rarement elles sont dupes des plus douces paroles échappées des lèvres perfides qui cherchent à les tromper. Quand les femmes sont trompées, presque toujours c'est qu'elles ont intérêt à l'être, ou qu'elles ont résisté, par candeur, à vous croire coupable, ou que leur amour-propre était blessé, et l'amour-propre ne conseille pas toujours bien.

Un de nos financiers modernes, aussi fameux par sa bêtise que par son ignorance, prétendu connaisseur, déshonorait les arts en feignant de vouloir les protéger : il fut un jour trouver un de nos plus célèbres sculpteurs, et lui dit : Ma foi, je veux vous être utile, et vous faire travailler. Le sculpteur,

qui connaissait sa richesse, crut qu'il allait commander quelque morceau digne de sa réputation; mais quel fut son étonnement quand il entendit le nouveau Plutus lui dire : Je voudrais que vous me fissiez en beau marbre un assortiment de petits magots pour orner mes cheminées ! Le statuaire, piqué d'une pareille demande, le regarde avec dédain, et lui répond froidement, en lui tournant le dos : *Je le veux bien ; mais vous me servirez de modèle.*

Un sot était si sot, que son nom était passé en proverbe; il s'appelait Goussaut. Il se trouva dans une société où l'on parlait de choses scientifiques bien au-dessus de la portée de son esprit : comme il avait une démangeaison incroyable de parler, il n'ouvrait la bouche que pour dire quelques bêtises. Un officier, fatigué d'entendre tant de balourdises, s'avisa de conter une histoire qui n'avait pas le sens commun ; comme l'on se plaisait à n'en vouloir pas croire un mot tant elle était insipide, l'officier s'échauffa,

et dit : Je jure par *Goussaut* de la vérité du fait. — Goussaut, piqué de l'apostrophe, s'approche de l'officier, le regarde avec de grands yeux hébêtés, et lui dit : *Monsieur, vous êtes un sot.* — L'officier, d'un grand sang froid, lui répond : *Mais, monsieur, c'est ce que je voulais dire.*

Un riche particulier, amateur du beau sexe, se promenant un jour dans le jardin des Tuileries, vit une jeune personne qui prenait le frais sous les feuillages des maronniers : il s'en approche, et commence un entretien vague sur mille choses indifférentes ; la conversation s'étant échauffée, on parla de choses plus sérieuses. — La demoiselle, par la sagesse de ses réponses, fit voir que son esprit égalait sa beauté ; notre amateur fut enchanté, et conçut pour elle une vive passion : voulant lui donner à connaître ses sentimens, il s'avisa de se mettre un quadruple sur un œil. La jeune personne, comprenant à merveille le sens de ce langage muet, lui dit : *Monsieur, l'Amour n'est pas*

borgne, il est aveugle. — Notre amoureux sourit, se déclara l'adorateur de tant d'amabilité, de tant d'esprit, et promit de ne pas mettre de prix à la possession de tant de charmes.

Un certain quidam venait d'obtenir une place importante dans la finance, chacun lui en faisait compliment. Notre homme, fier, orgueilleux, disait d'un ton d'importance, comme s'il ne devait son élévation qu'à son seul mérite : C'est sans protection quelconque que j'ai obtenu cet emploi. Je n'ai vu personne, et ne suis pas même sorti de chez moi.... — *Mais madame votre épouse....* reprit quelqu'un. — *Oh ! il est vrai que pour cette affaire ma femme s'est donné quelques mouvemens.*

Chacun prend son plaisir comme il l'entend ; témoin un mari qui, pour varier ses plaisirs en amour, s'avisa un jour, ou une nuit, peu importe, de retourner le *feuillet* : vous m'entendez ? Mais il ne quitta point

pour cela la voie du salut. La femme, jeune mariée, qui n'avait pas encore oublié les avis de sa mère un peu dévote, n'ayant point trouvé cette manière d'opérer dans le petit *agenda* de ses instructions, fut trouver le père prieur, capucin, et s'en confessa d'un air tout contrit. — *Mon père*, lui dit-elle, *mon mari m'a retournée*, — Comment retournée! — *et puis il m'a*.... — Le révérend, très-susceptible sur l'article, prend le change, et croit que les deux époux ont commis un crime, et volé la postérité.... Allez, malheureuse! lui dit-il, pécheresse infame! je devine le reste..... — Mais mon père...—Le feu qui consuma Gomorrhe tombera sur votre tête.—Mais, au nom de Dieu, écoutez-moi donc. — Il n'y a plus de Dieu pour vous; je n'écoute rien... Retirez-vous du saint tribunal, vous n'aurez pas l'absolution. Pâques approchait, et ne pas communier ce jour-là eût été un scandale. — L'impitoyable capucin refusait toujours d'absoudre, disant que c'était un des cas réservés que l'archevêque seul pouvait absoudre.

— L'épouse court à l'archevéché : même récit, même erreur, même refus. — Monseigneur lui dit que cette affaire est du ressort du pape. — Aussitôt la jeune femme s'achemine vers Rome : arrivée, elle se présente, demande une audience à sa sainteté, et lui raconte le fait. — Dans tout cela, je ne vois aucun mal, répond le pape. Votre mari est bien le maître de choisir la manière qui lui plaît, tant qu'il ne s'écarte pas du vrai but. — Mais, très-saint père, cela est cause que le révérend père prieur, capucin, et monseigneur l'archevêque m'ont refusé l'absolution. — *Allez leur dire que ce sont des ignorans, que je les interdits : qu'ils aillent apprendre à f.... et qu'ils confessent après.*

Mesdames Châteauneuf, Châteaufort, Châteaubriand et Châteauvieux étaient toutes les quatre attachées au théâtre de l'Opéra. Quelqu'un s'entretenait de ces dames, et paraissait vouloir railler sur la conformité des quatre noms : *Eh ! de quoi*

vous occupez-vous, monsieur? dit mademoiselle Arnould, qui se trouvait présente. — *Tous ces châteaux-là ne sont que des châteaux branlans.*

On demandait à Fontenelle la définition d'une belle femme. — *Une belle femme,* répondit le philosophe, *est le paradis des yeux, l'enfer de l'ame et le purgatoire de la bourse.*

Un paysan desirait obtenir une grace de son seigneur. — Pour mieux l'attendrir et l'intéresser à son sort, il se présenta à lui avec ses quatre petits enfans, qui, quoiqu'en bas âge, étaient forts et vigoureux. Le seigneur en fut agréablement surpris, et lui dit avec extase : *Eh! mon ami, comment faites-vous, vous autres, pour avoir de si beaux enfans? — Dame, monseigneur,* reprend le paysan, *nous les faisons nous-mêmes.*

On racontait à Fontenelle qu'une actrice, dont la vertu était plus que suspectée, ve-

nait de mourir de la petite vérole. — *De la petite vérole!* s'écrie notre philosophe : *en vérité c'est bien modeste.*

Un officier gascon ayant demandé avec beaucoup d'instance une audience au roi, sa majesté la lui accorda, à condition qu'il ne dirait que deux mots. — Au jour indiqué, le gascon parut devant le monarque, et, lui présentant un placet dans lequel il demandait une pension, il dit : *Sire, signez.*

Un jeune homme, beau, bien fait, fameux par sa bêtise, épousa une demoiselle qui n'était pas jolie, mais qui en revanche avait beaucoup d'esprit : notre galant imbécille dit à sa nouvelle épouse : *Madame, que ferons-nous? Vous êtes fort laide, et l'on dit que je ne suis qu'une bête.* — *Monsieur*, lui répondit-elle finement, *nous nous passerons mutuellement nos défauts, et nous ferons le meilleur ménage du monde.*

Henri IV entendant un officier parler

gascon le fit approcher, et lui demanda dans le même patois de quel endroit il était. — *Sire, jé suis dé Nérac, où vous avez souvent mangé du pain dé mon père, qui y est boulanger.* Ventre-saint-gris! c'est bien répondre, mon camarade, dit le roi.... Et vous, qui êtes si digne d'être officier, ajouta le monarque, depuis quand l'êtes-vous? — *Dépuis avant-hier,* répondit-il, *qué monseigneur dé la Tour-d'Auvergne m'a fait cetté gracé : il né l'a pas faité à mon camarade dé Classac, qui l'a mieux méritée qué moi, parcé qué sûrément monseigneur né lé connaît pas.* Oh! la belle parole! dit le roi. Eh bien! moi, ajouta-t-il, je fais officier votre *Classac* sans le connaître, et prendrai soin de vous, ventre-saint-gris! et de votre père le boulanger.... Quel homme! quels hommes! quelle nation! s'écria Henri IV.

Un plaisant, qui n'avait qu'un œil, s'arrêta un jour dans la galerie d'un jeu de paume pour y voir des joueurs qui faisaient une partie intéressante. Il eut le malheur

de recevoir une balle qui lui creva l'autre œil. — Sans s'émouvoir, il dit, en ôtant son chapeau : *Bonsoir, la compagnie.*

Le prince de Condé voulant se moquer du ridicule d'une personne qui, pour se donner des airs de qualité, disait toujours *monsieur mon père, madame ma mère*, dit en sa présence : *Monsieur mon écuyer, allez dire à monsieur mon cocher qu'il mette messieurs mes chevaux à monsieur mon carrosse.*

Une jeune demoiselle avait paré son sein d'un joli bouquet de roses : étant à la promenade, elle fut rencontrée par plusieurs jeunes gens qui sortaient d'un grand dîner où l'on avait vidé maintes bouteilles de Champagne.—Un de ces étourdis s'approche d'elle, lui fait les complimens d'usage, et cherche à s'emparer du bouquet. — La demoiselle résiste ; l'étourdi veut insister. Passe dans ce moment le sage Fontenelle, respectable par ses vertus et son grand âge ; le philosophe se déclare le protecteur de la

demoiselle; le jeune homme se récrie en disant : Mais, bon vieillard, voyez la beauté de ces roses; l'odeur qu'elles répandent est une suavité qui appartient *à la volupté* : ne soyez donc pas étonné si je veux m'en emparer. — *Oui, cela est vrai; mais rappelez-vous que le respect y a placé l'épine.*

On demandait un jour à un philosophe en quoi un homme de génie différait d'un sot. — *Qu'on les envoie*, répondit-il, *hors de leur pays, et on le verra.*

On faisait un jour des reproches à mademoiselle Gaussin, célèbre actrice des Français, de ce qu'elle accordait indistinctement ses faveurs à tout le monde. — *Que voulez-vous*, répondit-elle; *cela me coûte si peu!* *et cela leur fait tant de plaisir!*

La maréchale de Luxembourg, connue par ses galanteries, avait toujours chez elle une cour fort suivie, quoiqu'elle fût plus que sexagénaire. Le prince Bandra,

seigneur polonais, lui ayant été présenté dans une société, fut un jour chez elle pour lui présenter ses hommages. — La maréchale était absente : il laissa son billet de visite, conçu en ces termes : *Le prince Bandra pour madame la maréchale de Luxembourg.* — Elle le trouva à son retour, et s'empressa de le montrer aux personnes qui étaient dans son salon, en leur disant : *Vous voyez, messieurs, que j'ai encore un amant.* Deux jours après, le même prince, à qui l'on avait prévenu qu'il était d'usage en France de mettre le mot *de* avant son nom, retourna chez la maréchale, et signa *le prince de Bandra.* — Ce qui fit dire à la maréchale : *Hélas ! à mon âge, on ne conserve pas long-tems ses amans.*

M. de Bièvre, se trouvant un jour à la campagne dans une réunion de dames, jouait indistinctement avec l'une avec l'autre : il s'adressa à une vieille coquette insupportable par sa pruderie, qu'il prit plaisir à bien tourmenter. Le fichu de notre minaudière

étant tombé, sa gorge resta découverte ; elle se la couvrit aussitôt de ses deux mains, en disant d'un ton enfantin : *Allons, cachez-vous, petits fripons.—Madame est bien bonne ; ce sont parbleu bien de grands pendards.*

La morale trop austère se fait moins aimer qu'elle ne se fait craindre : qui veut qu'on profite de ses leçons doit donner envie de les entendre ; il faut toujours prendre l'ame par son faible, et tâcher de la conduire à la vertu par un chemin qui ne la rebute pas. Rien ne fait mieux revenir les gens du ridicule qu'ils ont que de leur en faire dans autrui une peinture qui les divertisse. Le plaisir qu'ils trouvent à s'en moquer leur fait craindre de donner le même plaisir à d'autres : c'est un joug qui les arrête, d'autant mieux qu'il ne leur est imposé par personne.

Un prêtre anglais ayant été interdit de tout bénéfice, parce qu'il était *non conformiste*, dit à ses juges que le traitement qu'on venait

de lui faire coûterait la vie à plus de mille personnes. — On l'arrêta sur cette menace, et on lui en demanda l'explication. — *Rien de plus simple*, répondit-il : *en m'ôtant la faculté de jouir d'aucun bénéfice, vous ne me laissez d'autre ressource que de me faire médecin.*

Un médecin de Londres, nommé Brown, établi au Barbadet, avait une sucrerie et des nègres. On lui vola une somme considérable : il assembla ses nègres. — *Mes amis*, leur dit-il, *le grand serpent m'a apparu pendant la nuit : il m'a dit que le voleur de mon argent aurait dès ce moment une plume de perroquet sur le bout du nez.* Le coupable porte sur-le-champ la main à son nez. — *C'est toi qui m'as volé*, dit le maître ; *le grand serpent vient de m'en instruire.* — Et il reprit son argent.

On parlait dans une société du vieux président Blanquenoir : sa manie pour les procès était le sujet de la conversation. Depuis son mariage, dit quelqu'un, il plaide

pour recouvrer une répétition qu'on lui a changée contre une pendule : il faut bien avoir là rage de la chicane... Dieu sait quand cela finira ! — *Il est à craindre*, dit un plaisant, *que les choses ne restent long-tems dans cet état ; car l'affaire est toujours pendante, quoique madame se donne aux enquêts tous les mouvemens usités en pareil cas.*

Un procureur goguenard se rendait au palais un jour d'audience : il avait, comme c'était l'ordinaire, quantité de sacs à la main. — Il s'approche d'un paysan qui regardait attentivement la façade du parlement qu'on bâtissait. — Je gage, bonhomme, lui dit-il d'un air railleur et plein de suffisance, que vous ne savez pas ce que c'est que ce lieu où l'on bâtit. — Ma foi, non, monsieur ; je voulais vous le demander. — C'est un *moulin*, répond le procureur. — *Parbleu, vous avez raison*, dit le paysan en le regardant ; *car je vois des ânes qui y portent des sacs.*

Mademoiselle Arnould avait pour amant

le prince de Soubise qui, de son naturel, fort inconstant, lui faisait beaucoup d'infidélités. Notre belle, qui n'était jamais en reste avec personne, s'en vengeait avec un jeune chevalier de Malte. — Le prince les surprend tous deux au lit : *Que faites-vous là, monsieur?* dit-il au chevalier. — *Le métier d'un vrai chevalier de Malte*, reprend mademoiselle Arnould sans se déconcerter ; *il fait la guerre aux infidèles.*

Henri IV venait de se marier ; la reine, son épouse, lui fit la galanterie d'une fête charmante : on y donna entre autres un ballet, qui fut exécuté par vingt femmes des plus belles et des plus qualifiées de sa cour. — Le roi, émerveillé d'un si beau coup-d'œil, s'écria : *Ventre saint-gris! je n'ai jamais vu un plus bel escadron, ni un plus périlleux que celui-là.*

Deux prédicateurs devaient prêcher le même jour à Saint-Eustache : le premier manqua de mémoire; pour s'en excuser, il

prétexta un saignement de nez, et quitta la place. — Le second monte en chaire après vêpres, et, par une singularité remarquable, le nez lui saigna réellement. Il dit à son auditoire, sans se déconcerter : *Messieurs, le prédicateur de ce matin a saigné du nez ; à présent, c'est le nez du prédicateur qui saigne.*

Diogène le cynique avait demandé qu'on jetât son corps au milieu des champs sans l'inhumer. Ses amis s'y refusèrent, en alléguant qu'il serait exposé aux oiseaux et aux bêtes. — *Mettez*, dit-il, *auprès de moi un bâton pour les chasser.* — Et comment les chasserez-vous, ajoutèrent-ils, puisque vous ne les *sentirez* pas ? — *Si je ne les sens pas*, repart Diogène, *quel mal donc me feront-ils en me dévorant ?*

Fontenelle étant dans son lit de mort avait conservé sa gaîté, sa philosophie et son enjouement. — Entre autres visites, il reçut celle de la Place, qui lui dit les larmes aux yeux : *Eh bien ! bon vieillard, comment cela*

va-t-il? — Fontenelle, toujours le même, lui répondit avec son sang froid accoutumé : *Mon ami, cela ne va pas... cela s'en va.*

Un homme, visionnaire de son naturel, et qui était souvent travaillé par des digestions laborieuses, racontait dans une société plusieurs histoires de revenans, et assurait que la nuit précédente il avait vu le *diable.* — *Quelle forme avait-il?* lui demanda un de ses amis. — *Celle d'un âne.* — *Ah! ce n'est rien; je vois que tu n'as eu peur que de ton ombre.*

Un avare, se faisant prendre mesure d'un habit, retenait de toutes ses forces sa respiration, un de ses amis lui en demandant la raison : *C'est*, dit-il, *afin qu'il m'en coûte moins d'étoffe.*

Une femme, qui n'avait point la réputation d'être vertueuse, et qui, malgré cela, jouait la précieuse, fut appelée *catin* par un jeune homme qui avait quelque raison de se

plaindre d'elle. — Elle l'attaqua en justice, et demanda une réparation publique : quoique le jeune homme niât le fait, car tous mauvais cas sont *niables*, il fut condamné à la réparation qu'on exigeait. Obligé d'obéir à la justice, il le fit en ces termes : Je vous ai appelée catin, *il est vrai*; vous êtes femme de bien, *je m'en dédis*.

Une jeune femme fort jolie eut le malheur de perdre un œil : ce fâcheux accident n'ôta presque rien à sa beauté. — Elle avait un charmant petit enfant qui, à la suite d'une maladie, eut la même fatalité. — Tous deux se promenant un jour aux Tuileries, un galant s'approcha, et dit au petit garçon : *Bel enfant, donne ton œil à ta mère ; elle sera Vénus, et toi l'Amour.*

L'orateur Démosthène, dans le dessein de jouir des faveurs de la fameuse courtisane Laïs, s'embarqua pour Corinthe. A peine descendu sur le rivage, il alla droit chez elle. Laïs lui ayant demandé dix mille

drachmes, l'importance de la somme fit rêver le célèbre orateur, et lui désilla les yeux ; il courut aussitôt se rembarquer, après avoir fait passer à Laïs ces mots remarquables : *Je ne suis pas assez sot pour acheter si cher un repentir.*

Henri IV rencontra un jour, dans les appartemens du Louvre, un homme qui lui était inconnu, et dont l'extérieur n'annonçait rien de fort distingué : il lui demanda *à qui il appartenait*, le croyant de la suite de quelque seigneur. — *J'appartiens à moi-même*, lui répondit ce personnage d'un ton fier et peu respectueux. — *Mon ami*, reprit le roi en lui tournant le dos, *vous avez là un sot maître.*

Piron se trouvant à l'Opéra à côté d'une femme de la réputation la plus suspecte, et qu'il connaissait bien, affectait de la regarder malicieusement. Celle-ci s'en impatiente, et dit au poëte avec humeur : *M'avez-vous de vos yeux assez considérée ? — Je vous re-*

garde, reprit Piron, *mais je ne vous considère pas.*

Mademoiselle Arnould assistant à une des représentations de Guillaume-Tell, tragédie de Lemière, et n'y voyant presque personne, dit à quelqu'un qui l'accompagnait : *On dit ordinairement point d'argent point de suisse; mais ici il y a plus de suisses que d'argent.*

Pezay, voyant une actrice qui avait eu des liaisons avec son fils, dit : *Voilà cette coquine qui a donné la v..... à mon fils.* — *Pardonnez-moi*, répondit quelqu'un ; *elle l'a encore.*

Un président normand faisant une harangue au roi Henri IV, et étant demeuré court, ce prince dit à ses courtisans : *Il ne faut pas en être surpris ; les normands sont sujets à manquer de parole.*

La reine Elisabeth avait un bouffon qui, depuis long-tems, n'osait se présenter de-

vant elle lui ayant manqué de respect ; enfin il eût la permission de paraître. Cette princesse lui dit : *Eh bien ! venez-vous encore nous reprocher nos fautes ?* — *Non, madame*, répondit le bouffon ; *ce n'est pas ma coutume de parler des choses dont toute la ville s'entretient.*

Un avare reçoit un billet d'un de ses amis, qui le prévient qu'il ira le lendemain dîner avec lui. — *Cela suffit*, dit notre harpagon en repliant le billet ; *j'aurai grand soin de ne pas me trouver chez moi.*

Quand Molière mourut, plusieurs poëtes lui firent des épitaphes : un d'entre eux alla mal-adroitement en présenter une de sa façon au prince de Condé, qui avait toujours beaucoup aimé Molière. — *Ah ! plût à Dieu, monsieur*, lui dit durement le prince, *que ce fût Molière qui me présentât la vôtre !*

Un étourdi assistait à une tragédie de Dryden : le hasard le plaça à côté de cet auteur

qu'il ne connaissait pas. Le jeune homme, faisant le bel esprit, critiquait et se moquait de la vertu du héros de la pièce, disant que, s'il était en tête à tête avec une femme, il saurait mieux employer son tems. — *Je veux bien le croire*, lui dit Dryden; *mais aussi vous me permettrez de vous dire que vous n'êtes pas un héros.*

On parlait un jour devant Fontenelle du caractère des *femmes*: quelqu'un entre autres disait qu'elles étaient plus jalouses de leur réputation sur la beauté que sur l'honneur; et telle, ajoutait-il, qui a besoin de toute la matinée pour perfectionner ses charmes, serait plus fâchée d'être trouvée à sa toilette que d'être surprise dans les bras d'un galant. — *Cela ne m'étonne pas*, dit le sage philosophe, *la première vertu, selon les femmes, c'est de plaire, et pour plaire aux hommes, la beauté est un moyen plus sûr que la sagesse.*

Un homme, dont le suprême bonheur était de courir les bonnes fortunes, avait

l'habitude de se déclarer le vainqueur de toutes les jolies femmes : un jour, se trouvant dans une nombreuse société, on lui demanda la liste de ses conquêtes. — Après avoir nommé nombre de charmantes femmes, il citait une dame qu'il n'avait jamais vue, et qui était présente. — La dame, ne pouvant soutenir une telle impertinence, se lève furieuse, et lui dit : *Quoi ! monsieur, vous osez vous vanter d'avoir eu mes faveurs ! apprenez que vous seriez le dernier auquel je les accorderais.*—*Cela étant,* reprit notre homme d'un grand sang froid, *avec un peu de patience j'aurais mon tour.*

Paul Jones mettant ordre à ses affaires, et voulant avant tout payer ses dettes, commença par acquitter celles qu'on nomme *d'honneur.* Un ouvrier, qui était un de ses créanciers, se présenta avec un billet pour être payé de ce qu'il lui était dû. Jones refusa, et dit qu'il n'avait point d'argent. — Mais, monsieur, ce matin vous avez soldé cent louis, et il vous en reste encore. — Oui,

répond notre marin; mais c'était une *dette d'honneur.* — Comment une dette d'honneur! répond l'ouvrier. Aussitôt il jète son billet au feu. *Eh bien!* dit-il, *ma dette est actuellement d'honneur.* — Paul Jones admira la sagacité de cet artisan, et paya sur-le-champ la somme dûe.

Deux dames de moyenne vertu jouaient aux cartes : un jeune plaisant vint chez elles, et leur demanda combien elles jouaient. — *Nous ne jouons point*, dirent-elles, *pour l'intérêt, mais pour l'honneur.* — *Cela étant*, répliqua le railleur, *il n'y aura rien pour les cartes.*

Un paysan, étant venu à Paris pour faire différens achats, entra dans le bureau d'un agent-de-change, et lui demanda ce qu'il vendait. — *Des têtes d'âne, mon ami.* — *Ah! parbleu*, dit le paysan, *il paraît que vous en avez grand débit, car il ne vous en reste plus qu'une.*

Les amans en Espagne ont tant de peine à se voir et à se parler, qu'ils profitent des moindres momens favorables que l'amour leur offre; c'est à un tel point, qu'une des plus vertueuses dames d'Espagne disait qu'elle regarderait comme un affront sanglant si, étant une demi-heure tête à tête avec un cavalier, il ne lui demandait pas les dernières faveurs. — Cette même dame, lisant dans un roman une longue et tendre conversation entre un amant et sa maîtresse, et ne voyant aucun dénouement, s'écria : *Que d'esprit mal employé! ils sont ensemble, et ils sont seuls.*

Piron s'étant permis un jour de faire une épigramme sanglante sur le compte de plusieurs dames qui avaient l'habitude d'aller dans la même société, elles firent serment entre elles de punir le poëte, et de ne point laisser échapper la première occasion propice à leur vengeance. — Effectivement, quelques jours après, le hasard conduisit Piron dans une société où se trouvaient nos dames réunies ensemble. Ah! dirent-elles

en le voyant entrer, voilà le galant qui nous a si bien honni. — Il faut lui donner le fouet, dit l'une. Les autres ayant approuvé la proposition, on ferma les portes, et l'on dit au métromane ce dont il était question. — *J'y consens*, dit Piron qui se voyait hors d'état de se défendre, *mais à condition que la plus* CATIN *de vous me donnera le premier coup.* — Ce bon mot lui valut sa grace et le retour de l'amitié de ces dames.

Un certain quidam, grand donneur de conseils, disait à un de ses amis qu'il ne devait pas encore marier son fils, qu'il fallait attendre qu'il fût plus sage. — *Vous vous trompez*, lui répondit le père; *car, si mon fils devient sage, il ne se mariera jamais.*

Voltaire avait voué une haine éternelle à Fréron le journaliste : tout le monde connaît les sarcasmes sans nombre qu'il s'est permis contre lui ; on sait qu'il ne laissait échapper aucune occasion de lui faire éprouver quelques mortifications. Un jour qu'il se prome-

nait dans son jardin avec un gentilhomme de Genève, celui-ci aperçoit un *crapaud* qui se cachait sous des feuillages : voulant faire sa cour à Voltaire, il le lui montra en disant : *Voilà un Fréron.* — Eh ! que vous a fait ce pauvre animal, répondit le poëte, pour le traiter ainsi ?

Une vieille en colère contre une jeune femme la traita de *catin*. L'autre lui riposta en l'appelant *vieille sorcière*. — *J'ai donc deviné ?* répliqua la première.

Deux personnes, pour s'être donné des soufflets, se disposaient à s'aller battre. — On pria M. de Bièvre d'être médiateur dans cette affaire-là. — *Vous plaisantez !* dit-il ; *me prenez-vous pour un raccommodeur de soufflets ?*

On s'entretenait un jour, dans une société nombreuse, des ouvrages de l'immortel Voltaire. Le poëte étant entré dans le moment qu'une jeune dame fort jolie vantait beau-

coup son esprit, s'approcha d'elle, et lui dit: *Je sais, belle dame, que vous vous connaissez en esprit; mais, comme je me connais un peu en graces, permettez que j'admire les vôtres.*

Un gascon qui affectait beaucoup de bravoure, quoique, dans le fond, il fût extrêmement poltron, offensa un parisien, qui mit tout de suite l'épée à la main pour en tirer satisfaction. — Le gascon accepta le défi; mais ayant été séparé, il s'écria: Sandis, monsieur vous doit un bon grand merci; car si vous m'eussiez laissé faire, j'allais l'incruter dans la muraille, et jé né lui aurais laissé dé libre qué lé bras pour m'ôter son chapeau, toutes les fois que j'aurais passé devant lui.

Une femme laide, coquette à l'excès, et insipide par ses fadeurs, faisait des reproches à un jeune officier pour lequel elle avait eu quelques bontés. — *C'est affreux, monsieur!* lui disait-elle; *quoi! vous vous vantez partout d'avoir eu mes faveurs!* — *Moi, madame?*

reprit-il, *je ne m'en vante pas, mais je m'en accuse.*

Robbé lisant un jour à Piron son poëme de *la Vérole*, comme il mettait beaucoup de chaleur et d'enthousiasme dans sa lecture, Piron l'arrête, et lui dit : *Fort bien, fort bien, monsieur, vous me paraissez plein de votre sujet.*

Caractère moral et physique du RICHE.

Il a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée. Il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'on lui dit ; il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin, il éternue fort haut ; il dort le jour, il dort la nuit, il ronfle en compagnie. Il occupe à la table et à la promenade plus de

de place qu'un autre; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux; il s'arrête, et l'on s'arrête; il continue de marcher, et l'on marche. Tous se règlent sur lui; il interrompt, il redresse bien ou mal ceux qui ont la parole; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long-tems qu'il veut parler; on est de son avis, et on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser ses jambes l'une sur l'autre, et froncer le sourcil: il abaisse son chapeau sur les yeux pour ne voir personne, le releve ensuite, et découvre son front par fierté et par audace. Il est enjoué, mauvais railleur, grand criard, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du tems; il se croit des talens et de l'esprit : *il est riche.*

Caractère moral et physique du PAUVRE.

Il a les yeux creux, le teint échauffé, le

corps sec et le visage maigre ; il dort peu et d'un sommeil fort léger ; il est abstrait, rêveur, et il a avec de l'esprit l'air d'un stupide ; il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'évènemens qui lui sont connus, et, s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal ; il croit penser à ceux à qui il parle ; il conte brièvement, mais froidement ; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire ; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis. Il court, il vole pour leur rendre de petits services ; il est complaisant, flatteur, empressé ; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur ; il est superstitieux, scrupuleux, timide ; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent ; il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir, il se met derrière celui qui parle ; il recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde ; il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place ; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé

sur ses yeux pour n'être point vu; il se replie, et se renferme dans son manteau; il n'y a point de rue, ni de galerie si embarrassée, et si remplie de monde où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu; si on l'invite à s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'une chaise; il parle bas dans la conversation, et il articule mal; libre sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère, il n'ouvre la bouche que pour répondre; il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie. Il ne coûte à personne ni salut, ni compliment : *il est pauvre.*

On vint annoncer à un prince que la femme de son premier écuyer venait d'accoucher d'un garçon. — Le prince, qui savait que cette femme, extrêmement galante, avait un commerce secret avec son chancelier, s'écria : *Parbleu, ce sera une dépense de moins*

pour mon écuyer; car voilà un enfant qui est né SELLÉ *et* BRIDÉ.

Une très-jolie femme, mais peu spirituelle, et par conséquent fort ennuyeuse, se plaignait à mademoiselle Arnould d'être obsédée et tourmentée par la foule de ses amans. — *Eh! ma chère*, s'écria en souriant notre actrice, *il vous est bien facile de les éloigner, vous n'avez qu'à parler.*

Madame Helvétius, jeune, belle et nouvellement mariée, se rencontra un jour dans une assemblée avec Fontenelle, alors âgé de près de 97 ans. — Notre aimable philosophe, venant de lui dire mille choses galantes, passa quelques momens après devant elle sans l'apercevoir. — Voyez, lui dit madame Helvétius, combien je dois apprécier vos galanteries, vous passez devant moi sans me regarder. — *Madame*, dit le galant vieillard, *si je vous eusse regardée, je n'aurais pas passé.*

On demandait un jour à M. de Bièvre pourquoi il courtisait de préférence les dames qui faisaient des vers. — *C'est*, répondit-il, *que les femmes qui* COMPOSENT *sont à moitié rendues.*

Un jeune homme, extrêmement ardent, venait d'épouser sa cousine, fort jolie personne, qui passait pour très-sage, et qu'il courtisait depuis très-long-tems. Au comble de la joie, il se promettait de bien profiter de cette première nuit, et de réparer tout le tems qu'il avait passé à soupirer. — Effectivement il tint parole à un tel point, dit l'histoire, que la jeune demoiselle, ne pouvant résister à tant d'assauts, lui dit: *Mon ami, ménage-moi; car je fais des enfans bien facilement.*

M. de Grosley, riche banquier, avait épousé une femme qu'il fut obligé de faire enfermer à cause de sa mauvaise conduite. Un de ses amis, le voyant en grande familiarité avec une actrice des Français, et qui

ignorait l'aventure de madame de Grosley, lui demanda où était sa femme. — *Je l'ai fait mettre au couvent*, dit le financier; *car elle me déshonorait : et à présent je vis avec madame.* — *Ma foi*, répond l'ami, *catin pour catin, il fallait autant garder ta femme.*

Un des amis de Piron le rencontrant le jour du vendredi Saint tellement ivre, qu'il ne pouvait pas se soutenir sur ses jambes, lui dit : *Comment as-tu osé, un jour comme celui-ci, t'adonner au vin?* — Alors Piron lui répondit gravement : *Il faut bien que l'humanité chancèle quand la divinité succombe.*

Santeuil disait qu'il y avait quatre choses dans le monde, desquelles il fallait se tenir en garde : 1°. du visage d'une femme; 2°. du derrière d'une mule; 3°. des côtés d'une charrette; 4°. d'un moine de tous les côtés.

C'est un grand talent de faire entendre beaucoup de choses en parlant peu : témoin

le *général Bonaparte ;* il est l'homme du monde qui parle le moins, et l'homme qui dit le plus. — Sa démarche, ses yeux, tout son visage parle en lui : sa langue est ce qui parle le moins. — Chacun lit sur son front ce qu'il desire ; aussi c'est l'homme du monde qui se fait le mieux obéir. — Ses paroles sont autant d'oracles qu'on conte avec admiration, et qu'on exécute avec empressement. — On le respecte comme homme mystérieux ; on l'aime comme homme discret ; on le consulte comme homme prudent. — Et son silence est la terreur de ses ennemis.

Un philosophe disait : En me mariant, je serai heureux si je le veux, en voyant tout du bon côté ; cela est infaillible : car, si j'épouse une avare, elle ne me ruinera pas. — Si c'est une joueuse, elle pourra s'enrichir. — Si c'est une savante, elle saura m'instruire. — Si c'est une prude, elle ne sera point emportée. — Si c'est une emportée, elle exercera ma patience.

— Si c'est une coquette, elle voudra me plaire. — Si c'est une galante, elle le sera peut-être jusqu'à m'aimer. — Si c'est une fausse dévote, elle.... Oh ! halte-là... je ne saurais rien attendre de celle qui veut tromper Dieu, et qui se trompe elle-même.

Un matelot de la ville de Martigue en Provence avait une femme jeune, belle et vertueuse : cette femme, ayant dépensé peu à peu l'argent que son mari lui avait laissé en s'embarquant, eut recours à un bourgeois de son voisinage, qui avait toujours témoigné leur vouloir beaucoup de bien. — Cet homme, épris tout à coup de la beauté de l'emprunteuse, osa mettre, au service qu'elle lui demanda, un prix auquel la pudeur naïve n'avait pas pu s'attendre, et que, dans le premier mouvement de son indignation, elle lui refusa sans hésiter, dans l'espérance que son mari reviendrait bientôt, et qu'à l'aide de quelques sacrifices elle tâcherait de subsister, comme elle pourrait, jusqu'à son retour. — Le matelot ne revenant pas, en peu

de jours les ressources de cette femme furent épuisées au point, que la cruelle nécessité se fit sérieusement sentir. Elle était mère : craignant de voir périr l'enfant qu'elle nourrissait, et un autre qui n'était pas beaucoup plus âgé, et qui lui demandait du pain, elle alla trouver son tyran, qu'elle espérait pouvoir fléchir. Les prières et les larmes n'ayant rien obtenu de ce barbare, elle fut obligée de capituler : vaincue, égarée par la misère, elle lui permit de venir souper, et de passer la nuit avec elle. Après le repas, qui fut triste, le bourgeois la pressa de remplir leurs conventions. La pauvre femme prend alors dans le berceau son enfant qui était endormi, et, en le pressant contre son sein, le cœur navré de désespoir, et les yeux remplis de larmes que lui arrachait la tendresse, elle lui dit : *Tette, mon enfant ! tette, mon cher petit ! tu suces encore le lait d'une femme, d'une malheureuse mère que la nécessité poignarde... Demain... que ne puis-je, hélas ! te sevrer ! demain, tu n'auras plus que le lait d'une femme indigne de ton honnête homme de*

père. — Ses pleurs et ses sanglots achevèrent sa plainte. Le bourgeois, ému de ce spectacle, et plus que déconcerté, jeta sa bourse, et s'enfuit en criant : *Comment résister à tant de vertus !*

Mademoiselle Arnould, si connue par ses saillies et ses réparties, fut un jour voir une de ses camarades qui était malade : comme il s'agissait de lui donner un lavement, elle faisait beaucoup de difficultés, disant qu'elle avait l'anus si étroit, qu'à peine on pourrait y insérer la canule. — *Cela ne doit point t'étonner*, répondit la maligne cantatrice ; *on n'est jamais si petit qu'auprès des grands.*

Une femme, presque surannée, grande parleuse, était dans une société où l'on jouait très-gros jeu : elle se trouvait à côté d'un joueur que le guignon poursuivait, et qui perdait très-gros. — Comme il témoignait beaucoup d'humeur, elle lui dit : *Il faut vous consoler, vous serez heureux en*

femme. — Notre homme, qui ne pensait qu'à sa perte, la regarde avec dédain, et lui dit : *Heureux, dites-vous, madame? Eh bien! moi, je vous soutiens que ce serait avoir du malheur même que d'être heureux en femme.*

Un jeune étourdi, mauvais railleur, faisait le bel esprit dans une société où se trouvait un anglais qui paraissait sombre, rêveur, et que rien ne pouvait dérider. — Notre écervelé, après avoir dit mille et une extravagances, s'approche de notre penseur, et lui demande ironiquement ce que signifiaient ces trois mots : *Parabole, faribole* et *obole.* — L'anglais lui répliqua d'un grand sang froid : une *parabole* est ce que vous ne comprenez pas ; *faribole* ce que vous dites ; et *obole* ce que vous valez.

Un avare rencontrant un de ses amis lui dit : *Je vous donne le bonjour.* — *Vous me le donnez*, répondit son ami, *parce que vous ne pouvez pas le vendre.*

Deux filles de mauvais ton étant, un jour du mois d'août, assises sur du gazon dans une plaine, virent passer un pauvre paysan dont les cheveux étaient tous blancs. — Avec un petit air railleur, elles lui demandèrent *s'il avait neigé sur les montagnes.* — *Apparemment*, répondit ce bon paysan, *puisque les vaches sont descendues dans la plaine.*

Un prince raillait un de ses courtisans qui l'avait servi dans plusieurs ambassades, et lui disait qu'il ressemblait en tout à un *âne.* — *Je ne sais à qui je ressemble*, lui répondit le courtisan, *mais je sais bien que j'ai eu l'honneur de vous représenter en plusieurs occasions.*

L'Abbé et le Mousquetaire.

Des jeunes gens se promenaient au bois de Boulogne : ils aperçoivent un abbé seul qui chantait au pied d'un arbre ; ils approchent, ils l'entourent. L'abbé, surprit de cet auditoire, s'arrête tout court, et reste dans le plus

profond silence. Le plus étourdi l'apostrophe, lui déclare qu'attirés par les charmes de sa voix, ils sont venus pour l'entendre, et qu'ils espèrent bien qu'il ne les privera pas de ce plaisir. Le chanteur s'excuse, dit qu'il n'est pas en état de se donner en spectacle : on insiste; il refuse. L'orateur pétulant lève sa canne, et menace de battre la mesure sur les épaules de M. l'abbé, s'il se fait encore prier. - Voilà une plaisante façon, dit l'abbé, de donner de la voix ! — Je conviens qu'elle est un peu dure; mais si vous l'aimez mieux, on vous coupera les oreilles... Ce pauvre diable, voyant qu'il n'y avait aucune raison à attendre de ces messieurs, prend son parti, et chante très-mal, comme on le juge aisément. — Remettez-vous, monsieur; cela ira mieux la seconde fois. Bref, on le fait passer de l'*adagio* à l'*allegro*, et du *piano* au *forte*. Enfin, les fous se retirent après lui avoir fait beaucoup de complimens sur son bel organe, et principalement sur sa complaisance. — L'abbé, qui avait cette scène sur le cœur, ne perd point la tête; tandis qu'ils continuent

leur promenade, il se rend à la porte du bois de Boulogne. Par la description qu'il fait de la compagnie, on lui indique leur voiture: il interroge le cocher, qui est précisément celui du harangueur; il apprend que ce dernier est mousquetaire noir. Il retourne à Paris, va à l'hôtel, et en découvre facilement l'adresse. Le lendemain de grand matin, il s'habille en séculier, et se rend en diligence chez son homme; il se fait introduire auprès de lui, et, se trouvant tête à tête, il s'annonce pour l'abbé de la veille, qui vient demander raison du procédé injurieux. — Vous êtes un galant homme; j'aime les abbés au poil et à la plume: rien de plus juste... Où sera le champ du combat? — Au lieu même de l'insulte. — Très-volontiers. — Le mousquetaire se fait passer un habit léger, fait mettre ses chevaux à la voiture, et nos deux champions se rendent au bois de Boulogne: arrivés à la porte, ils mettent pied à terre, et vont au rendez-vous. — Comme le mousquetaire mettait bas son habit, son rival tire un pistolet de sa poche, et, le portant

sur la gorge de son adversaire : « Nous n'en « sommes point à nous battre, monsieur ; « vous m'avez fait chanter malgré moi, je « vous juge très-bon danseur, et vous dan- « serez, ou je vous brûle la cervelle. » — En vain le mousquetaire, fort étourdi de cette botte secrète, veut faire valoir les lois de l'honneur. — « Vous les avez méconnues « hier, et vous ne méritez pas qu'on en « use autrement : point tant de façon, ou je « vais me venger, quelqu'en doive être la « suite. » Le mousquetaire, l'oreille basse à son tour, est obligé de se prêter à tout ce qu'exige l'abbé insulté et menaçant. — Que faut-il danser ? — Le menuet de la reine ; je vais chanter... — L'abbé fredonne l'air, et, conduisant toujours du pistolet son écolier, devait former un spectacle très-risible pour ceux qui auraient vu cette farce. Après le menuet, il exige une contredanse, ensuite une allemande : alors, jetant son pistolet de côté, il met l'épée à la main. — A présent, mon- « sieur, nous n'avons plus rien à nous re- « procher, nous pouvons nous battre à armes

« égales. — Il n'en sera rien, reprend le « mousquetaire ; vous êtes un trop galant « homme : vous m'avez corrigé de mon « étourderie, et je dois vous remercier d'une « pareille leçon. Soyons amis, M. l'abbé. » Nos champions s'embrassent à l'instant, et vont, le verre à la main, sceller gaîment leur union.

Molière et Mauvilain, son médecin, se trouvèrent un jour présens au dîner du roi. Sa majesté dit à Molière : Voilà donc votre médecin ? que vous fait-il faire ? — *Sire*, répond Molière, *nous raisonnons ensemble ; il m'ordonne des remèdes ; je ne les fais point ; et je guéris.*

Un gascon, aussi lâche que fat et impertinent, disait, dans une compagnie nombreuse, qu'il donnerait volontiers dix louis pour chaque *pucelle* qu'on lui présenterait. — Une demoiselle, qui connaissait la fausse bravoure du personnage, lui dit qu'elle pourrait lui en montrer une pour rien. — Que

je serais curieux, dit-il, de la connaître ! — *Eh bien !* reprit la demoiselle, *regardez votre épée.*

Marivaux et Fontenelle se rencontrèrent dans une société où l'on s'entretenait de la définition de l'*ame*. — Comme chacun était fort embarrassé de rendre raison d'une chose si métaphysique, quelqu'un eut recours à Marivaux, et lui demanda ce que c'était que l'*ame*. — Il répondit qu'il n'en savait rien. — Eh bien ! reprit l'interrogateur, je vais le demander à M. Fontenelle. — *Il a trop d'esprit*, dit Marivaux, *pour en savoir plus que moi là-dessus.*

Un gentilhomme gascon ayant à se plaindre du maréchal de la Meilleraye, lui dit : *Monsieur, si je ne suis pas maréchal de France, je suis du bois dont on les fait.* — *Vous avez raison*, lui répond le maréchal ; *et quand on en fera de bois, vous pourrez y prétendre.*

Des dames très-âgées, mais de ces dames

savantes qui veulent décider de tout, demandaient ironiquement à un particulier dont l'encolure annonçait un homme lourd et pesant, *ce qu'il faisait depuis si long-tems dans une des salles du vieux Louvre.* Notre homme les regarde, et leur dit : *Vous voyez, mesdames, que j'admire des antiques.*

M. le comte d'Ossun étant allé à l'Opéra avec sa maîtresse, rencontra dans la même loge une femme vertueuse, digne de considération et de respect : il lui rendait les hommages qu'il croyait lui devoir : sa maîtresse voulut faire la jalouse, et se permettre quelques railleries ; le comte lui dit, avec son amabilité ordinaire : *Aimable vice, respectez la vertu.*

M. de Bièvre déjeûnait chez mademoiselle Arnould : on servit un melon qui avait peu d'apparence ; notre calembouriste dit aussitôt : Voilà un melon qui a les *pâles couleurs.* — N'en soyez pas surpris, dit l'actrice, c'est qu'il *relève de couche.*

Un officier fort avare venait de recevoir, pour sa part d'un butin, 300 louis : après avoir long-tems caressé son trésor, il le cache dans sa manche. Presque aussitôt on bat la charge : il vole au combat. A peine est-il en présence de l'ennemi, qu'un boulet lui emporte le bras. Voyant son bras en l'air, il s'écrie : *Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! et mes 300 louis!*

Un jeune homme, pressé d'argent, va trouver un de ses amis. — *Prêtez-moi vingt-cinq louis, vous me rendrez grand service.* — Je suis gêné dans ce moment, mais je ne veux point vous refuser : les voilà. Faites-moi votre billet. — *Ah ! mon ami, ma reconnaissance sera éternelle.* — *Eternelle ! Oh ! oh ! dans ce cas-là, je ne vous prête rien.*

Les amis de Caton lui témoignaient leur surprise de ce qu'on ne lui avait point élevé de statue. — *J'aime mieux*, répondit-il, *qu'on demande pourquoi je n'en ai point que pourquoi j'en ai.*

Un jour d'audience, plusieurs conseillers dormaient, et d'autres parlaient entre eux un peu trop haut : M. de Harlay, premier président, dit : *Si ces messieurs qui causent ne faisaient pas plus de bruit que ces messieurs qui dorment, cela accommoderait fort ces messieurs qui écoutent.*

Dans un cercle de dames, un petit maître sans esprit, et connu par une grande fatuité, se plaignait d'un grand mal de tête qui, disait-il, *le vexait horriblement.* Il ajoutait, d'un air présomptueux, *que c'était le mal des beaux esprits.* — Une dame prit la parole, et lui dit : *Vous avez donc la maladie des autres?*

Madame Vestris se rendit un jour chez Voltaire, alors âgé de près de 80 ans, pour voir s'il avait fini le rôle qu'il lui avait promis de retoucher, et lui demanda s'il avait tenu sa promesse. — *Oui, madame*, répondit-il; *j'ai travaillé* POUR VOUS *toute la nuit, comme un jeune homme de 20 ans.* — *Cela*

est bien possible, dit-elle; *mais ce n'est qu'en* RATURES.

Un galant se trouvant entre deux jolies femmes, auxquelles il faisait la cour, fut forcé par elles de faire un choix. — *L'embarras*, dit-il, *n'est pas de me fixer, c'est seulement de savoir laquelle des deux je n'aimerai pas.*

Le Philosophe bridé.

Un jeune sultan, fort épris du beau sexe, avait rassemblé dans son sérail les plus belles esclaves de l'Asie : plus occupé du soin de leur plaire que des affaires de l'état, il sortait rarement de ce lieu de délices. Son visir lui représentait souvent qu'il était honteux à un souverain de perdre dans les plaisirs le tems qui lui avait été donné pour le bonheur de ses peuples : le jeune monarque fit enfin un généreux effort, et oublia la volupté pour s'appliquer au gouvernement de ses états. Tandis que le visir triomphait du chan-

gement de son maître, les esclaves languissaient dans les plus vives alarmes. Le sérail, autrefois le séjour des ris et des jeux, était devenu celui de l'ennui et de la tristesse. Un jour ce prince était allé voir ses femmes, ce qu'il ne faisait plus que rarement : elles se jetèrent à ses genoux, en lui disant : « Quel crime, seigneur, avons-nous commis, qui ait pu nous attirer votre indifférence? Ah! si c'en est un que de vous trop aimer, sans doute nous sommes toutes coupables! — Le sultan, sensible à une scène si touchante, les releva avec bonté, et, pour les consoler, il eut la faiblesse de leur avouer qu'il ne s'était éloigné d'elles que par les conseils de son ministre. — Je gagerais, dit au sultan une d'entre elles, plus hardie que ses compagnes, que ce censeur austère, qui déclame si fort contre notre sexe, ne lui résisterait pas mieux qu'un autre. Envoyez-moi à ce triste philosophe : cela n'est pas sans exemple, je veux devenir son esclave, et j'assure que cette esclave sera bientôt sa maîtresse. — Cette idée plut au sultan, et il fit accepter la jeune es-

Le mal-adroit.

Quelqu'un présenta, dans une bonne maison, un jeune provincial qui avait toutes les qualités requises pour paraître avec distinction dans le monde, mais qui était malheureusement d'une extrême timidité. L'introducteur entre le premier; le provincial le suit, et, au premier pas qu'il fait dans l'appartement, la timidité, le trouble, l'aspect d'une brillante assemblée le déconcerte; il enfonce mal-adroitement son pied entre le tapis et le parquet; il sent un obstacle, il le force pour avancer; il emporte le tapis avec lui, renverse tous les sièges qui l'arrêtent, et arrive à la maîtresse de la maison avec le tapis au cou en guise de cravatte. En saluant, il glisse et tombe sur elle: il se relève, fait ses excuses. Les laquais réparent au plutôt ce désordre. On lui offre un siège: il se méprend, et s'assied dans un autre, sur la guitare de madame, qu'il met en capelles; se dresse tout effrayé, se jète dans un autre

fauteuil, et écrase la petite chienne. Il tombe en confusion, perd contenance, et ne voit d'autre parti que celui de se sauver sans rien dire. En fuyant avec précipitation, il coudoie le valet de chambre, lui fait tomber des mains le cabaret de chocolat qu'il allait servir à la compagnie, casse toutes les tasses, et renverse le chocolat sur les robes de toutes les dames du cercle. En descendant l'escalier, il heurte le mari de la dame, qu'il entraîne dans sa chûte. L'ami sort après lui, et arrive fort à propos pour relever le pauvre mari : mais son homme a disparu, et court encore.

L'autre jour je rencontrai, tout près du théâtre de la République, l'un des beaux esprits du siècle, un jeune homme versé dans le pointilleux idiôme du jour, digne en tout de figurer parmi la foule nombreuse des auteurs qui ont mis *l'Abus de l'Esprit* en vaudevilles. — Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi d'un air fort triste, et me serra la main en soupirant. — Qu'avez-vous? lui dis-je; quelque

calembourg a-t-il échappé à votre pénétration? l'une de vos brillantes saillies s'est-elle éteinte sans honneur dans l'oreille d'un sot? — Non, mon ami; il s'agit de quelque chose de plus sérieux : je viens de voir l'homme du monde qui a essuyé le plus de revers. — Des revers de fortune? — Non, mon ami. — Ah! j'entends : des revers plus sensibles, des revers qui affectent l'ame. Est-ce depuis longtems? — Depuis son enfance, tous les jours de sa vie, sans cesse. — Sans cesse!... m'écriai-je tout ému. — Oui, sans cesse... il *essuie des revers de bottes*. — A ces mots, il fit un grand éclat de rire, et courut raconter à quelques jeunes étourdis qui le suivaient la profonde sensibilité que je ressentais pour son décroteur.

Sort des Femmes Portugaises.

Les femmes en Portugal affectent beaucoup de chasteté, de modestie et d'attachement pour leurs maris : nulle d'elles ne se

permettrait de sortir sans la permission de son époux, afin d'écarter jusqu'à l'ombre du soupçon. Il est interdit aux hommes, même à leurs parens, d'entrer dans leurs appartemens, ou de s'asseoir auprès d'elles dans les promenades publiques. Ainsi, leurs amans ont rarement le plaisir de jouir de leur vue, si ce n'est à l'église, seul théâtre de leurs soupirs et de leurs signes amoureux. Il n'est cependant pas de ruses que ces amans n'imaginent pour éluder la défense, et se garantir en même tems du soupçon. La prudence, il est vrai, les accompagne toujours quand ils font l'amour : aussi il n'est pas étonnant de voir les portugais filer des années entières une passion bien tendre, sans qu'on s'en doute. — Les églises sont les lieux de rendez-vous ordinaires; c'est là que, malgré toute la vigilance des duègnes, les amans parviennent à échanger entre eux des billets doux, et cela si adroitement, qu'il est impossible de s'en apercevoir, à moins que d'être amoureux soi-même. Les enfans qui servent la messe sont souvent porteurs de ces messages ga-

lans. Lorsqu'un de ces petits Mercures est chargé d'une mission, il s'insinue parmi les assistans : arrivé jusqu'à la belle, il se met à genoux, répétant son *ave*, et se frappant la poitrine. Après avoir fini sa prière, et fait le signe de croix, il se prosterne dans toute sa longueur, et, pendant qu'il baise avec fureur la terre, il glisse la lettre sous la robe de la dame, et en prend une autre. Le maintien hypocrite de ces dames a quelque chose de si imposant, qu'il n'y en a point qu'on ne prît pour des saintes; et cependant on vient de voir comme les bonnes ames tirent parti de la vie ! Au reste, elles ne font que ce qu'on fait ailleurs : j'ai toujours soupçonné que ce sexe charmant était dans le secret de l'église, et que sa dévotion n'était que pure grimace. Je n'ai jamais eu tant de raison de croire mon soupçon véritable qu'à Lisbonne : les prêtres et les moines y règnent si souverainement, qu'ils font trembler les maris jusque dans le sein de leurs familles ; c'est une chose révoltante que de voir ces détailleurs d'eau bénite, gras et brillans de santé, insultant à la misère pu-

bliqué dans de belles chaises traînées fastueusement par deux superbes mules! Et où croit-on que vont les *penaillons?* Confesser les belles, et faire des cocus.

J'ai connu une dame de la meilleure foi du monde à cet égard. — On nous accuse, me disait-elle un jour, d'être dissimulées: à qui en est la faute, si ce n'est aux hommes? Y a-t-il rien de plus injuste et de plus ridicule que les lois qu'ils nous imposent? Toutes ces règles de bienséance, cette retenue, cette modestie auxquelles ils nous assujétissent, sont-elles praticables? S'il est vrai que nous soyons pétries de même pâte qu'eux, comme nos passions et nos appétis le démontrent assez, n'est-il pas bien bizarre qu'ils veuillent nous forcer à vaincre une nature à laquelle ils sont continuellement obligés de céder? Telle est donc notre condition, que, ne pouvant point obéir à nos tyrans, nous sommes contraints d'avoir recours à la ruse pour leur propre repos et le nôtre. Ils nous veulent modestes, chastes, discrètes, pieuses; eh bien! nous prenons le masque de tout cela,

au moyen de quoi ils sont contens, et nous aussi. Nous nous formons des plaisirs de nos prétendus devoirs. Les moyens que nous mettons en usage pour tromper nos surveillans ont des douceurs que nous sommes seules capables d'apprécier et de sentir; en caressant nos maîtres, nous les étranglons. C'est un rafinement de vengeance qui nous est bien connu. Vous l'avouerai-je, enfin? la religion elle-même est une de nos plus grandes ressources pour passer le tems agréablement. Les églises sont les entrepôts de nos galanteries, ainsi que les tribunaux de pénitence où, prosternées aux pieds d'un directeur, l'on croit que, pénétrées d'un sincère repentir, nous demandons l'absolution de nos offenses : ah! si vous connaissiez combien ces tribunaux ont de charmes pour nous, vous envieriez notre sort. Figurez-vous seulement le plaisir que vous auriez de vous confesser à des nones, et vous concevrez d'abord le nôtre. Que dis-je! les hommes deviendraient les plus grands dévots du monde s'ils savaient ainsi que nous l'avantage de se confesser à

un sexe différent. — Comme cette dame, en me révélant ces mystères, ne m'a point recommandé le secret, je laisse à la discrétion de mes lecteurs d'en faire l'usage qu'ils voudront.

Un de nos braves généraux, digne de commander à des français, allait à la rencontre de l'ennemi : quelqu'un vint lui dire avec effroi qu'il ne devait pas avancer davantage, parce que les ennemis étaient de beaucoup supérieurs en nombre. — *Allons, allons*, dit le général, *marchons toujours ; nous les compterons quand nous les aurons vaincus.*

Un premier président dit un jour à un chanoine qui était venu souvent à l'audience à l'heure de midi : *M. l'abbé, il paraît que vous dormez la grasse matinée.* — *Monsieur*, répondit le chanoine, *c'est que nous n'avons pas la ressource de l'audience.*

Un vieux barbon, mais de ces galans dont il est tant parlé, voulait cajoler une jeune et

gentille paysanne. — *Je vous attraperais bien*, lui dit-elle malicieusement; *si je vous prenais au mot !*

Un avocat ne passait jamais devant la boutique d'un certain savetier que cet *artiste* n'éclatât de rire : une telle risée parut à notre jurisconsulte une injure très-grave; il intenta un procès au savetier, et, en pleine audience, il l'interpella de dire pourquoi il riait toutes les fois que lui avocat passait devant sa boutique. — Le savetier, sans se déconcerter, demanda à son tour pourquoi, toutes les fois qu'il riait, *lui avocat*, passait-il devant son échoppe. — La réplique fit beaucoup rire, et les parties furent mises hors de cour et de procès.

Le roi de Prusse, n'étant encore que prince royal, avait eu pour maîtresse une actrice charmante qu'il avait comblée de ses bienfaits. — Quand il monta sur le trône, il fut moins généreux : cette actrice ayant osé s'en plaindre à lui-même, il lui répondit sèche-

ment : *Autrefois je donnais mon argent ; aujourd'hui je donne celui de mes sujets.* Et il lui tourna le dos.

On proposait à un joueur, que la fortune venait de favoriser, de servir de second dans un duel. — *Je gagnai hier,* répondit-il, 800 *louis, et je me battrais fort mal : mais allez trouver celui à qui je les ai gagnés, il se battra comme un diable, car il n'a pas le sou.*

Un jeune homme était épris des charmes d'une fort jolie demoiselle, qui, de son côté, ne le payait pas du plus tendre retour : malheureusement pour lui, comme on voit, il n'en était pas aimé. Se trouvant un jour avec elle, il lui faisait part de ses souffrances, et lui disait : *Si nous nous aimions, obsédée comme vous l'êtes par votre mère, nous aurions bien de la peine à trouver un lieu favorable à nos plaisirs.* — *Eh ! de quoi vous embarrassez-vous !* lui répondit-elle avec humeur, *songez seulement à m'en faire naître l'envie.*

On a remarqué que les actrices chantantes de l'Opéra font rarement une brillante fortune, au lieu qu'il n'en est aucune des premières danseuses qui n'arrive aux spectacles dans un char superbe. On assure qu'un étranger ayant proposé ce problême à résoudre à M. d'Alembert, celui-ci répondit : *C'est une suite nécessaire des lois du mouvement.*

Un officier gascon, qui tenait beaucoup du naturel de sa nation, se trouvait à une escarmouche : il tira un coup de pistolet à un cavalier ennemi, et se vanta aussitôt de l'avoir tué. — Cela ne peut être, lui dit-on ; car on ne voit personne à bas. — *Cap dé bious*, répartit le gascon, *né voyez-vous pas qué jé l'ai réduit en poudre?*

Un jeune homme étant fiancé avec une fort belle fille, il la voyait tous les jours en attendant le moment de la célébration du mariage : étant un jour avec elle à une fenêtre, il vit passer une fille ; il la montra à sa maîtresse, lui disant : « Regardez cette fille

« qui passe. J'ai long-tems fréquenté sa mai-
« son; j'ai eu même quelques bonnes volon-
« tés pour elle : mais je l'ai trouvée si sotte,
« que j'en ai été bientôt dégoûté. Croiriez-
« vous qu'elle me permit un jour de coucher
« avec elle, et qu'elle fut assez bornée pour
« l'aller dire à sa mère. » — *Ah! la bête*, répondit la fiancée; *toutes les fois que notre grand valet a couché avec moi, je n'ai eu garde de l'aller dire à ma mère.*

Le poëte Benserade étant allé voir un général de ses amis, le trouva malade dans son lit : ayant aperçu quelques remèdes qui ne prouvaient que trop que les faveurs empoisonnées de Vénus étaient la cause de sa maladie, il lui dit d'un ton badin : *Comment, général, vous ne vous contentez pas d'avoir été mis si souvent dans les gazettes; vous voici à présent dans le* MERCURE GALANT *!*

Un brave officier, digne du nom français, fut commandé pour aller dans une attaque très-périlleuse. — Quelques-uns de ses amis

lui donnaient des prétextes pour se défendre d'exécuter l'ordre qui lui était prescrit. — *Non, laissez-moi; c'est en vain que vous me parlez : je puis bien sauver ma vie, mais mon honneur qui le sauvera?*

Tripotières, ou maîtresses de maisons de jeu.

Dans Paris, il y a une espèce de femmes qui ne vivent que du produit du jeu. Ceux qui ignorent cette marotte ne seront pas fâchés de l'apprendre : ce sera une leçon pour ces malheureuses victimes qui viennent ici se ruiner, et perdre en une heure ce que cinquante ans de travail leur a donné.

Ces dames, que l'on nomme à Paris *tripotières*, du nom avilissant des assemblées qu'elles tiennent, réunissent ordinairement trois ou quatre bailleurs de fonds, qui forment entre eux une somme de 5 à 600 louis, et elles se chargent de faire valoir cet argent sans qu'ils paraissent. La banque

une fois établie, on cherche un *tailleur*, c'est-à-dire un homme qui, tenant les cartes, a le secret de les connaître au tact, et de *filer* celles qui lui sont nuisibles.

Ces dames, qui tiennent *tripot*, ont soin d'avoir chez elles un essaim de jolies créatures, et un pourvoyeur dans chaque spectacle: celui-ci n'a d'autre emploi que d'examiner à l'Opéra, ou à la comédie, les étrangers qui ont l'air ennuyé; il les aborde, lie conversation avec eux, devient bientôt intime, et finit par proposer un souper agréable. Comme le parisien passe avec justice pour être naturellement poli, un inconnu qu'on prévient attribue à sa qualité d'étranger les attentions qu'on a pour lui, se livre avec transport dès qu'on lui montre le plaisir, suit son guide, et fait son compliment à la maîtresse de la maison, qui a toujours sa réponse prête dans un jeu de cartes qu'elle lui présente. Si notre provincial balance, de jolies femmes, qui sont payées pour juger sur sa physionomie qu'il doit être heureux, lui proposent de mettre un louis en société avec lui, et de

louis en louis, on ruine la dupe, sans que ces moitiés s'appauvrissent. L'heure du souper arrive, la gaîté et le Champagne font les honneurs du repas. Le jour paraît, les femmes veulent être ramenées : l'occasion est favorable. On croit sans peine pouvoir la mettre à profit ; mais les princesses qui sont instruites veulent revoir le lendemain l'étranger au pharaon : c'est là qu'elles lui donnent rendez-vous ; et c'est de là aussi qu'on peut dater la ruine de tant d'honnêtes gens, que ces femmes galantes précipitent dans ces dangereux abymes.

Le Médecin dupé.

Plusieurs fripons, joueurs de profession, desiraient lier une partie avec un médecin fort riche, qui aimait avec fureur le jeu : comme il était extrêmement occupé avec ses malades, ils ne pouvaient pas le rejoindre. Un coquin, plus adroit que ses camarades, les tira d'embarras ; il fit le malade, et en-

voya un matin chercher notre Esculape. Celui-ci arrive, tâte le pouls au malade, le rassure sur sa maladie, et lui ordonne une médecine. Mais le pauvre médecin était loin de penser que c'était lui qu'on voulait purger! il promit de revenir le soir. Lorsqu'il arriva, un pharaon était établi : on n'y jouait qu'avec de l'or, et la banque était de 200 louis. Le prétendu malade, après avoir entretenu de son état le médecin qui jetait toujours des yeux avides sur la table : *Vous avez la physionomie heureuse*, lui dit-il; voudriez-vous me faire le plaisir de ponter 10 louis pour moi? — Très-volontiers, répondit le médecin. — Le filou lui donna les 10 louis, et aussitôt il se mit à jouer. Il était en effet si heureux, qu'il ne mettait sur aucune carte sans gagner; toute la partie *paraissait* surprise d'un tel bonheur; en moins d'un quart-d'heure il gagna 500 louis. Il les compta au malade, en lui témoignant qu'il avait eu plusieurs fois envie de lui proposer d'être de moitié. — Ah! mon Dieu, M. le médecin, dit le malade, j'en suis au déses-

poir ; que n'avez-vous parlé ? j'aurais été charmé de partager avec vous ce petit profit : mais ce qui est différé n'est pas perdu. Vous n'avez qu'à revenir demain à la même heure ; ces messieurs seront ici, et nous jouerons ensemble ce que vous voudrez. Le docteur n'y manqua pas : il s'associa avec son malade, qui se portait assez bien pour être autour de la table. On laissa d'abord gagner quelques louis au médecin ; mais dans peu la chance tourna. Il perdit ce jour-là et les suivans quarante mille francs qu'il avait gagnés à force de courses et d'ordonnances.

Joueurs dupes de leurs friponeries.

Les joueurs fripons sont quelquefois dupes de leurs friponeries ; l'anecdote suivante va le prouver. Quatre de ces coquins logeaient dans une même auberge avec un jeune provincial venu à Paris pour recueillir une riche succession. Ils résolurent de s'approprier la majeure partie de cet héritage,

un soir ils proposèrent une partie de jeu au jeune homme qui ne se doutait pas de leur profession. Celui-ci, ayant des affaires pressantes pour le moment, demanda que la partie fût remise au lendemain; ce que les joueurs parurent accepter bien volontiers : mais ce n'était que pour le mieux tromper, et le faire tomber plus facilement dans leurs pièges. Le lendemain, ils s'assemblèrent une heure avant le rendez-vous marqué dans la chambre destinée à faire cette partie, et là, tous quatre réunis, ils complotèrent de quelle manière ils gagneraient le provincial : il fut décidé qu'on jouerait une bouillotte, et que, pour écarter tout soupçon, on lui laisserait gagner en commençant 100 louis : ils savaient bien que c'était un appât certain, ils l'avaient souvent éprouvé avec les dupes qui, ordinairement, se livrent alors au jeu avec plus d'ardeur. Le projet, bien concerté, ne pouvait manquer de réussir; mais, malheureusement pour eux, le jeune homme, qui était rentré dans l'auberge sans qu'on l'aperçût, entendit toute la conversation d'une chambre

voisine. Il dressa, en conséquence, ses batteries, et réussit à prendre nos fripons dans leurs propres pièges. Une demi-heure après, il se rendit dans la salle, et se mit au jeu d'un grand sang froid. Mais lorsqu'il eut gagné les 100 louis, son domestique, qui était averti, entra brusquement dans la chambre, et vint lui dire que quelqu'un voulait lui parler pour affaires très-pressées. Le jeune homme s'excusa, dit qu'il allait revenir, ramassa son gain, sortit, fut logé ailleurs, et laissa les fripons qui l'attendent encore.

Une jolie femme, dont on inventoriait les meubles pour, de là, procéder à la vente, eut recours à ses charmes pour attendrir et fléchir l'huissier chargé de l'exécution. Ce chef de recors, sensible aux charmes de la belle, lui promit tout ce qu'elle exigea de lui, pourvu qu'elle ne fût pas ingrate. — Le mari entra au moment de l'exploitation : il crie, il tempête, il veut tout massacrer ; mais la femme, sans se déranger, lui dit d'un grand sang

froid : *Que ne paies-tu tes dettes, tu m'éviterais la peine de les acquitter moi-même.*

La Vertu récompensée.

Une femme fort pauvre, mais qui avait la consolation d'avoir une fille aimable, et dont les graces modestes annonçaient la sagesse, se présenta avec cette jeune personne à l'audience du célèbre Farnèse : elle lui exposa qu'elle était sur le point d'être renvoyée avec sa fille d'un petit appartement qu'elles occupaient chez un homme fort riche, parce qu'elles ne pouvaient lui payer cinq sequins qui lui étaient dûs. Le ton honnête avec lequel elle faisait connaître son malheur fit aisément comprendre au cardinal qu'elle n'y était tombée que parce que la vertu lui était plus chère que les richesses. Il écrivit un mandat, le cacheta, et la chargea de le porter à son intendant. Celui-ci, après l'avoir ouvert, compta sur-le-champ cinquante sequins. — Monsieur, lui dit cette femme, je ne de-

mandais pas tant à monseigneur, et certainement il s'est trompé. Il fallut, pour la contenter, que l'intendant allât lui-même parler au cardinal. Son éminence, en reprenant son mandat, dit aux deux personnes qui étaient présentes : *Vous avez tous raison, je m'étais trompé ; le procédé de madame le prouve.* Et, au lieu de cinquante sequins, il en écrivit cinq cents, qu'il engagea cette vertueuse mère d'accepter pour marier sa fille.

Un soldat, envoyé par M. de Vauban pour examiner un poste, y resta long-tems, malgré le feu des ennemis, et reçut une balle dans le corps. Il retourna rendre compte de ce qu'il avait observé, et il fit son récit avec toute la tranquillité possible, quoique le sang coulât en abondance de sa plaie. M. de Vauban tira sa bourse, et voulut la lui donner. —*Non, monseigneur*, reprit le soldat, *gardez votre argent ; cela gâterait mon action.*

Les français assiégeaient une place : l'officier qui les commandait proposa aux gre-

nadiers une somme considérable pour celui qui, le premier, planterait une fascine dans le fossé qui était exposé à tout le feu des ennemis. Aucun des grenadiers ne se présenta. Le général, étonné, leur en fit des reproches. — *Nous nous serions tous offerts*, lui dit un de ces braves soldats, *si l'on n'avait pas mis cette action à prix d'argent.*

Immortalité de l'Ame.

Un prétendu esprit fort disait au célèbre Fontenelle que tout était détruit avec nous. — *Non-seulement*, répondit ce philosophe, *je ne le crois pas, mais j'en serais fâché; car si je n'avais pas le bonheur que j'attends, j'aimerais mieux souffrir que d'être anéanti, parce que souffrir c'est exister, et c'est toujours être.*

On trouve moins d'union entre les femmes qu'entre les hommes, parce qu'elles ont toutes un seul et même objet en vue : celui de plaire. Le mépris que l'on témoigne pour leurs char-

mes est une offense qu'elles ne pardonnent jamais. — On vint un jour rapporter au duc de Roquelaure que deux dames de la cour avaient pris querelle, et s'étaient accablées d'injures. — *Se sont-elles appelées laides?* dit le duc. — *Non, monsieur.* — *Eh bien!* répondit-il, *je me charge de les réconcilier.*

L'Embarras du Choix.

Clairval, célèbre acteur attaché au théâtre des Italiens, a été, comme on le sait, le héros de plus d'une aventure galante. Son talent et son amabilité auraient dû faire pardonner la faiblesse des dames en sa faveur; cependant M. de Stainville, mari jaloux, n'ayant aucun égard pour son mérite, le mit dans une cruelle alternative : instruit que Clairval était très-bien, même trop bien pour lui auprès de sa volage épouse, il se permit de le menacer de cinquante coups de bâton s'il continuait à profiter des faveurs de madame. — Madame de Stainville, qui, de

son côté, tenait beaucoup à Clairval, le menaça de cent coups de bâton s'il écoutait la défense de son maussade mari. — Clairval, très-embarrassé sur ses différentes propositions qui lui étaient faites, se trouvant dans l'alternative du choix, consulta son camarade Caillot. Celui-ci, qui connaissait l'intrigue, lui conseilla d'obéir à la dame, parce que, lui dit-il, *il y a cent pour cent à gagner.*

Les vingt-sept grains de beauté.

Les amateurs, les connaisseurs font consister la beauté d'une femme en vingt-sept points :

1°. La jeunesse;

2°. La taille ni trop grande, ni trop petite;

3°. Etre ni trop grasse, ni trop maigre;

4°. Toutes les parties du corps doivent être bien symétrisées et proportionnées;

5°. De longs cheveux blonds et déliés;

6°. La peau délicate et polie;

7°. Une blancheur vive et vermeille ;

8°. Un front uni;

9°. Les tempes non enfoncées;

10°. Les sourcils demi-arqués;

11°. Les yeux bleus, grands, à fleur de tête, ayant le regard doux;

12°. Un nez un peu long : il y en a qui l'aiment retroussé;

13°. Les joues un peu arrondies, et faisant une petite fossette;

14°. Un ris gracieux;

15°. Deux lèvres de corail;

16°. Une petite bouche;

17°. Des dents blanches, bien rangées;

18°. Le menton rond, charnu, avec une petite fossette;

19°. Les oreilles petites et vermeilles;

20°. Un cou d'ivoire;

21°. Un sein d'albâtre;

22°. Deux globes à une juste distance;

23°. Une main blanche et potelée;

24°. Des doigts effilés;

25°. Des ongles ovales et de nacre de perle.

26°. Une jambe fine, et le pied joli ;

27°. Enfin, une haleine douce, une voix agréable, le geste libre, le corsage délié, et la démarche modeste.

Tous ces points ont été pourtant contestés autant qu'il y a de pays, et suivant la diversité des tems. — Les africains estiment les sourcils en triangle. — En France, on les porte en arcade. — Dans la Chine, les petits yeux sont en réputation. — Les lybiens aiment les grandes bouches. — Les japonais noircissent leurs dents. — Les sauvages en général se *matachent* le corps. — Et en Ethiopie, les plus noirs sont les plus beaux.

Il est d'usage dans plusieurs campagnes de voir à l'église les hommes placés d'un côté et les femmes de l'autre : un religieux, prêchant devant de bons paysans, fut interrompu au milieu de son sermon par quelqu'un des auditeurs qui babillait ; ce bruit lui causant des distractions, il en fit ses plaintes : une femme se lève aussitôt, et croyant devoir venger son sexe, que l'on accuse de babil et

de caquetage, dit : *Au moins, mon révérend, ce n'est pas de notre côté.* — *Tant mieux, ma bonne; tant mieux : cela finira plutôt.*

Le bon Mari.

Un brave homme, comme on en voit peu, d'un esprit doux, mais d'un caractère ferme, fut averti, par un laquais mal avisé, que son épouse lui donnait par fois un substitut, qu'il lui nomma. Cette épouse était belle, aimable et sensible; elle avait pour son mari mille prévenances, et son attachement n'était pas douteux. Le coup était terrible! cependant il sut se contenir, et se livra à de douloureuses réflexions. — Le bon officieux lui ajouta : Si monsieur le desire, je viendrai l'avertir du moment où il pourra s'en assurer par lui-même. — Je l'exige... Tiens, voilà pour toi,.. et si tu m'a dis la vérité, je saurai te récompenser au-delà de tes espérances. — Deux jours après, le laquais vint lui dire : Il est tems, monsieur; vous pouvez

à présent vous assurer par vos yeux que je ne vous ai pas trompé. — Le mari consterné, traverse le corridor, entre chez sa femme, et la trouve effectivement entre les bras d'un jeune homme. Qu'on juge de l'effroi du couple heureux ! — Le jeune homme se rajuste à la hâte : le mari lui dit d'un ton ferme, mais sans emportement, en lui présentant le bout d'un pistolet : « Il ne tiendrait qu'à moi de me « venger de l'outrage que vous me faites ; « mais je vous laisse la vie, sous la condi- « tion du secret le plus inviolable. Si jamais « j'entends parler de cette malheureuse af- « faire, vous êtes mort. Sortez sans bruit, « et souvenez-vous que vos jours dépendent « de votre discrétion. » — Le jeune homme confus obéit, et se tint fort heureux de ne pas payer plus cher les plaisirs qu'il venait de goûter. — Le mari appelle ensuite son laquais, et lui dit d'un ton plein de colère : « Malheureux ! qui a pu te porter à in- « sulter ta respectable maîtresse par la ca- « lomnie la plus abominable ? Je ne veux « point troubler la paix de son cœur en te

« livrant à la justice : sors à l'instant de Pa-
« ris, et si tu as l'audace d'en approcher ja-
« mais de dix lieues, tu es mort. » — Le domestique, effrayé, se retira, en jurant bien de ne plus se mêler des affaires des autres. — Le mari étant rentré dans l'appartement, sa femme se jeta à ses genoux en versant un torrent de larmes. Il lui tendit la main d'un air affable en lui disant : « Je connais, ma
« chère amie, votre attachement et votre
« amitié pour moi, je suis persuadé de la
« sincérité de votre repentir : cette faiblesse
« est la faute de votre âge, et non de votre
« cœur. Qu'il n'en soit plus question : vi-
« vons bien ensemble ; soyez tranquille, de
« ma vie je ne vous ferai de reproches. » Le mari fut adoré de celle qu'il aimait ; il fut heureux : il le méritait bien ; et leur tendresse mutuelle fut la récompense de leurs vertus.

Un homme, connu par son avarice, avait l'habitude économique de ne jamais prendre de tabac que dans la tabatière des autres.

M. de Bièvre, le voyant s'approcher au moment où il ouvrait sa tabatière, lui dit : *Vous prenez donc du tabac ?* — Oui, sans doute. — *Eh bien ! moi j'en achète.* — Puis il lui tourna le dos.

L'heureux Voleur.

La duchesse de *** était, comme personne ne l'ignore, une de ces femmes dont le nom, sali par le libertinage, est devenu une injure. Lassée d'avoir cherché à épuiser Paris, car elle ne crut jamais qu'on pouvait refuser un galant homme qui demandait de bonne foi... elle résolut d'aller passer les beaux jours du printems dans une de ses terres de Picardie. Je ne dirai pas ce qu'elle fit à cette campagne ; on saura seulement que le scandale étant à son comble, notre belle fut obligée de partir : elle était seule dans sa voiture, n'ayant devant elle qu'un valet de chambre qui courait. Le jour commençait à tomber lorsqu'elle traversa la forêt de Senlis : un voleur bien

armé arrêta le postillon, et, s'étant approché de la dame, il lui fit le compliment d'usage chez ces messieurs. La duchesse, effrayée tira sa bourse, sa montre et ses boucles d'oreilles qu'elle donna au voleur. Celui-ci avait examiné la duchesse, tandis qu'elle était occupée à se dépouiller, et, lui trouvant un reste d'agrémens, il lui offrit la main le plus poliment du monde pour l'engager à descendre. La dame, qui ne devinait pas où cela devait la mener, fit quelque résistance, ce qui augmenta l'empressement et les desirs du voleur : elle descendit enfin toute tremblante, et suivit cet homme dans un bocage, qui était à quelques pas du chemin. Ayant placé la duchesse sur un lit de gazon, formé par les mains de la nature, il la fit passer de la crainte à la volupté. Livrée toute entière au plaisir qu'elle ressentait, elle s'écria, dans un de ces momens où l'ame va s'anéantir : *Ah ! cher voleur !...* Celui-ci fit les choses de bonne grace, aux vols près, qu'il ne rendit point ; et la duchesse, contente d'avoir trouvé une aventure heureuse dans

une circonstance où elle craignait pour ses jours, reprit gaîment le chemin de Paris.

Danseuses Egyptiennes.

Les danseuses du Caire en Egypte sont aussi appelées *improvisatrices*, *almé* ou *savantes* : elles méritent ces derniers noms par l'éducation qu'elles reçoivent, et qui est plus soignée que celle des autres femmes en général. Pour être agrégé parmi elles, il faut avoir une belle voix, bien posséder sa langue, et pouvoir sur-le-champ composer et chanter des couplets adaptés aux circonstances. Il n'est point de fêtes sans ces *almé*, point de festins dont elles ne fassent l'ornement : après y avoir chanté, elles exécutent de petits ballets-pantomimes, dont les mystères de l'amour fournissent ordinairement le sujet. La souplesse de leur corps est inconcevable, et l'on est étonné de la mobilité de leurs traits : les regards, les gestes, tout parle chez elles; mais d'une manière si ex-

pressive, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre. Au commencement de la danse, elles quittent avec leurs voiles la pudeur de leur sexe. Une longue robe de soie très-légère descend sur leurs talons; une riche ceinture les serre mollement; de longs cheveux noirs, tressés et parfumés, flottent sur leurs épaules, et une chemise, plus transparente que la gaze, et comme tissue d'air, voile à peine leur sein. A mesure qu'elles se mettent en mouvement, les contours de leur corps semblent se détacher successivement; le son de la flûte, des castagnettes, des tambours de basque et des cymbales règle leurs pas, et presse ou ralentit la mesure. Des paroles propres à ces sortes de fêtes les animent encore : ce sont des Bacchantes dans le délire. C'est alors qu'oubliant toute retenue, elles s'abandonnent entièrement au désordre de leurs sens; c'est alors qu'un peuple, peu délicat, et qui n'aime rien de voilé, redouble ses applaudissemens. Les bayadères, ces danseuses de l'Inde dont Raynal a parlé avec tant de complaisance, sont des modèles de

pudeur en comparaison de ces danseuses égyptiennes.

Portrait d'une jolie femme.

Sortie belle des mains de la nature, Adèle développe à 16 ans tous les charmes qui rarement se trouvent réunis sur la même personne, et en forment, sans trop le savoir, un tout ravissant et accompli. — Une peau aussi fraîche qu'éblouissante par sa blancheur contraste délicieusement avec le noir mat de ses cheveux longs et bouclés, et donne à ses grands yeux bruns une expression, une vivacité que peut seule tempérer la douceur de son ame. — D'une taille moyenne, mais svelte et élégante, il y a dans sa démarche un ensemble de graces, de moëlleux et d'àplomb qui donne un charme inexprimable à ses moindres mouvemens. — Presque toujours vêtue d'une simple robe de mousseline blanche et légère, et qui se drape agréablement sur son corps élastique, on devine,

malgré l'extrême décence de sa mise, la beauté des formes que lui a données la nature. Enfin, son regard est enivrant, et sa voix porte au cœur, puisqu'il est difficile de la voir sans l'admirer, et de l'entendre sans être ému.

Un pauvre, demandant l'aumône à un soldat, disait : Donnez-moi quelque chose pour l'amour de Dieu, et je le prierai pour vous. — Le soldat lui donne quelques pièces de monnaie, et lui dit : Prends, et prie Dieu pour toi-même. Souviens-toi que je ne prête pas mon argent à usure.

Le Charlatan bon Médecin.

Mademoiselle Fortin, jeune, aimable, galante, et qui, long-tems, fit le charme d'un de nos théâtres, s'étant peu ménagée, et livrée sans mesure à toute la fureur de ses passions, tomba tout à coup dans un état de langueur et une mélancolie qui furent l'é-

cueil du savoir des plus célèbres disciples d'Esculape. Chacun d'eux, également ignorant du mal réel dont elle était attaquée, lui en prêtait un de son imagination, et le prouvait par des syllogismes si concluans, que, se croyant tous les maux ensemble, elle prenait des remèdes de toute main, et faisait de son corps une vraie boutique d'apothicaire. Cependant elle diminuait à vue d'œil, et n'était plus qu'une triste image, qu'une ombre déplorable de ce qu'elle avait été. Elle s'efforçait en vain de remplacer la fraîcheur naturelle de son teint, de ses couleurs et de son embonpoint par les secrets illusoires de l'art; le vermillon, les pommades; le blanc et les mouches n'étaient pas capables de retracer à son miroir ce joli minois qui fit tourner tant de têtes. A peine retrouvait-elle dans sa profonde méditation, et la pénible étude de deux heures de toilette, un seul petit trait qui lui rappelât le souvenir de son ancienne beauté. Hélas! que de sujets d'affliction et de désespoir quand elle se rappelait le tems heureux où, parfaite igno-

rante des ruses et du rafinement de la parure, elle était riche de son propre fonds, et n'empruntait ses charmes que d'elle-même ! Enfin, pendant qu'immolée à ses ennuis et aux ordonnances des médecins, elle traînait un reste de vie, elle entendit parler d'un *charlatan* à grande réputation. Quoique peu crédule aux miracles de ces gens à secrets, fatiguée à l'excès de sa maladie, elle le fit appeler. L'*empyrique* parut : au premier abord sa physionomie plut à mademoiselle Fortin ; elle lui trouva un air ouvert et gracieux, au lieu de ce caractère effrayant qui est empreint, dit-on, sur le front de la plupart des vendeurs de baume. — Il commença par exiger de sa franchise une briève confession de sa vie passée avant de tomber malade, et du régime qu'on lui avait fait observer depuis. Après quoi, l'ayant fixée attentivement l'espace de deux ou trois minutes sans faire le moindre mouvement ni prononcer un seul mot, il rompit le silence en ces termes : Ma-
« demoiselle, je connais votre maladie, et
« vous êtes fort heureuse que les médecins,

« qui, redoutant ma probité, n'ont pas « voulu me recevoir de leur corps, ne vous « aient pas tuée. Votre mal, auquel ils n'ont « rien connu, n'est point une affection du « corps, mais un dégoût de l'esprit, causé « par l'abus d'une vie trop délicieuse. Les « plaisirs sont à l'ame ce que la bonne chère « est à l'estomac : les mets les plus exquis « nous deviennent insipides par l'habitude ; « ils nous rebutent enfin, et alors nous ne « les digérons plus. L'excès de la jouissance « vous a, pour ainsi dire, blasé le cœur, et « engourdi le sentiment, et, malgré les char- « mes de votre condition actuelle, tout vous « est insupportable. Les soucis accablans « vous suivent au milieu des fêtes, et le « plaisir même est un tourment pour vous... « Voilà votre état. — A présent, procédons « au remède : si vous voulez suivre mon « avis, vous fuirez le commerce bruyant « du monde ; vous ne ferez usage que d'ali- « mens salubres et substantiels ; vous vous « coucherez de bonne heure, vous serez « matinale, vous prendrez de l'exercice,

« et vous ne fréquenterez que des personnes
« dont l'humeur cadre à la vôtre; vous aurez
« toujours quelque occupation pour remplir
« le vide de la journée. Surtout ne faites
« aucun remède, et je vous garantis, dans
« six semaines, aussi belle et aussi fraîche
« que vous l'avez été. »

Le ton assuré et ferme avec lequel le charlatan prononça son discours lui valut l'entière confiance de mademoiselle Fortin. Il produisit en elle un sentiment de consolation si vif, qu'on aurait dit qu'il l'avait touchée d'une baguette magique : elle sortit comme d'un sommeil profond, pendant lequel elle avait rêvé d'être malade ; elle se jeta au cou de l'empyrique par excès de reconnaissance, et lui fit un présent digne de ses talens.

Mademoiselle Fortin exécuta avec la dernière rigueur l'ordonnance qui lui avait été donnée; se rétablit, et jouit long-tems d'une brillante santé.

O vous, fameux médecins, raisonnez avant tout le tempérament de vos malades, étudiez la cause de leurs maux, oubliez votre

intérêt, celui de votre apothicaire, et vous guérirez comme ce *charlatan* que vous méprisez.

Le Fat puni.

Tout le monde connaît ce nouveau banquier si fat, si présomptueux, si content de ses chevaux, de sa perruque, de cet échantillon velouté qui lui encadre la figure : plus ses succès sont inouis, plus l'aventure qui vient de lui arriver est piquante. — L'insolent personnage voit à Bagatelle une jolie provinciale : tenue modeste, regard en dessous; taille svelte, abandon plus voluptueux que négligent, c'est cent fois trop pour tourner une tête aérienne. Il papillonne, il se tourmente, il se hasarde : on le présente, et le voilà nombrant déjà ses trophées. Chercher à plaire et parler amour ne fut que l'affaire d'un moment : on l'écoute par politesse. De retour à Paris, on l'écoute avec distraction; le soir au spectacle, on l'écoute avec intérêt; après le spectacle, on

le trouve plus aimable, plus pressant, et... on ne l'écoute plus. Qui l'eût dit d'une provinciale?... Et ce n'est pas tout : à peine l'aurore aux doigts de roses a-t-elle entr'ouvert les portes du jour, que notre conquérant, parfumé, soigné, adonisé, vole chez sa nouvelle conquête, parvient au sanctuaire du temple, et là, s'agenouillant avec ardeur, débite toutes les fadaises qui ont remplacé le silence éloquent de l'amour. La dame l'écoute froidement, répond à peine, le repousse... Il s'en étonne, il se plaint, il se fâche... — *Pourquoi cette colère?* lui dit-elle; *je vous ai pris comme un mauvais livre qu'on peut feuilleter une fois, mais qu'on ne lit jamais en entier.* — Notre nouveau parvenu, médusé, baissa les yeux, et disparut, jurant bien entre ses dents de ne plus préférer aux coquettes de Paris les prudes de province.

Carlin, ancien arlequin du théâtre Italien, se trouvant en scène, aperçut scapin qui avait l'air de cacher précieusement quelque chose sous son manteau. — Il lui

demande ce qu'il portait avec tant de soin. — C'est un poignard, lui dit mystérieusement scapin. — Un poignard ! — Arlequin cherche, et voit que c'est une bouteille de vin : il la prend, la boit, et, la lui rendant il lui dit : *Tiens, voilà pour toi ; je te fais grace du fourreau.*

On contait une fois dans un souper qu'arlequin, dans une pièce qu'il venait de jouer, portait une grosse pierre sous son petit manteau : Pantalon lui demande ce qu'il voulait faire de cette pierre. Il répondit que c'était un échantillon d'une maison qu'il voulait vendre. — Ce lazzi, auquel on ne s'attendait pas, fit beaucoup rire. Madame de Sévigné, qui était de ce souper, écrivit l'anecdote à sa fille, en lui disant : Si vous croyez cette invention bonne pour vendre votre terre, vous pourrez en faire usage.

Un vieillard nouvellement marié, surpris de voir sa femme le rendre père d'un gros garçon au bout de six mois de mariage,

fit appeler un médecin pour connaître les causes de cette étonnante précocité. — *Rassurez-vous*, lui dit le docteur; *ces couches prématurées ont quelquefois lieu pour le premier enfant, mais jamais pour les suivans.*

Les filles publiques, et les femmes qui courent le monde ressemblent à ces torrens qui changent souvent de lit, et que les hasards *grossissent* dans leur cours.

Incroyables ou petits maîtres.

Beaucoup d'entre eux n'ayant d'autres moyens qu'une effronterie à toute épreuve; d'autre esprit qu'un inintelligible jargon; d'autres ressources que les revenus du *trente et un* ou de la *bouillote*, étalent cependant aux yeux de tout Paris un luxe dont la source est inconnue : tantôt vous les voyez, au cours, promener, dans un char élégant qu'ils n'ont pas payé, le problême d'une existence mystérieuse, ou traîner de loge en loge, au

spectacle, le poids insupportable de leur importance prétendue, et de leur nullité réelle. A les entendre, pas une femme ne leur résiste : suivez-les, et vous les verrez, chaque soir, rentrer paisiblement chez eux, ou aller, si la veine a été bonne, dépenser en débauches le gain illicite de la journée. Ils vont partout, savent tout, ont tout vu, tout eu. — Insolens avec les femmes, maussades avec les hommes, rien ne peut être comparé à leur suffisance, que le néant des motifs sur lesquels ils s'étaient. — A l'abri d'un nom, que trop souvent d'emprunt, d'une belle physionomie et d'une jolie tournure, quelques-uns se glissent dans le grand monde, dont ils parlent toujours, quoique beaucoup ne l'aient pas vu. — Embryons ridicules, émules subalternes des Lovelace, des Richelieu, ils ne craignent point de professer leur morale sans en racheter, comme eux, les erreurs par les qualités utiles et grandes. — Ces messieurs se font appeler d'*aimables roués*, et, soit dépravation, soit manque d'usage, ne rougissent point de se glorifier d'une

dénomination abandonnée, depuis 20 ans, à la plus mauvaise compagnie. Peu délicats sur leurs moyens de perfidie, parce qu'ils ne le sont jamais sur le choix de leurs victimes, vous les entendez traiter du même air, rabaisser au même niveau et la femme vertueuse qui leur a résisté, et la femme honnête qui les a éconduits, et la coquette qui leur a accordé ses faveurs, et la courtisane qui les leur a vendues. Enfin, pour la plupart sans talens, sans fortune, sans emploi, sans crédit, ils trouvent encore le secret de faire supposer les uns, et de se passer des autres : c'est ainsi qu'au jour le jour ils hypothèquent leurs revenus sur la niaiserie de leurs dupes, comme leurs plaisirs sur la facilité de leurs maîtresses.

FIN DU TOME PREMIER.

L'ESPRIT DES ANA,

OU

DE TOUT UN PEU.

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR,
RUE DE LA HARPE, n°. 477.

L'ESPRIT DES ANA,

OU

DE TOUT UN PEU.

Recueil contenant l'élite des bons mots. — L'esprit de tous les ANA. — *Anecdotes galantes et comiques. — Aventures plaisantes. — Méprises. — Jeux de mots. — Lazzis. — Réparties. — Equivoques. — Rébus. — Quolibets. — Naïvetés. — Calembourgs. — Saillies. — Pasquinades. — Coq-à-l'âne. — Janoteries*, etc., etc.

Le tout entremêlé de pensées ingénieuses et philosophiques.

PAR J. GRASSET SAINT SAUVEUR.

TOME II.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français, n°. 51.

AN X. — 1801.

L'ESPRIT DES ANA,

OU

DE TOUT UN PEU.

LA Justice ressemble à une belle vierge déguisée : elle est produite par le plaideur, poursuivie par le procureur, cajolée par l'avocat, et défendue par le juge.

L'Homme coupable des défauts de la Femme.

S'il faut en croire les détracteurs du beau sexe, les femmes sont pétries de défauts : elles sont vaines, frivoles, ignorantes, co-

quettes, capricieuses, etc., etc. Injustes que nous sommes ! Oui, sans doute, beaucoup de femmes ont la plupart de ces défauts : mais à qui la faute ? A nous, qui les gâtons, qui les corrompons, qui les séduisons.

Comment une jolie femme n'aurait-elle pas un grain de vanité quand nous lui faisons en face et à tout propos l'éloge de ses charmes, de son esprit, de ses talens ; quand nous lui répétons sans cesse que rien ne saurait résister au pouvoir de ses attraits, qu'elle attendrit les cœurs les plus farouches, que ses yeux sont des soleils, que son front a l'éclat et la sérénité d'un beau jour, que sa figure a la fraîcheur du matin, sa bouche le brillant du corail, son sein la blancheur du lys et l'incarnat de la rose ?

Comment une jolie femme ne serait-elle pas frivole quand elle s'entend dire qu'elle ne doit s'occuper que de varier ses plaisirs, que le travail déshonorerait ses belles mains, que les occupations sérieuses chassent cet aimable sourire qui fait le charme de la beauté, que la réflexion amène l'ennui, que

la folie, enfin, doit être le seul élément de la beauté?

Comment une jolie femme ne serait-elle pas ignorante quand on lui dit, dès son enfance, que la beauté tient lieu de tout, qu'elle doit savoir seulement qu'elle est jolie, et rien de plus, que les connaissances sont autant de ridicules qui ne peuvent que lui attirer de mauvaises plaisanteries?

Comment une jolie femme ne serait-elle pas coquette quand tous les hommes s'empressent de lui prodiguer les mêmes éloges, les mêmes aveux, les mêmes expressions de tendresse, et qu'ils lui fournissent eux-mêmes l'exemple du vice qu'ils lui reprochent?

Comment une jolie femme ne serait-elle pas capricieuse quand tout sourit à ses desirs, quand ses moindres vœux deviennent des ordres pour tout ce qui l'entoure, quand on lui dit qu'elle mérite de commander à l'univers, que la nature entière doit obéir à ses plus petites fantaisies? — Soyons donc justes, et reconnaissons que, si les femmes

ont quelques défauts, c'est nous qui les leur donnons.

Le Coup manqué.

L'abbé de Courval, jeune, bien fait, était l'homme à la mode, toutes nos femmes se l'arrachaient : notre abbé acceptait d'autant plus volontiers les rendez-vous, qu'étant pauvre, il recevait un salaire pour ses complaisances. — Sa vigueur lui ayant fait une réputation, madame la maréchale de ***, si connue par ses galanteries, eut envie du petit abbé : elle le trouva un jour à l'Opéra, et lui fit une prévenance dont le résultat fut de l'amener au point qu'elle le desirait : elle lui proposa de venir lui rendre visite à minuit. Courval fut exact à l'invitation. La maréchale, qui était déjà couchée, lui permit de s'approcher d'elle, et celui-ci, s'étant dépouillé de ses habits sacerdotaux, se jeta rapidement dans les bras de sa belle. — Courval avait malheureusement passé la veille une nuit très-fatigante ; son ame,

anéantie par l'insomnie, ne pouvait guère s'occuper de toutes les réflexions voluptueuses dont la maréchale le croyait susceptible. L'abbé, s'apercevant de sa déplorable situation, voulut préluder en portant ses mains sur la plus belle gorge du monde. La maréchale, offensée de ce préliminaire, jeta l'abbé hors de son lit. Courval, consterné, demanda d'où provenait une telle disgrace. — *De votre insolence,* répartit-elle : *apprenez, mon petit abbé, que, lorsque je vous paie pour venir ici, c'est pour mes plaisirs, et non pas pour les vôtres.* — Tirant dix louis de sa bourse, elle les lui donna : l'abbé les accepta, se releva, et promit de ne reparaître jamais à ses yeux.

Galanterie française.

Un de nos ambassadeurs auprès de la cour de Vienne fut, quelques jours après son arrivée, présenté, comme c'est l'usage, à l'impératrice. Sa majesté sachant qu'il avait vu la veille la princesse régnante

de Stuttgard, qui était d'une rare beauté, et qui, pour lors se trouvait à Vienne, lui demanda s'il croyait que cette princesse fût, comme on le disait, la plus belle personne du monde. — Le galant diplomate, fixant l'impératrice, lui dit : *Madame, je le croyais hier.*

Dans la jeunesse, les femmes sont nos maîtresses ; nos compagnes dans l'âge mûr, et nos nourrices dans la vieillesse. On a donc à tout âge de justes raisons pour se marier ?

Mademoiselle Arnould, apprenant que mademoiselle Dubèque, femme extrêmement galante, venait de vendre, par suite d'inconduite, son lit, s'écria : *Comment son lit ! cela n'est pas possible... Elle abandonne donc le métier, puisqu'elle vend son fonds ?*

Une dame avait à son service une fort jolie femme de chambre ; on ne dit pas si la maî-

tresse était laide, mais on assuré qu'ayant surpris son mari entre ses bras, (le cas était grave) elle la renvoya en lui disant : *Allez, ma fille, je n'ai plus besoin de vous ; ce que vous faites ici je le ferai bien moi-même.*

On demandait à un acteur son sentiment sur l'un de ses camarades. — *C'est un excellent comique*, répondit-il, *plaisanterie à part.*

Portrait d'une Coquette.

Nouveau prothée, elle se prête à toutes les formes, et les embellit de ses graces perfides ; elle mêle avec art les caresses et les reproches ; le refus avec le plus tendre abandon. — Auprès d'un amant timide, elle affecte de l'ingénuité, de l'embarras ; elle le rassure par ses craintes même ; ses regards incertains ne tombent sur lui qu'avec peine, et semblent lui dire qu'elle ignore l'art de se défendre, comme il ignore l'art d'attaquer. — Auprès d'un amant audacieux, elle met

en usage la raillerie piquante, les caprices; les brillantes saillies; elle l'agace en le repoussant; elle cède en ayant l'air de lui résister, et l'insensé triomphe et murmure encore de ses rigueurs. — Lorsqu'elle veut captiver un amant sensible, la rougeur de son teint semble annoncer le trouble de son ame; les tendres aveux se pressent sur ses lèvres; son regard est caressant comme son langage; le desir ne craint plus de paraître : l'amour, devenu moins sévère, semble près d'en accorder le prix; mais la cruelle échappe au trait dont on la croit blessée; elle insulte au feu qu'elle allume; elle fuit son amant, et rit de son désespoir.

Les Ceintures de Junon et de Diane.

L'autre jour, me promenant dans le jardin des Tuileries avec mon épouse, je vis de loin une femme qui me parut fort jolie, et qui dirigeait ses pas de notre côté. Regarde,

lui dis-je : quelle est cette femme qui s'avance vers nous? — C'est la belle Euphrosine, aussi pourvue de graces et d'attraits que modeste dans son maintien, et simple dans sa parure. Des cheveux bien lavés, tressés avec goût, relevés sur la sommité de la tête, et assujétis par un peigne d'écaille recouvert d'une lame d'or; une tunique blanche à longues manches, rehaussée d'une légère bordure puce; la ceinture haute... — Quelle faute de goût, ma belle! eh quoi! la ceinture de Junon à une personne de 15 ans! — Et quelle ceinture voudrais-tu qu'elle eût prise? — Celle de Diane; elle lui conviendrait mieux. — Quelle est donc la différence? — La voici : consulte les anciens statuaires, ils donnaient aux femmes la ceinture de Junon; celle de Diane était pour les vierges. La première se plaçait au-dessous du sein; elle soutenait la gorge. La seconde portait sur les hanches; elle marquait la taille. C'est ainsi que les grecs distingaient une vierge d'une femme. La nature paraît prescrire ce double usage : la gorge d'une femme

qui a rempli les devoirs de la maternité demande un appui salutaire, qui nuirait au développement des formes que la fermeté de la jeunesse soutient d'elle-même. Le bouton de rose à peine ouvert se tient debout sur sa tige ; éclos, il se panche légèrement sur la feuille qui l'accompagne. Une femme, d'ailleurs, près de devenir mère, doit donner à sa taille plus d'aisance et de liberté. Une jeune personne, au contraire, se pare de graces et de pudeur. Une taille svelte, élancée a plus d'élégance ; et le sein, libre de toute entrave, exempt de défauts, parvient au degré d'accroissement et de perfection nécessaire à l'usage auquel la nature le destine.

Je crois donc, ma bonne, qu'il serait avantageux pour les mœurs que le beau sexe adoptât l'usage des deux ceintures, en leur conservant à chacune l'attribution que lui ont donnée les anciens statuaires : on distinguerait alors, au premier coup d'œil, une femme mariée d'une personne nubile. Cela n'ôterait pas pour cela aux coquettes la faculté de hausser ou de baisser la ceinture ;

suivant le rôle qu'elles voudraient jouer dans la société.

Le Fat.

Le fat est l'homme d'esprit des sots ; il ne fait rien par goût, il n'agit que par ostentation : il se croit un personnage, et il n'est qu'un mauvais comédien qui choque tous les spectateurs par son ennuyeux persifflage, par ses airs étudiés, par ses manières ridicules. Qu'une femme le regarde, il s'en dit aimé ; qu'elle ne le regarde pas, c'est la ruse d'un cœur qui dissimule en vain sa défaite. S'il compte des ancêtres illustres, il parlera continuellement de sa naissance, des alliances de sa famille et de ses emplois; s'il est homme de fortune, il fera l'énumération de ses biens, et il paraîtra étonné, devant des personnes peu riches, de ce qu'on peut vivre avec 60 mille livres de rente. Un fat de cette espèce se plaignait un jour, dans une compagnie, de la grande dépense qu'il était obligé de faire pour nourrir dix chevaux.

peindra-t-on pour faire pendant? — *Vous? c'est tout simple, on vous peindra en HÉBÊTÉ.*

Sigisbés ou Cavaliers servans.

Le *sigisbeat* ou *cicisbeat* est, selon les italiens, l'état d'un cavalier choisi par une dame pour la servir en qualité d'écuyer, l'amuser et la désennuyer. On a peine à croire la servitude basse et vile à laquelle il s'est voué; le métier d'un forçat est infiniment moins pénible : vrai esclave des moindres caprices de sa belle, il n'y a pas de personnage auquel il ne se prête pour lui plaire : est-elle dévote, il la suit à l'église, et ne lui parle d'amour qu'en style pieux, et toujours le chapelet à la main. Aime-t-elle la dissipation, les visites, la promenade, il trotte toute la journée, sans aucun relâche, à côté de sa chaise à porteur. A-t-elle du goût pour la retraite, il devient solitaire. En un mot, il prend toutes les formes qu'on exige de lui, et bien souvent il n'obtient pour prix de ses complaisances et

de ses assiduités que le triste honneur d'être l'écuyer menin de cette idole, et rien de plus.

Un homme opulent demandait, avec dérision à un philosophe, pourquoi on voyait souvent l'homme d'esprit à la porte du riche, et jamais le riche à la porte de l'homme d'esprit. — *C'est*, répondit ce philosophe, *parce que l'homme d'esprit sait le prix des richesses, et que le riche ignore le prix des lumières.*

Un fat, fort content de sa figure, conduisait dans une maison un jeune homme de sa connaissance, dont la physionomie peu spirituelle ne prévenait pas en sa faveur : notre petit maître, croyant faire une bonne plaisanterie, dit à la compagnie qui se levait pour les recevoir : *Vous voulez bien que je vous présente monsieur, qui n'est pas si sot qu'il le paraît.* — *C'est, madame*, reprit aussitôt le jeune homme, *la différence qu'il y a entre nous deux.*

Définition d'un bon Cœur.

On demandait un jour à une dame, qui, par ses graces et son esprit, faisait le charme des sociétés, la définition *d'un bon cœur*: elle répondit avec la candeur d'une belle ame : « Un bon cœur est constamment ou-« vert à la pitié, et sensible à l'amitié; il sent « une offense, mais il la pardonne. Ren-« dant toujours plus qu'il ne doit, il est plus « joyeux quand il donne que quand il re-« çoit. » Cette définition du cœur, a dit un grand homme, prouve tout ce qu'on peut en dire sans le nommer, et sans penser à autre chose.

Le Coiffeur.

On était venu à bout de brouiller deux époux : cela n'était pas difficile ; ils vivaient séparés, et regrettaient quelquefois de l'être. L'amour sommeillait au fond de leur cœur, et sans une mauvaise honte, ils se seraient

rapprochés ; mais la société ne produit que trop souvent des effets contraires à son but : le qu'en dira-t-on les arrêtait chacun de leur côté.

A la longue, le mari n'y put tenir. Voici le moyen qu'il imagina pour rentrer auprès de sa femme ; (les plus simples sont les meilleurs :) il apprend qu'elle est mécontente de son coiffeur ; il saisit cette occasion, prend le costume d'un chambrelan, s'affuble d'un habit de poudre, et se masque si bien dans ses gestes, sa marche, qu'il commence son service, sans être reconnu, mais non sans embarras.

Un soupir de sa femme le fait soupirer à son tour. — Qu'avez-vous ? lui dit-elle. — Déguisant alors sa voix, (car que ne peut pas l'amour !) il répond : Madame, pardonnez si j'ose comparer ma femme à vous ; mais vos traits me rappellent les siens, et cette ressemblance a porté coup jusqu'à mon cœur. — Cette rencontre, je pense, ne doit pas vous attrister. — Ah ! madame, c'est que vous ignorez notre histoire ; nous nous sommes

épousés, parce que nous nous aimions. — Eh bien ! voilà comme il faut toujours faire, et ne point cesser quand on est marié. — Nous nous aimons encore, j'aime à le croire au moins, et nous vivons comme si nous n'étions pas mariés. — Expliquez-vous. — Des gens mal-intentionnés ont tant fait, qu'ils ont élevé un mur de séparation entre ma femme et moi. Nous avons eu le malheur d'en croire plutôt les rapports suspects d'autrui que les mouvemens naturels de nos cœurs, et nous ne vivons plus ensemble.... à mon grand regret. Si ma femme partageait ma peine !... un soupir d'elle, et je vole à ses pieds.

Reçois-la plutôt dans tes bras, cher époux... A ces derniers accens de ta voix, je n'ai pu te méconnaître plus long-tems : pardonnons-nous nos torts réciproques, et doréhavant ne nous en rapportons jamais à d'autres qu'à nous. Tu as dû t'en apercevoir, mon soupir n'a pas attendu le tien : va, je souffrais plus que toi de notre séparation !

Un officier qui devait dîner avec des femmes

élégantes avait fait une toilette complète, et marchait à pas comptés dans la rue : mais le malheur voulut qu'un fiacre mal-adroit, et qui allait très-vîte, passât et le remplît de boue de la tête aux pieds. Le jeune homme, furieux de se voir en cet état, tomba aussitôt sur le cocher, et lui donna vingt coups de canne. Pendant qu'il le battait, un gascon, qui était dans la voiture, met la tête à la portière, et dit à l'officier : *Monsieur, aurez-vous bientôt fait?* — Le militaire, qui était encore dans la chaleur du premier mouvement, lui répondit avec fierté : Morbleu, monsieur, si vous voulez prendre son parti, vous n'avez qu'à descendre. — *Ce n'est pas ce dont il s'agit*, lui répliqua le gascon; *mais, s'il vous plaît, ce coquin-là est à l'heure, et chaque coup de canne que vous lui donnez me coûte dix sols.* — Cette bonne raison appaisa l'officier, et termina la querelle.

Une jeune personne faisait un mariage de *convenance :* la marchande de modes lui apporta la corbeille de nôces. A la vue des pa-

rures élégantes que cette corbeille renfermait, la jeune personne témoignait sa satisfaction d'une manière vive et ingénue. La marchande de modes, qui se connaissait en mariage, et surtout en mariage de *convenance*, après l'avoir long-tems écoutée, lui dit : *Je vois que mademoiselle aime mieux le présent que le futur.*

Trait de bravoure d'une actrice.

La Maupin était actrice de l'Opéra, elle mourut sur la fin de l'année 1707, à l'âge de 33 ans. Elle faisait les délices de son théâtre par son jeu, l'étendue et la justesse de sa voix, qui était la plus belle qu'on eût entendue jusqu'alors. Cette fille singulière donna plusieurs preuves d'une grande bravoure : élevée au milieu des exercices d'une académie, elle avait un goût décidé à faire des armes, et jamais la peur n'eut d'empire sur elle ; elle s'habillait souvent en homme pour se divertir ou pour se venger. Un acteur,

nommé Duménil, l'ayant un jour insultée, elle l'attendit le soir, vêtue en cavalier, dans la place des Victoires, et voulut lui faire mettre l'épée à la main : sur son refus, elle lui donna des coups de canne, et lui prit sa montre et sa tabatière. Duménil s'avisa le lendemain de conter son aventure à l'Opéra, mais, comme on pense bien, tout autrement qu'elle n'était : il se vantait de s'être défendu contre trois voleurs qui, à l'improviste, étaient tombés sur lui, et qui, malgré sa résistance, avaient emporté sa montre et sa tabatière. — *Tu as menti*, lui dit la Maupin qui l'écoutait ; *tu n'es qu'un lâche et un poltron : tu n'as pas été attaqué par plusieurs personnes, c'est moi seule qui ai fait le coup, et, pour preuve de ce que je dis, voici ta montre et ta tabatière que je te rends.* — Duménil, honteux de l'apostrophe, n'eut rien de plus pressé que de se retirer sans rien dire.

Un matelot, qui était fort pauvre, se mit en mer pour amasser quelque argent, lais-

sant à sa femme le soin de gouverner son ménage. Comme elle était jeune et jolie, elle ne fut pas long-tems sans se consoler de l'absence de son mari. De retour au bout de cinq ans, il alla voir sa femme : il fut agréablement surpris de trouver sa maison toute réparée et fort agrandie. — Comment, dit-il, ont pu se faire ces réparations? — C'est, répondit-elle, une grace que Dieu m'a faite. Le mari en remercia le ciel. —Etant entré plus avant dans la maison, il voit des meubles et un lit d'une propreté au-delà des facultés de l'un et de l'autre. Ce lit, ces meubles, d'où sont-ils venus? dit encore le mari. — De la même grace, répondit la femme. — Pendant que le mari bénissait la bonté du ciel envers lui, il vint un petit garçon d'environ trois ans caresser sa mère. — A qui est cet enfant? demanda le mari. — A moi, dit la femme; le ciel me l'a aussi donné. — Ah! pour le coup, répartit le mari, le ciel a pris trop de soin de ma maison.

Quelqu'un demandait au sage *Fontenelle*

l'art de se faire aimer de sa femme. — Je ne connais qu'un moyen de se faire aimer de sa femme, répondit-il, et le voici : *Soyez son amant tant que l'âge le permet, et son amant sans infidélités ; quand l'âge ne vous permettra plus d'être amant, soyez son ami.*

Peinture de la Walse.

C'est là que la tête tourne véritablement : une femme presque nue, coiffée comme Flore ou Vénus, habillée, ou plutôt déshabillée comme Psyché, laissant, pour ainsi dire, tout voir et tout presser, jambe fine, pied fripon, corsage élégant, main errante, gorge d'Armide, forme de Callipige, s'appuie sur un jeune homme à la tête d'Adonis, aux reins d'Hercule, déployant avec grace un jarret infatigable, une cuisse bien tendue, dont le souple cazimir dessine parfaitement les contours. Ils s'enlacent, ils tournent sur eux-mêmes avec mollesse et rapidité. La vigne amoureuse ne serpente pas

d'une plus douce étreinte autour de l'ormeau; le contact le plus délicieux, le rapport le plus magnétique s'établit, l'œil brille et s'anime, la joue se colore, la bouche fleurit et s'ouvre comme une rose, le cœur bat contre le cœur, le parfum d'une haleine voluptueuse vous enivre, le vêtement ondoie et moule toutes les formes. Une chaleur pénétrante, une invisible attraction semble ne former du couple enlacé qu'un seul individu que le souffle du plaisir agite, que la volupté caresse de son aile... Le sein s'enfle et palpite, le regard languit, la voix s'éteint, le corps tremble, le pied chaucèle, enfin la fatigue ou le desir précipite le dénouement. — O vous, cœurs insensibles, qui ne savez ni sentir, ni aimer, fuyez les lieux où l'on danse la *Wasle*: ses charmes vont à l'ame plus qu'aux yeux; l'indifférence ne peut les apprécier.

L'Avare.

L'être heureux est presque toujours celui

qui possède un bon jugement : le bon jugement garantit de bien des sottises, et fait voir au-delà du présent. Un évènement qui flatte un esprit ordinaire produit souvent un effet tout contraire sur celui qui raisonne avec justesse, et qui prévoit tout ce qui peut résulter de telles ou telles aventures, de telles ou telles connaissances. Par exemple, *l'avare* n'a qu'un esprit obtus ; il a de grandes richesses, et vit dans la misère ; il voit trouble dans tout. Lui présente-t-on une affaire, il jugera le projet excellent s'il lui promet de grands profits, et ce même projet engloutit son or. Couvert de lambeaux, il se refuse tout : il grelote l'hiver, faute d'un peu de bois ; il étouffe l'été, parce qu'il n'a qu'un habit pour toutes les saisons ; il ne boit et ne mange qu'en tremblant, il se défie de son estomac comme d'un voleur : c'est là que doit se perdre une partie de son trésor ; et cet homme, qui croit sans cesse travailler à son bonheur, ne travaille véritablement qu'à se rendre infortuné. Dans son printems, il se refuse une maîtresse ; rien n'é-

gaie le milieu de sa vie ; il n'a pas un ami ; et les longs jours de sa vieillesse comment les passe-t-il ! Cet harpagon ne s'est point marié crainte de trop dépenser. Sans femme et sans enfans, sans jouissance, sans plaisir aucun, il arrive au terme fatal ; il faut enfin que, pour toujours, il quitte son trésor. Il a bien amassé, mais ce n'est pas pour lui.

Sur la sybille de Cumes, les moines et les religieuses.

On dit que la sybille de Cumes était une prude qui, pour jouir en secret des embrassemens d'un prêtre d'Apollon, avait fait creuser un antre qui aboutissait à la demeure de son amant. Elle avait eu l'art de faire accroire aux habitans de Cumes qu'elle ne se renfermait en ce ténébreux réduit que pour être plus recueillie, et n'être point troublée dans ses méditations. Ce stratagême lui réussit d'autant mieux, que l'austérité apparente de ses mœurs l'avait mise

en grand crédit parmi ses concitoyens. Ainsi l'amour fut de tout tems ingénieux à trouver des moyens pour cacher ses intrigues, et l'ignorance superstitieuse, toujours avide du merveilleux, a souvent donné une interprétation sacrée aux démarches les plus profanes. Combien est-il encore aujourd'hui de fausses prudes qui, à l'exemple de la sybille, savent se conserver l'estime et le respect général, sans qu'il en coûte rien à leurs passions ! Combien d'hypocrites enfroqués qui, couvrant comme elles leurs appétits luxurieux du voile imposant de la piété, s'abandonnent à toutes sortes de débauches sans compromettre leur réputation ! Quiconque connaît un peu le plaisir conviendra que ces honnêtes gens le goûtent d'une façon bien plus délectable que ceux qui vivent dans le tumulte du monde. Les devoirs de bienséance et de sagesse, attachés à l'état qu'ils ont embrassé, sont un frein qui irrite leurs desirs, et les tient continuellement en haleine. Comme rien ne les dissipe, ils ont toujours le cœur plein de ce qu'ils aiment, et le mystère et

la contrainte sont chez eux, si j'ose user de cette expression, l'assaisonnement des plaisirs. L'abnégation apparente de ces bons dévots est un rafinement inexprimable en matière de sensualité : ils n'ont fait des douceurs de l'amour un fruit défendu que pour le trouver plus exquis, que pour le savourer plus délicieusement lorsqu'ils peuvent le cueillir à la dérobée. C'est par une politique si bien entendue que les riches de l'un et de l'autre sexe goûtent des joies presque célestes ! tandis que les gens du siècle, énervés et languissans, agonisent d'ennui au sein même des voluptés.

Je ne puis m'empêcher de citer ici, pour exemple des feux dévorans que recèle la robe monacale, une aventure qui m'arriva en Flandres : je me trouvai un jour seul avec deux religieuses dans le carrosse qui va de Lille à Gand ; l'une était une vieille ratatinée, presque aveugle, qui grommelait ses *agnus*, et roupillait alternativement ; l'autre, un tendron de 18 à 20 ans, d'une figure charmante, et douée de tous les appas dont les

nonnains sont d'ordinaire pourvues ; c'est à dire qu'elle avait un teint frais et reposé, mêlé de roses et de lys, ni trop ni trop peu d'embonpoint, les plus beaux yeux du monde, d'où s'échappaient les regards les plus vifs et les plus ardens, malgré les efforts qu'elle faisait pour les rendre modestes. Ajoutez à cela deux globes jumaux qui semblaient, par de continuels mouvemens, vouloir se révolter contre la guimpe qui les resserrait. Dieux ! il m'en souvient encore : qu'ils étaient ronds, fermes et doux au toucher ! car je les ai palpés et baisés, ces adorables tetons ! Jamais je ne me trouvai dans une circonstance plus heureuse ! La nuit étant venue, l'obscurité me rendit téméraire ; je feignis d'avoir laissé tomber un gant, et, en faisant semblant de le chercher, j'aventurai une main sous la robe de cette aimable enfant. Il lui prit alors un tressaillement qui m'annonça que je pouvais tout oser : je la saisis entre mes bras ; j'imprimai ma bouche sur ses lèvres brûlantes, et lui glissai un baiser à la façon des tourterelles. Ce baiser divin

nous embrasa tous deux. En un mot, je crus, dans l'ardeur de nos transports, que nos ames fondaient, se liquéfiaient et se distillaient. Ah ! les succulentes créatures que ces Vestales chrétiennes ! et qu'il est doux de leur faire transgresser le vœu de chasteté !

Bayadères ou Danseuses de l'Inde.

Les bayadères ou balliadères sont des danseuses consacrées, dès leur enfance, à honorer les dieux ; elles sont de toutes les cérémonies, et suivent les processions en dansant et en chantant. Elles appartiennent pour la plupart à des gens du bas peuple. Un artisan peu riche destine ordinairement à cet état la plus jeune de ses filles, et l'envoie à la pagode avant qu'elle soit nubile. Les brames, gens de précaution, et qui ont leur raison dans tout ce qu'ils font, exigent qu'on les leur envoie avant l'âge de puberté. Ils se chargent de leur éducation, cultivent leur jeunesse, dont ils ont soin de dérober les pré-

mices, et dès lors elles deviennent filles publiques. La danse et la musique sont les deux principaux talens qu'on développe en elles. Ces prêtresses, dociles à la première invitation, vont répéter dans les maisons, et pour le plaisir des particuliers, les danses, les pantomimes voluptueuses, et les tendres hymnes qu'elles ont exécutées en l'honneur des dieux. On les invite à la fin des repas pour irriter les convives les plus blasés.

Aux fêtes de famille, et aux mariages surtout, on leur fait exécuter des ballets, des épithalames tout à fait analogues à la circonstance. Aussi une vierge qui y assiste, en y prêtant quelque attention, n'a presque plus rien à apprendre en entrant dans le lit nuptial; en les voyant on peut aisément reconnaître nos danseuses de l'Opéra. Eh! comment résister à tous les prestiges de la séduction par elles mis en œuvre tout à la fois? Quel homme peut garder son sang froid à l'épreuve de ces attitudes efféminées, de ces mignardises enfantines, de ces pas mesurés par la cadence, de ces mou-

vemens dirigés par la passion; de ces yeux brillans comme l'éclair rapide, ou languissans d'amour; de ces lèvres lascives et animées par des accens lubriques; de ces bras ouverts comme pour enlacer le spectateur hors de lui; mais surtout de ces ondulations d'un sein unique, objet de recherches de l'art pour rivaliser ce que la nature a de plus beau?

A leurs moyens naturels et acquis, les bayadères ajoutent encore les ressources de la parure et le faste du luxe asiatique : les bijoux d'or et d'argent, les essences et les parfums, les diamans et les fleurs, tout est mis en usage avec ce goût, ce talent, ce tact qui sont l'apanage d'un sexe né pour plaire. Mais c'est à leur gorge qu'elles prodiguent les rafinemens de la toilette : jalouses de leur conserver des formes heureuses, elles ont imaginé une espèce d'étui, d'un bois souple et lisse, dans lequel, retenus sans trop de contrainte, les deux globes ne contractent pas les défauts dont on a de la peine à les préserver partout ailleurs. — Enfin, tout

est piège pour les sens, et jamais le cœur n'a cédé à de plus douces amorces.

Le fameux Beaujon, que des circonstances aussi rapides qu'heureuses avaient porté du sein de l'indigence au faîte des richesses, était un jour au spectacle auprès d'un ancien ami qu'il feignit de ne pas apercevoir. Beaujon sortit de la loge, et la conversation tomba sur lui. — Quel changement! s'écria l'ami dédaigné; il n'a pas eu l'air de me reconnaître! — *Je le crois bien*, lui répartit un voisin qui l'entendit; *il ne se reconnaît plus lui-même.*

---

*Singulière Définition de l'*Amour.

Qu'est-ce que l'Amour? — Un enfant.
Quel est son pouvoir? — Sans bornes.
Quel bien procure-t-il? — Le bonheur.
Quel mal peut-il causer? — Le désespoir.
Quel est son talent? — De plaire.
Son art? — De séduire.

Son but? — De jouir.

Ses suites? — Des regrets.

Il faut donc le fuir si l'on veut être heureux.

L'Amante compromise ou *l'heureux filou.*

Un filou des plus expérimentés, ayant ou prétextant avoir quelque affaire d'intérêt à poursuivre, se rendit chez un jeune avocat pour le consulter. Il le demande : on le laisse monter. — Monsieur dîne, lui dit le domestique ; mais veuillez l'attendre un instant dans l'étude. — Le filou ne se fait pas prier, et il n'est pas encore assis, qu'il a déjà fait l'inventaire de tout ce qu'il peut s'approprier sans contrat de vente ; déjà il se dispose à décrocher une montre lorsque le portier de la maison entre, dépose une lettre sur le bureau, et se retire. Elle était sous enveloppe ; la curiosité attire les regards du filou sur cette lettre... en papier satiné, doré sur tranche ! Oh ! oh ! dit-il, cette missive vient

de quelque personnage bien riche, j'en répondrais.... Et il l'ouvre, la lit, tressaille de joie... Quelle bonne aubaine ! s'écrie-t-il ; je n'en demande pas davantage, mon procès est gagné. Adieu, M. l'avocat ; vous pouvez dîner à votre aise... Et à l'instant, mettant la lettre en poche, il saisit la montre, change son mauvais chapeau contre le castor de l'avocat, décampe lestement, va vendre la montre à un juif, entre chez un restaurateur, fait un bon dîner, rode le soir autour de la maison de l'avocat, y pénètre sans être aperçu, parvient à se cacher dans un grenier, y attend la nuit ; et, lorsque tout est calme, il se glisse sur le toit, descend par la cheminée dans la maison voisine, chez madame de Verdillac, arrive dans sa chambre à coucher, et, à la faveur d'une petite lampe, il met la main sur tous les objets précieux qu'il rencontre. Jusque-là la récolte allait grand train, et déjà notre moissonneur, les mains pleines et les poches bien garnies, allait reprendre la route des savoyards, lorsqu'un petit carlin aboie, saute après lui, le

mord, et fait tant de bruit, que le vieux M. de Verdillac, qui couchait dans l'appartement voisin, s'éveille, se lève, appelle ses domestiques, entre chez son épouse, et trouve notre filou assis tranquillement aux pieds du lit de madame, que la frayeur avait jusqu'alors empêché de crier, et qui, en se voyant du renfort, se mit à crier de toutes ses forces : *Au voleur ! au voleur !*

Au premier bruit, le filou avait remis en place tout ce dont il s'était emparé. On le saisit, on le conduit chez le commissaire de police. On l'interroge ; il s'obstine à ne rien répondre : on le conduit en prison ; il est mis en jugement. Monsieur et madame de Verdillac assistent à l'audience : l'accusé, interrogé par ses juges, répond avec sang froid et dignité ; il nie hardiment le délit dont on l'accuse, et, pour prouver son innocence, et que son intention n'était nullement de voler, il tire une lettre de sa poche, et prie le président d'en faire faire la lecture ; le juge ne peut s'y refuser, et le greffier lit, à haute voix, la lettre suivante : « Mon cher ami, je

« t'annonce que mon vieux penard doit partir « aujourd'hui pour sa campagne. J'espère « que nous profiterons de cette occasion pour « nous venger de la gêne dans laquelle il « nous retient par sa jalousie. Viens, comme « de coutume, vers minuit ; surtout, mon « ami, prends bien garde de te blesser en « descendant ; tu trouveras une chaise au bas « de la cheminée. Je t'attends, à moins que « je ne te donne contre-ordre. Je t'embrasse « comme je t'aime, et suis pour la vie, en « dépit des jaloux, ta constante amie

« DE VERDILLAC. »

Que l'on se figure, si l'on peut, la surprise de tout l'auditoire, la stupéfaction du tribunal, l'embarras de madame de Verdillac, et la honte de son époux !

Le défenseur de l'accusé profite du silence qui règne dans toute la salle pour déverser le ridicule le plus complet sur les accusateurs de son client ; il s'élève avec force contre la conduite perfide de madame de Verdillac qui, pour sauver sa réputation, ternissait celle

de son amant en le livrant à la justice, et demande réparation d'honneur, dommages et intérêts. Pendant ses conclusions, M. de Verdillac, furieux, s'était emporté contre son épouse; la frayeur avait fait fuir cette dame, qui, se rappelant la lettre et le contre-ordre qu'elle avait donné, se transporta de suite pour s'expliquer avec son amant de cette singulière aventure. Cependant, personne ne s'opposant à la demande du défenseur, le tribunal condamna M. de Verdillac solidairement, avec son épouse, à payer trois mille francs à l'accusé pour dommages, intérêts et dépens; et le filou fut mis en liberté au milieu des acclamations générales.

Madame de Bellevalle, femme charmante, avait épousé un vieux financier: courtisée par une foule d'amans, elle ne fut pas toujours insensible, suivant la chronique, aux hommages qu'elle en recevait. Son mari, dont elle était adorée, l'appelait toujours ma divine: un jour qu'il se servait de cette expression dans une société, un plai-

sant, qui la connaissait fort bien, dit : *Mais M. de Bellevalle a tort d'appeler ainsi sa femme; car, soit dit entre nous, je n'en connais pas de plus humaine.*

M. de Vigogne, dont la femme était des plus jolies et des plus galantes, eut dans le cours de sa vie plus d'une occasion de se plaindre de sa fidélité. Se trouvant à son lit de mort, au moment de recevoir le viatique, il demanda quel était le prêtre qui le lui apportait. Ayant appris que c'était M. l'abbé de Cornouailles, vicaire de Saint-Sulpice, il s'écria : *Ah! mon Dieu! quelle est ma destinée! il faudra donc que je sois encornaillé jusqu'à ma mort!*

Le bâteau de poste de Ferrare à Venise.

Me trouvant un jour dans un grand dîner, entre la poire et le fromage, comme c'est assez l'usage, chacun fit le récit de ses bonnes

fortunes. M. de Soulas, un des convives, gros réjoui, raconta une aventure assez plaisante qui lui arriva dans le bateau de poste de Ferrare à Venise. — Je crois que le lecteur qui aime la joie me saura quelque gré de la lui transmettre : pour ne pas altérer le plaisant de l'histoire, je laisserai parler M. de Soulas.

Allant un jour, dit-il, de Ferrare à Venise, je pris le bateau de poste : dans ces sortes de coches d'eau, la compagnie n'est pas toujours des mieux choisie ; aussi nous étions un mélange bigarré de toute espèce de passagers : il y avait des capucins, des donneurs de bonne aventure, des comédiens, des empyriques et quelques filoux qui, tous aussi honnêtes gens les uns que les autres dans leurs états respectifs, allaient jouer leurs différens rôles chez les venitiens. Il n'est pas question, en pareille rencontre, de faire trop le délicat, et de tenir son quant à soi : je me livrai donc de bonne grace à l'honorable caravanne. Nous ne fimes qu'une même table, vécûmes tous de pair à compagnon. Je

m'étais attaché en entrant à une petite *camuson* assez ragoûtante, qui allait éprouver ses talens dans les rôles de soubrette au théâtre de Saint-Angelo. Je lui avais promis d'appuyer son début de tout mon crédit; moyennant quoi je devins en peu d'heures son confident et son favori. Pour ne point scandaliser les spectateurs, elle tâchait de concilier les bienséances et les menues libertés qu'elle m'accordait. Il nous arrivait pourtant quelquefois d'avoir réciproquement une main en campagne, mais avec tant de dextérité, que l'œil le plus subtil n'y pouvait rien voir. Comme on est obligé de passer la nuit dans cette barque, et que l'on n'y a pas toutes ses commodités, chacun s'arrange de son mieux: l'un se vautre sur un coffre; l'autre sur un porte-manteau; celui-ci sur un banc; celui-là sur le plancher: en un mot, tout le monde est pêle-mêle, fort serré et très-mal à son aise.

J'avais observé l'endroit où ma petite comédienne s'était postée, et il me tardait que le silence et le sommeil régnassent parmi cette populace, pour aller me dédommager

de la contrainte du jour. Lorsque je crus pouvoir hasarder l'aventure, je me glissai, en tâtonnant, vers le céleste grabat de mon héroïne. Déjà je sentais ce frisson, ces tressaillemens, toujours précurseurs des plaisirs, et souvent bien délectables ; le cœur me battait, l'eau me venait à la bouche ; enfin, je touchais à ce moment tant desiré, au moins m'en flattais-je. Je m'étais agenouillé près de l'objet prétendu de mon ardeur : alors ma main impatiente s'égara en tremblant sous sa jupe. — Miséricorde, quelle jupe ! je m'en souviendrai éternellement : c'était le sale cotillon d'un des révérends pères capucins. Je me trouvai les quatre doigts et le pouce si avant, que l'infect cénobite se réveilla en sursaut, criant d'une voix de Stentor : *Ladrone ! ladrone !* (au voleur, au voleur.)

Qu'on se peigne, si l'on peut, l'embarras et la confusion où cette méprise me jeta ! saisi de frayeur et de honte, je voulus regagner mon gîte, mais je ne pus le faire sans me culbuter sur la plupart de mes compagnons de voyage. Ils se mirent tous à faire *chorus* avec

le maudit capucin : cependant, à la faveur du braillement général, ayant un peu repris mes sens, je demandai ce qui pouvait occasionner un tel tintamarre : à quoi le moine barbu répondit qu'on avait voulu le voler. — Qui? vous, mon père? m'écriai-je. Êtes-vous un homme *volable*? Et quand cela serait, convient-il à quelqu'un de votre robe de former des soupçons aussi injurieux sur les honnêtes gens qui sont ici?... Fi, mon père! où est la charité chrétienne? où est l'amour du prochain que vous recommandez à autrui dans vos sermons? Êtes-vous dispensé de pratiquer les vertus que vous prêchez? — Cette véhémente remontrance produisit un effet admirable : on loua autant mon zèle que l'on blâma l'indiscrétion du capucin, et l'on conclut que sa révérence avait fait un mauvais rêve.

Un ci-devant *cordonnier*, bon *artiste*, mais sans *génie*, se trouvait, par intrigue, porté à un emploi bien au-dessus de ses moyens et de ses talens : il prononçait en public un

discours de circonstance, et, suivant la routine de nos modernes orateurs, il entassait sans goût et sans choix ces longues phrases que l'on retrouve dans tous les écrits du jour; une période entre autres se trouva si étendue, que, malgré sa poitrine de Stentor, les derniers mots expiraient sur ses lèvres privées du souffle créateur. Dans ce moment, un plaisant lui crie : *Citoyen, croyez-moi, reprenez votre HALEINE.*

Une *enrichie*, qui connaissait sa langue, comme son mari la probité, avait entendu dire se *dépouiller de ses habits* : un jour qu'elle devait assister à un bal brillant que donnait une de ses amies, elle s'y présenta avec une parure nouvelle et du dernier goût. La maîtresse de la maison la complimenta sur son élégance. — *Il y a gros;* répartit madame Angot, persuadée de la justesse de son expression, *je n'ai jamais été aussi bien pouillée qu'aujourd'hui.*

Farinelli, cet inimitable chanteur, étant à

Madrid, avait commandé à un tailleur un habit magnifiqne : quand on le lui apporta, il demanda son mémoire. — « Je n'en ai point « fait, » répondit le tailleur, « et je n'en ferai « point... Pour tout paiement, je n'ai qu'une « grace à vous demander : je sais que ce que « je desire est d'un prix inestimable ; je sais « que c'est un bien réservé à des monar- « ques : mais puisque j'ai eu le bonheur de « travailler pour un homme dont on ne parle « qu'avec enthousiasme, je ne veux d'autre « paiement que de lui entendre chanter un « air. — Farinelli tenta inutilement de lui faire accepter de l'argent, le tailleur ne voulut jamais y consentir. Enfin, après beaucoup de débats, le musicien, plus flatté de la singularité de cette aventure que de tous les applaudissemens qu'il avait reçus jusqu'alors, s'enferma avec lui, et chanta les morceaux les plus brillans. Le tailleur était enivré de plaisir : plus il paraissait étonné ou attendri, plus Farinelli s'efforçait de faire valoir toute la magie de son art. Quand il eut fini, le tailleur, hors de lui-même, lui faisait

remercîmens, et se préparait à sortir. — « Non, lui dit Farinelli; j'ai l'ame sensible « et fière, et ce n'est même que par-là que « j'ai acquis quelque avantage sur la plupart « des autres chanteurs : je vous ai cédé, il « est juste que vous me cédiez à votre tour. » En même tems il tira sa bourse, et força le tailleur de recevoir le double de ce que son habit pouvait valoir.

Une de nos femmes galantes bien connue, ayant mérité les traits satiriques de la chronique scandaleuse, se trouvant un jour dans une société, s'entendit faire de justes reproches sur son inconduite, et sur ce qu'elle violait toutes les lois de la bienséance. — *Que voulez-vous*, dit-elle, *je veux jouir au moins de la perte de ma réputation.*

Détails anatomiques du Cœur.

Chaque battement de cœur est d'une seconde : il en arrive, par conséquent, 60 en une minute, 3,600 par heure, et 86,400 par

jour. A chaque battement de cœur, il sort du ventricule gauche deux onces de sang, pour entrer dans la grande artère. Donc, puisque le cœur bat 3,600 fois par heure, il en sort par heure 7,200 onces de sang; or, selon les plus experts dans cette matière, toute la masse du sang contenu dans le corps d'un homme ne va ordinairement qu'à 24 livres. Ainsi, divisant 600 par 24, on trouvera que toute la masse du sang passe par le cœur 25 fois par heure, et, par conséquent, 600 fois par jour. — Le cœur, qui est le plus important de tous nos muscles, a besoin, pour faire un seul mouvement de contraction, d'une force équivalente à plusieurs milliers de livres; car c'est ainsi qu'on évalue en mécanique les forces mouvantes. Par exemple, pour pousser le sang dans la grande artère, le cœur a besoin d'une force de cent mille liv. pesant. Pour soutenir, avec le bras étendu, un poids de 55 livres suspendu à sa jointure avec le coude, on a besoin d'une force de 60,000. Si un homme qui pèse 150 livres veut sauter à la hauteur seulement de deux

pieds, il a besoin d'une force deux cents fois plus grande que son poids, c'est à dire d'une force de 300,000 pesant. Le cœur, qui emploie le tiers de cette force 3,600 fois par heure, mérite, ce me semble, qu'on y songe.

La mauvaise Rencontre.

Le comte de Bianchi, seigneur piémontais, dont la fortune ne consistait qu'en espérances, était venu à Paris pour y chercher une riche héritière. A sa haute naissance, il joignait beaucoup d'esprit, et surtout le talent d'en imposer. Mademoiselle de Valori, qui vivait sous la tutelle d'un oncle qui l'avait mise au couvent; c'est à dire à une école où l'on apprend bientôt qu'on est née pour un mari, entra dans le monde à cette époque : ses graces et sa brillante fortune lui valurent les hommages de chacun : elle vit le comte de Bianchi, s'en amouracha, et reçut bientôt elle-même la déclaration du seigneur piémontais. Le mariage suivit de

près cette première entrevue. Le comte, qui avait épuisé presque tous les plaisirs de Paris, et qui craignait, avec trop de raison, que sa femme ne voulût, à son imitation, parcourir le monde, prit le parti de retourner en Piémont, où la destinée avait dit qu'il verrait accomplir son horoscope. La jeune comtesse fût à peine arrivée, que les vœux d'une foule courtisans lui furent adressés; elle les écouta tous, en rendit quelques-uns heureux, et fit le désespoir du comte, qui avait le malheur d'être jaloux. Le peu de précaution que prenait madame de Bianchi dans les infidélités qu'elle faisait, porta son époux à des excès, qui étonneraient dans tout autre que dans un italien. Le comte, fatigué de se contraindre, abandonna, pour ainsi dire, sa femme à elle-même; mais ne voulant pas s'afficher dans sa propre patrie, il prit le parti de retourner à Paris, où il se proposait, d'ailleurs, de se venger, sur les nymphes lyriques, des affronts que lui faisait sa femme; car, tout homme de condition qu'il était, il connaissait assez peu le monde

pour prendre ces misères au tragique. Une certaine Devaux, marchande à la toilette, fréquentait l'hôtel où ils logeaient; et, quoique depuis trois mois, elle eût fourni toutes sortes de marchandises au mari et à la femme, elle n'avait cependant pas lieu de se louer de leur générosité; elle avait même reçu des affronts, dont elle s'était bien promis de tirer vengeance à la première occasion. La comtesse avait été au bal de l'Opéra, et était devenue amoureuse folle d'un jeune anglais, qui effaçait, par le faste de son luxe, tous ceux de sa nation qui brillaient à Paris. — Mais comment le lui faire savoir? Elle se ressouvint de la Devaux, et pensa qu'elle seule pouvait la servir dans cette intrigue, où elle avait à redouter la jalousie furieuse, non de son mari, qui ne s'en souciait plus, mais bien d'un certain baron allemand qui la tyrannisait, et qui encore prétendait avoir le droit d'agir de la sorte. La comtesse fit donc venir la marchande, et, après lui avoir peint de la manière la plus expressive sa flamme et son embarras, elle en reçut la promesse qu'avant

deux jours elle aurait une entrevue avec son anglais dans une des chambres qu'elle dit avoir, pour le bien du service, dans chaque quartier de Paris. — La Devaux était à peine sortie de l'appartement de madame de Bianchi, que le comte l'appela : il lui présenta une chaise qui était près de son fauteuil, lui prit les mains, et, les lui serrant affectueusement : « Toi seule, lui dit-il, ma « chère Devaux ; toi seule peux me sauver la « vie. — Vous m'effrayez, M. le comte, « lui dit-elle ; achevez, de grace. — Tu « connais, ma chère, reprit-il, la belle Hor« tense, cette charmante danseuse du théâ« tre Français : eh bien ! je l'adore, et j'ai « quelque raison de croire qu'elle m'aime. — « Je sais qu'un maudit financier l'obsède, et, « affectant une vive tendresse pour deux en« fans dont il croit être le père, il ne sort pas « de chez elle, et l'assomme du poids de sa « paternité. Imagine, ma bonne Devaux, « le moyen de me procurer une entrevue « avec cette aimable fille, et compte sur les « effets de ma vive reconnaissance. — Ce

« que vous me proposez là, reprit la marchande, est très-difficile; la demoiselle « est attachée à un théâtre, et par conséquent « soupçonnée d'infidélité : de là vient que « son amant tient à ses gages deux vieilles « duègnes, surveillantes très-incommodes; « l'une demeure dans la maison, et l'autre « en face. Jugez, monsieur, si ce que vous « demandez est aisé. » — « J'avoue que tu « m'effraies, reprit le comte; mais j'ai « confiance en toi. » — « Je vais donc, ré« pondit-elle, tâcher de remplir votre es« poir : mais souvenez-vous que je ne vous « promets rien. » — La Devaux s'étant retirée, bien décidée à ne pas laisser échapper cette occasion de se venger, dressa en conséquence ses batteries. Deux jours après, elle retourna chez le mari et la femme, et ayant fait à chacun d'eux une histoire assez vraisemblable, elle assigna, pour le même jour, le rendez-vous dans une chambre rue de Seine. Votre aimable anglais, dit-elle à la comtesse, doit s'y rendre; mais comme le propriétaire de la maison est un homme in-

discret, je vous préviens que vous y serez sans lumière; venez sur les huit heures précises; à quelques pas de là j'irai vous prendre pour vous remettre entre les bras de l'amour. La chose étant convenue, la Devaux passa, sans dire mot, chez le comte, à qui elle fit le même compliment. — « Ah ! « je savais bien, ma chère, s'écria-t-il, que « tu avais trop d'intelligence pour ne point « te tirer de ce pas : va, je serai exact, et tu « peux compter sur ta fortune. »

L'heure du rendez-vous arriva; elle introduisit le comte avec un air mystérieux, et le pria de parler si bas, qu'il ne pût être entendu. Il ne fut pas plutôt niché dans son cabinet à bonnes fortunes, qu'elle descendit pour aller chercher la fausse actrice. Aussitôt qu'elle parut aux yeux de la comtesse, elle ne put s'empêcher de s'écrier : Y est-il ? — Pouvez-vous en douter ? lui répondit l'adroite pourvoyeuse. Il vous attend avec l'impatience la plus vive. — A ces mots, madame de Bianchi sortit de sa voiture, et prit son bras. L'ayant conduite dans la chambre où

le prétendu anglais l'attendait, elle se retira dans un cabinet voisin, pour être témoin de l'aventure, et elle se barricada, en cas d'évènement. Une simple cloison séparant les deux appartemens, la Devaux s'approcha doucement pour ne pas perdre un seul mot d'un entretien qui devait être singulier. Les premiers transports éclatèrent de la part du comte qui, ne se possédant plus, jeta la fausse actrice sur un sofa, témoin remuant des plaisirs que cet aimable couple y goûta. — « Non, de ma vie, disait le comte hors « de lui-même, je n'ai joui d'un moment « plus doux! je viens enfin de connaître la « volupté pour la première fois! » — Ces mots, prononcés d'une voix entre-coupée, ne permirent pas encore à la comtesse de reconnaître son mari; mais l'illusion dans laquelle était madame de Bianchi la perdit; elle parla, et, quoique les choses tendres qu'elle disait dussent la faire méconnaître par son époux, le son de sa voix la trahit, et le comte, interdit, demeura pensif en la reconnaissant. — La comtesse, indignée de ne pas voir le

prétendu anglais répondre à ses caresses, lui demanda d'où provenait l'air froid qu'il lui montrait. — Où sont donc, mon cher Sidney, lui dit-elle, où sont ces transports que vous faisiez éclater tout à l'heure? vous n'êtes plus cet amant tendre que je viens de serrer dans mes bras. — Non, madame, reprit vivement le comte; car c'est un mari outragé qui va vous immoler à sa fureur. La comtesse, préférant ses jours à sa gloire, jeta les hauts cris, et demanda du secours. Une femme, qui était au-dessous, fut attirée par le bruit, et entra dans la chambre que la Devaux avait oublié de fermer. Mons de Bianchi, croyant que c'était la marchande, se jeta sur elle, et la laissa presque morte sur la place. Ses plaintes firent connaître au comte qu'il s'était mépris : il donna à cette malheureuse dix louis, et acheta avec cette somme son secret. Elle se releva, et se retira chez elle. Cette femme ne fut pas plutôt sortie, que la comtesse, qui s'était cachée, reparut : elle leva son voile, et voulut prendre un ton plaisant sur la surprise prétendue af-

fectée qu'elle faisait à son mari : mais celui-ci n'en fut pas la dupe, et, la prenant assez rudement par le bras, il la fit sortir, et entrer dans un fiacre qu'il avait pris pour qu'on ne reconnût point son équipage. — La comtesse monta en tremblant, et demanda, d'une voix expirante, où il voulait la mener. « En Angleterre, madame ! en Angleterre ! répondit le comte : vous verrez là tous les « *Sidney* du monde. » — « Je croyais, repartit madame de Bianchi en affectant « un petit ton goguenard, que vous me meniez à la comédie française pour y voir les « *Hortense* de l'univers. » — « La répartie « est bonne, dit le comte, et mérite que je te « fasse grace. » — Madame de Bianchi, pénétrée des sentimens de son mari, se jeta à son cou : tout fut oublié, et le reste de la soirée se passa en choses fort agréables. Les deux époux soupèrent ensemble, couchèrent ensemble, se réveillèrent contens, et se jurèrent, ce qui étonnera bien des lecteurs, une fidélité à toute épreuve.

Un savetier, vraiment bon homme, avait épousé une femme qui, trois mois après son mariage, accoucha d'un gros garçon : furieux d'avoir été ainsi trompé, et trouvant le cas suffisamment grave pour être démarié, il fut trouver l'évêque de son diocèse, lui exposa le fait, et demanda la cassation de son mariage. L'évêque, pour s'en débarrasser, lui dit : *Mon ami, par les constitutions de votre profession ne vous est-il pas défendu de travailler sur du cuir neuf?* — *Oui, monseigneur*, répond le pauvre cornard. — *Eh bien!* reprit l'évêque, *qu'avez-vous à vous plaindre?* — Le savetier ne put répondre, fut convaincu, et s'en alla content.

M. de Bergue, connu par son insigne avarice, vendit sa fille à un vieux richard : elle fut conduite à l'église ; après les cérémonies d'usage, le prêtre ayant demandé au mari s'il la prenait pour femme, il répondit oui. — L'ecclésiastique, se tournant alors du côté de la fille, lui demanda si elle le prenait pour mari. — La pauvre victime répondit :

Hélas ! monsieur, vous êtes le premier qui m'ayez consultée là-dessus.

Une femme, qui avait plusieurs amans, faisait accroire à chacun d'eux qu'il était le seul favorisé : la déesse, par ce stratagême, entretenait ses autels, et tous ceux qui la voyaient lui étaient également dévoués. Mais un matin l'amour ôta le bandeau à l'un de ses amans, et lui découvrit des infidélités qu'il n'osait pas soupçonner ; il en porta ses plaintes. — *Ah ! monsieur*, lui dit naïvement cette femme galante, *puisque vous avez recouvré la vue, vous pouvez vous retirer ; je ne reçois chez moi que des aveugles.*

Un jeune seigneur ayant trouvé dans une compagnie sa maîtresse qui venait de lui faire une infidélité d'éclat, voulut la déshonorer en montrant quelques-unes des lettres passionnées que la dame lui avaient écrites : comme il se préparait à en lire une, la dame, sans se déconcerter, lui dit : *Monsieur, vous pouvez lire, je n'en rougirai point ; il n'y a que*

le dessus de la lettre qui me fasse honte. — Cette injure délicate, et néanmoins très-vive, étourdit tellement l'amant disgracié, qu'il sortit sur-le-champ sans pouvoir rien répliquer.

La Fille entretenue.

Etant à Barcelonne, un jour que je passais en revue les belles prenant le frais sur leurs balcons, j'aperçus une grande brune qui me fit signe d'entrer chez elle. Tout autre que moi, peut-être, en pareille rencontre, se serait secrètement flatté d'avoir fait une conquête; mais j'ai si peu connu en ma vie les bonnes fortunes, qu'une telle pensée ne s'offrit point du tout à mon esprit: je crus seulement que cette honnête personne était une de ces déesses qui vivent du produit quotidien de leurs attraits. Le goût décidé que j'ai toujours eu pour les plaisirs faciles ne me permit pas de laisser échapper une si belle occasion: je volai à son appartement; mais quelle fut ma surprise lorsque cette

aimable inconnue, m'appelant par mon nom, vint me sauter au cou. J'étais si peu préparé à ce doux *accueil*, que je restai sans parole... A ton air embarrassé, dit-elle, je pense que tu ne me reconnais point, et je n'en suis pas étonnée : outre que je n'ai jamais été de figure à espérer qu'on se souvînt long-tems de moi, il faudrait que tu eusses une prodigieuse mémoire pour avoir conservé le souvenir de toutes les femmes que tu as vues ; car il n'y a guère de libertins (soit dit entre nous) qui aient autant fréquenté les maisons de scandale que toi... — Oh ! je vois bien, interrompis-je, que tu me connais parfaitement. A ça, ma bonne, rappelle-moi donc où nous nous sommes vus : est-ce chez la Montigni, la Pâris ? Est-ce chez la Gourdan ? — Justement, dit-elle ; ce fut chez cette dernière que tu me jouas un tour pendable : il n'entrait chez moi que des gens graves, portant la canne à bec de corbin, et la perruque à répétition ; ma porte était fermée aux têtes à l'évent. Tu me sollicitais depuis long-tems pour obtenir la permission de me venir

voir : mais tu étais trop dissipé, et n'étais point assez vieux. Je te fis accroire que j'avais un amant jaloux qui ne me quittait jamais. Ces prétendues difficultés, au lieu de rallentir ton ardeur, ne firent que l'irriter. Tu t'adressas par hasard à la Gourdan, chez qui je faisais à la sourdine des passades... — Je me rappelle le reste, lui dis-je avec précipitation. — Tu te rappelles donc, reprit-elle en riant, que tu avais promis de me donner deux louis d'or, et que tu m'envoyas un écu. — J'avoue, répondis-je, que le présent était mesquin ; mais, outre que la médiocrité de mes finances ne me permettait pas de mieux faire, je m'étais abonné à ce prix-là, par économie, chez toutes nos vénérables matrones. D'ailleurs, à te parler franchement, quand j'aurais eu à ma disposition la caisse du plus riche banquier, je n'aurais pas voulu m'exposer à perdre l'amitié et l'estime des belles par une sotte prodigalité, persuadé, comme je le suis, du mépris souverain qu'elles ont pour les dupes. Mais, dis-moi, je te prie, quel démon favo-

rable t'a transplantée ici, et t'a mise dans cet état d'opulence où je te vois? — Asseyons-nous, répondit-elle, et tu seras satisfait dans la minute; car les longs narrés me causent des vapeurs.

Je suis fille d'une blanchisseuse de Sainte-Géneviève; quant à mon origine paternelle, je n'en ai jamais rien su. Un carme de la place Maubert m'a donné les premières leçons d'amour. Sous la discipline d'un pareil maître, il n'y avait qu'à profiter : aussi devins-je en moins de rien une excellente écolière. Mais les pratiques lui venant de toutes parts, et ses assiduités envers moi diminuant, lorsqu'elles m'étaient devenues le plus nécessaires, je me livrai à la conduite d'une entremetteuse, qui me produisit dans le monde; et depuis, j'ai si bien cultivé, dans cette grande école, les principes de mon premier maître, que j'ai eu l'honneur d'obtenir, presqu'en débutant, la réputation d'une des plus signalées catins de Paris. Sur ces entrefaites, la police, ayant pris connaissance de ma conduite, m'envoya passer un sémestre à

la grande maison (l'hôpital.) Il y avait environ un an que j'en étais sortie lorsque tu te mis en tête de me coucher sur ton catalogue, et trouvas le moyen de me punir du péché d'avarice. Peu de tems après, un officier des gardes walones, s'étant amourachéde moi, me proposa de le suivre en Espagne. Il était généreux et riche; je me laissai persuader, et nous vînmes ici. En un mot, pour me servir d'une expression que j'ai lue quelque part, nos myrtes, au bout de trois semaines, furent convertis en cyprès : le pauvre garçon mourut de la petite vérole. Sa mort m'affligea d'autant plus sincèrement, que je me trouvais dans un pays étranger, sans ressource et sans appui. Graces à ma bonne étoile, j'en fus quitte pour la peur; un commissaire du saint-office vint essuyer mes larmes; c'est à son amour que je dois l'heureuse condition où je suis maintenant. — Miséricorde! m'écriai-je, c'en est fait de ma liberté si cet homme-là me trouve ici. — Sois tranquille à cet égard, dit-elle; tu ne le verras pas : il est allé à Gironne

pour affaires, et je ne l'attends que dans quinze jours. — Tant mieux, repris-je; car je t'avoue que je ne voudrais pas, pour toute chose au monde, avoir rien à démêler avec ces sortes de gens. Mais il me paraît que M. l'inquisiteur fait fort bien les chose; te voilà meublée comme une reine... — Bagatelle que tout cela, mon cher : imagine-toi que, depuis dix-huit mois que je vis avec lui, j'ai déjà épargné près de quinze cents pistoles d'or. — Comment diable ! il est donc bien riche ! — Ces gens-là, répondit-elle, ne le sont-ils pas autant qu'ils veulent ? tout tremble sous leur pouvoir tyrannique. Il faut que je t'explique de quelle manière nous faisons venir l'eau au moulin : lorsque nous savons quelqu'un en argent, nous lui faisons adroitement insinuer qu'on l'accuse au saint-office de judaïser en secret. C'en est assez : coupable ou non, la frayeur le saisit, et nous en tirons tout ce que nous voulons. — Quoi ! interrompis-je, le cœur ne te reproche-t-il pas d'employer de semblables stratagêmes pour faire fortune? — Pauvre garçon ! tu me la donnes

belle avec ta délicatesse ! Va, si tu avais aussi long-tems que moi mangé le pain d'un prêtre, tu n'aurais pas la conscience si timorée ; et loin d'écouter les scrupules, tu ne trouverais rien d'illégitime pour t'approprier le bien d'autrui. — Elle appuya ces diaboliques maximes d'une infinité d'autres mauvais raisonnemens, conformes aux principes de morale que lui avait inculqués son inquisiteur, et ne cessa de me scandaliser que lorsqu'on vint nous avertir qu'on avait servi. Notre repas fut des plus gais, et nous ne nous séparâmes que fort avant dans la nuit, non sans avoir au préalable décoré d'un panache le front du commissaire du saint-office. Enfin, pendant quatre à cinq jours que je restai encore à Barcelonne, elle ne voulut point souffrir que je mangeasse à mon auberge ; et ce qui me toucha le plus, au moment de notre séparation, ce fut l'offre qu'elle me fit de sa bourse. Voilà sans doute un procédé généreux ; mais quiconque connaît les filles du monde n'en sera pas étonné : elles ont com-

munément le cœur tendre et compatissant. C'est peut-être une des principales raisons qui m'a rendu leur commerce si cher.

Une femme sage et vertueuse se trouva dans une compagnie où toutes les dames, à l'envi les unes des autres, faisaient voir leurs pierreries, leurs bijoux et leurs ajustemens : on lui demanda à voir les siens. — Cette femme respectable fit aussitôt approcher ses enfans, qu'elle avait élevés elle-même avec le plus grand soin, et dit en les montrant : *Voici mes parures, voici mes ornemens.*

Un riche fournisseur fut assez vain pour faire élever, dans un de ses jardins, une statue équestre qui le représentait. Deux paysans la regardaient : l'un d'eux demanda à l'autre d'où venait que le financier n'avait point de gants. — *Hélas !* dit l'autre, *il n'en porte point, parce qu'il a toujours les mains dans nos poches.*

Un de nos législateurs, rentrant l'autre jour

chez lui à trois heures du matin, fut fort étonné de se trouver représenté près de sa femme par un aimable jeune homme. — *Que faites-vous donc ici, à l'heure qu'il est ?* lui dit le mari en fronçant le sourcil. — *Monsieur,* lui répond le jeune homme, *je discutais, avec madame, la liberté de la presse, et vu l'urgence de la question, j'étais resté en permanence.* — *C'en est assez,* lui répliqua le législateur; *passez à l'ordre du jour, et levez la séance.*

Une dame étant à l'article de la mort, son confesseur, après avoir rempli son devoir auprès d'elle, lui demanda si elle ne serait pas charmée de recevoir le *viatique.* — *D'autant plus volontiers,* répondit-elle, *que je n'en ai jamais vu de ce nom-là.*

Dernièrement, aux Tuileries, un jeune homme regardait avec une attention toute particulière la gorge d'une jolie femme qui, selon la mode, l'avait découverte. Cette femme, étonnée de la constance du jeune homme à fixer continuellement le même

objet, lui demanda, avec un peu d'humeur, ce qu'il avait tant à regarder. — *Je regarde*, dit-il, *ce que madame a la complaisance de montrer à tout le monde.* — La dame, confuse de cette réponse, jeta son voile sur sa gorge, et se retira sans mot dire.

Deux femmes, toutes deux fort jolies et fort élégamment coiffées, attendaient l'une et l'autre dans un magasin de modes. Toutes deux s'examinaient dans les glaces; toutes les deux avaient envie, sans doute, de se disputer la pomme et les conquêtes dans l'assemblée qui devait les réunir le soir. — *Laquelle de nous deux*, dit naïvement l'une à l'autre, *trouvez-vous la plus jolie?* — Jamais, comme on voit, question ne fut plus précise, ni plus embarrassante; car ici la politesse eût été pour l'amour-propre un aveu de sa défaite : mais voici comme s'en est spirituellement tirée la personne qu'on avait si brusquement interpellée : *Madame, je parierais bien que nous sommes toutes deux d'un avis différent.* — A ces mots, la porte du ma-

gasin s'ouvre, interrompt la conversation, et laisse la questionneuse indiscrète méditer sur le sens positif de la réponse qu'elle s'était attirée.

La Ceinture couleur de feu, ou *la fille de quinze ans.*

Plus votre maîtresse sera jeune, plus vous serez heureux. Depuis 14 ans jusqu'à 17, elle vous donnera amour pour amour; depuis 17 jusqu'à 20, ce sera un mélange d'intérêt et d'affection. Passé cet âge, vous ne trouverez plus d'amantes généreuses; elles mettront toutes un prix à leur tendresse. Ne soyez donc pas surpris si les jolies femmes qui ont 20 ans ont déjà le coup d'œil si fin, si mystérieux; c'est une chaîne légère avec laquelle elles veulent vous attacher à elles pour toujours. A peine notre cœur, de concert avec leur beauté, nous a-t-il retenus près d'elles pendant une année, qu'elles commencent à nous envisager comme des époux, et dès lors elles soumettent leurs fa-

veurs au calcul le plus exact. — Mais, au contraire, la charmante enfant qui touche à son troisième lustre a bien plus de vérité dans son amour : ennemie de tout mystère, son cœur est sur ses lèvres; tendre et naïve, elle jouit du présent, sans *prévenir* l'avenir. Si vous la saluez, elle semblera vous dire avec un air riant et un charmant sourire : *Attaquez-moi, et je me défendrai faiblement*... Votre présence, votre nom seul la fera rougir, lui arrachera un soupir, et si on lui en demande la raison, elle soupirera encore.

L'histoire suivante prouvera jusqu'à quel point ces aimables créatures peuvent pousser l'heureuse simplicité.

A Sienne, ville célèbre de Toscane, demeurait une jeune demoiselle, nommée Lucrèce, qui pouvait avoir 15 ans. Un teint de lys, deux beaux yeux, une bouche ravissante, les joues animées d'un coloris vif et tendre, tout cela accompagnait le mieux du monde des bras faits au tour, un sein éblouissant. Jugez si avec tant de charmes cette jeune fille devait manquer d'amans! Un jeune

homme du voisinage, nommé Théodore, fut assez heureux pour allumer dans son cœur, par l'expression de ses regards et de ses discours, un feu égal au moins à celui dont il brûlait pour elle. Tous deux ressentaient les mêmes langueurs, et éprouvaient les mêmes desirs. Desirs de quoi ?... chacun de nous, sans être bien habile, peut le deviner. Nos amans, enivrés des vapeurs de l'amour, eurent un jour le bonheur de se rencontrer dans le jardin d'une voisine appelée Euphrosine, dame très-compatissante, qui, par état, aimait la concorde et l'union ; elle rendait les plus grands services aux amans malheureux, et obligeait souvent les beautés amoureuses et timides. Nos deux amans s'étaient déjà retirés dans une cabane qui, à la vérité, n'avait pas été construite pour cet usage ; mais que n'enseigne pas l'amour ! L'histoire passe tout ce qu'ils y dirent, à la réserve de ce qui suit : « Tu vois, Lucrèce, « disait Théodore, que nous sommes ici « sans témoins ; peut-être le hasard ne nous « servira-t-il jamais si heureusement : pour-

« rais-tu douter de mon amour? Ah! si tu « savais combien il est tendre et brûlant! si « tu pouvais comprendre combien ta vue « élève de desirs dans mon cœur et dans mes « sens! Lucrèce, oui, ma chère Lucrèce! « tu aurais pitié de ton amant. » Son discours était accompagné des larmes les plus abondantes, et de mille soupirs enflammés. Les yeux brillans de Lucrèce, en s'arrêtant sur lui, se chargeaient de langueur et de volupté: elle tira de son sein un ruban couleur de feu, et s'en ceignit par le milieu du corps: puis, regardant Théodore: Vois-tu, lui dit-elle, cette ceinture? — Oui, je la vois, répond en tremblant le jeune homme. — Eh bien! reprit Lucrèce, contente-toi aujourd'hui de la moitié de ma personne; vois ce qui te plaira davantage de la ceinture en haut, ou de la ceinture en bas: choisis l'un ou l'autre... — Théodore hésita un instant: mais que les attraits d'un visage embelli par la tendresse sont puissans!... « Il n'y a « rien de plus beau, de plus précieux, s'é- « cria-t-il, que cette figure charmante, que

« ces bras ravissans, que ce sein palpi-
« tant. Oui, continua-t-il en l'embrassant
« avec transport, je choisis de la ceinture
« en haut. » — Alors Lucrèce, enchantée
« de la délicatesse de son jeune amant,
dénoua le ruban qui lui tenait lieu de ceinture, et le laissa, ô délicieuse simplicité !... et le laissa tomber à ses pieds.

Deux plaisans, sortant d'un dîner où ils avaient fait bonne chère et sablé maintes bouteilles de Champagne, se riaient *ab hoc et ab hac* de tous ceux qu'ils rencontraient. — Un gros provincial passe; l'un d'eux l'appelle, et, d'un grand sérieux, lui dit avec un air de connaissance : *Monsieur, combien y a-t-il de cocus dans votre pays, sans vous compter?* — Qu'appelez-vous, cocu, monsieur ! cocu vous-même : vous êtes un insolent ! reprend vivement notre provincial offensé. — *Pardon, monsieur; il ne faut pas vous fâcher : j'ai tort, j'en conviens... Eh bien ! combien y en a-t-il en vous comptant?*

Mademoiselle Arnould, cette célèbre ac-

trice de l'Opéra, dont il a tant été parlé, était si gauche dans les jeux de l'amour, que, presque tous les ans, elle faisait des enfans. Une de ses camarades, danseuse au même théâtre, qui passait pour avoir les goûts anti-naturels, lui faisait des reproches de sa maladresse. — *Que veux-tu, ma chère,* lui répondit-elle ; *souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise.*

Carlin jouait un jour à la comédie italienne : il y avait peu de spectateurs, et encore étaient-ils distraits, et nullement à la pièce. — Colombine devait, dans une scène, parler bas à Arlequin. — *Parlez tout haut, ma bonne amie,* lui dit Carlin, *nous sommes seuls, et personne ne nous écoute.*

Une madame Angot, femme d'un ci-devant coiffeur, ayant passé trop vîte du rez-de-chaussée au premier, n'avait pas pu encore perdre le langage de son métier. L'envie de se faire peindre la conduisit chez un de nos meilleurs artistes : elle entra au moment que

le peintre allait sortir ; il lui fit remarquer qu'elle avait mal choisi son tems. — Mais, sans se déconcerter, elle lui répondit : *Je ne vous tiendrai pas long-tems ;* aujourd'hui vous donnerez seulement *le premier coup de peigne* à mon portrait.

Procès, Procureurs et Huissiers.

La chicane est plus à craindre que l'injustice même. — L'injustice ouverte, en nous ruinant, nous laisse au moins la consolation d'avoir droit de nous plaindre ; mais la chicane, par ses formalités astucieuses, par ses ruses infernales, nous donne toujours le tort en nous assassinant et en nous volant notre bien.

Pauvres plaideurs ! croyez-moi, ne plaidez jamais : souvenez-vous que le plus mauvais accommodement vaut mieux que le meilleur procès.

Il a été un tems où tout le monde se mê-

lait de jouer la comédie, jusqu'aux artisans: un cordonnier, renommé dans sa profession, chaussait le cothurne tous les dimanches. — Il s'était brouillé avec le machiniste-décorateur : celui-ci était chargé de pourvoir la scène, au cinquième acte, d'un poignard, et de le poser sur l'autel. — Par une vengeance malicieuse, il y substitua un *tranchet :* le prince, *cordonnier,* dans la chaleur de la déclamation ne s'en aperçut pas, et, voulant se donner la mort à la fin de la tragédie, il empoigne aux yeux des spectateurs l'instrument benin qui lui servait à gagner sa vie. — A cette vue, il marque son indignation : le public, qui s'en était aperçu, partit d'un éclat de rire : ce qui ne rendit pas le dénouement aussi tragique qu'exigeait la pièce.

Le comte de la Marche était sensible aux charmes de l'amitié, de l'égalité; il était humain, compatissant et charitable. On ne doit jamais oublier un trait de sa jeunesse, équivalent aux plus grands triomphes des héros. Il courait un jour dans Paris en cabriolet *inco-*

gnito : il aperçoit un grand tumulte ; il entend des gémissemens ; il s'approche, s'arrête, et s'informe de la cause : il apprend que des recors impitoyables vont exécuter un malheureux pour 1200 francs qu'il doit ; qu'ils vont vendre ses meubles, et qu'il sera malheureux à jamais. On est d'autant plus touché, que c'est un honnête homme, et que des accidens imprévus ou inévitables l'ont conduit dans l'état de détresse où il se trouve. Le prince fend la presse, interpelle le chef de la bande, lui ordonne de lâcher sa proie, et de remonter les meubles : il ajoute qu'il se porte caution du débiteur, et qu'il veut payer pour lui. Le barbare, peu accoutumé à une pareille générosité, envisage l'inconnu, et refuse de se rendre à sa prière, à moins que la somme et les frais ne lui soient comptés sur-le-champ. Le comte n'avait pas l'argent suffisant sur lui : sa modestie cherche encore quelque tems à se cacher, au moyen de différens expédiens qu'il proposa ; enfin, l'humanité l'emportant, il est obligé de se déclarer, et sa confusion est presque aussi

grande que celle du corsaire qui s'était montré si intraitable. La populace hue celui-ci, et bénit le prince que les acclamations accompagnent jusqu'à son hôtel.

Une belle femme supporte si impatiemment le mépris que l'on fait de ses charmes, qu'elle pardonne plus volontiers un outrage fait à sa vertu par une fausse accusation que celui qu'on fait à ses attraits par un silence dédaigneux. En général, les femmes préfèrent plutôt que l'on ait la hardiesse de médire d'elles que de n'en rien dire du tout.

Un jeune homme, assez libertin, proposa un jour à une demoiselle, *dont la vertu était suspecte*, de l'accompagner au spectacle. — Quoi! répondit la demoiselle, que penserait-on de moi si l'on me voyait avec vous? ma réputation serait perdue. — *Eh! perdez-la, mademoiselle; vous ne pouvez qu'y gagner.*

Une dame, qui avait beaucoup de crédit à

la cour, eut à demander quelque chose à M. de Calonne, pour lors à la tête des finances. Le ministre courtisan ne la laisse pas achever, et lui dit : *Madame, si la chose est possible, elle est faite ; si elle est impossible, elle se fera.*

M. de Montbrun venant de faire part de son mariage à M. de Maurepas, lui demanda ce qu'il en pensait : Que c'est une alliance très-convenable, dit aussitôt celui-ci ; la demoiselle a de la naissance, de la fortune, des talens et de la beauté, que voulez-vous de plus ? — Mais, enfin, serai-je heureux avec elle ? — *Oh ! cela dépend*, dit M. de Maurepas, *du premier amant qu'elle aura.*

La Marchande à la toilette, ou *l'Entremetteuse.*

Un fermier général, vieux libertin, très-riche, voyait en société une femme de condition, venue à Paris avec son mari pour

solliciter à la cour quelque grace. Elle étai fraîche, aimable, enjouée, et possédait tou ce qu'il faut pour plaire. Notre Turcaret, qui en était devenu amoureux fou, fit tout au monde pour s'insinuer auprès d'elle; mais il ne réussit point dans ses projets, ce qui ne fit qu'irriter sa passion et ses desirs. Il va trouver une entremetteuse célèbre, lui fait part de son amour, et déclare être disposé à tous les sacrifices pécuniaires qu'on exigera si elle peut déterminer cette beauté à lui être favorable. Il ajoute qu'elle n'est pas à son aise, et l'autorise à s'avancer en propositions solides, et aussi loin que l'exigeront les circonstances : du reste, il promet de forts honoraires pour l'entremetteuse. Celle-ci, en femme adroite, commence par faire connaissance avec la femme de chambre, qui lui ménage un accès chez sa maîtresse; en sa qualité de marchande à la toilette, elle fut reçue : elle lui fait voir des bijoux, des étoffes et autres effets précieux : elle découvre bientôt le faible de la dame; elle a une fureur inconcevable pour les diamans; mais elle ne

sait comment faire pour les payer, elle manque d'argent. L'entremetteuse vient rendre compte au financier de sa commission; elle lui dit que l'ouverture est faite, mais que la négociation est chère; qu'il s'agit d'un écrin de dix mille écus. Le publicain, ladre de son caractère, était trop épris pour l'être en pareil cas : il va chez un bijoutier, se munit de la plus belle garniture de cette espèce, et la confie à l'appareilleuse, qui ne doute plus d'éblouir notre belle provinciale avec un pareil cadeau. Elle s'y prend adroitement, et, comme la commission devenait de plus en plus délicate à cause du mari, elle engage la dame à venir chez elle secrètement pour voir les diamans en question. Ils sont très-beaux, ajoute-t-elle, et ne seront pas chers, le propriétaire étant résolu de les céder à bon compte pour faire de l'argent. La jeune femme qui, à l'exemple de quantité de ses semblables, traitait tout cela à l'insu de son époux, accepta le rendez-vous comme étant plus commode. En conséquence, un beau dimanche, sous prétexte d'aller à l'église, en-

veloppée d'un voile, elle se rendit chez la prétendue marchande à la toilette, qui, de son côté, n'avait pas manqué de prévenir le fermier général, et de lui annoncer que la beauté docile à ses desirs avait consenti à une entrevue : elle lui indiqua l'heure. La jeune femme étant arrivée la première, comme l'avait bien combiné l'entremetteuse, on lui fit voir les diamans qui, à l'instant même, furent essayés : elle mit les girondoles aux oreilles, les bagues aux doigts, le collier au cou, etc. Se livrant à la vanité ordinaire de son sexe, elle s'admire dans cet état... *Mais tout cela sera bien cher*, dit-elle. — *Non, madame*, répond l'entremetteuse qui profite du moment pour faire entrer le financier. *Voilà le propriétaire ; vous vous arrangerez à merveille ensemble : je vous quitte.* — Elle sort aussitôt, ferme la porte, et laisse la victime en proie aux desirs effrénés du paillard, qui, de son côté, s'imagine ses propositions acceptées, fait les déclarations les plus amoureuses, et se met en devoir de recueillir le fruit de ses

avances. Tout cela s'était passé si brusquement, que la dame, pétrifiée, n'avait pas reconnu d'abord le fermier général; elle lui témoigne sa surprise, et le repousse avec indignation. Etonné à son tour, il demande si elle s'est flattée de recevoir ce cadeau impunément. Il s'ensuit une explication affreuse : la dame ne tarde pas à apprendre dans quel lieu elle se trouve; elle veut fuir, mais ses efforts sont vains, la clef n'étant pas à la porte; elle a beau sonner, personne ne répond. L'infame hôtesse de ce lieu de débauche voyait le combat par une ouverture secrète : elle se flattait toujours que les diamans opéreraient leur effet, et ne pouvait concevoir qu'une femme résistât à un pareil appât. Cependant il fallut terminer cette scène qui prenait une fort mauvaise tournure. Le vieux paillard, qui commençait à s'inquiéter, remet ses diamans dans sa poche, et se retire. La beauté, furieuse, crie, tempête et menace de faire mettre à l'hôpital l'entremetteuse. Cependant, tout considéré, de peur que cette aventure ne parvînt aux

oreilles de son mari, elle trouva plus prudent de rester tranquille, de profiter de la leçon, de renoncer aux diamans, et surtout de ne plus voir de marchande à la toilette.

Un mari, un peu lourd, disait à sa femme qu'il connaissait un homme qui n'était pas marqué au front. — *Ma foi*, dit-elle, *moi je n'en connais aucun.*

La Précieuse ridicule.

Une dame, qui tenait un peu de la précieuse, disait, dans une compagnie, qu'elle ne se servait jamais de mots qui pussent laisser une sale idée. Par exemple, ajoutait-elle, quand je me trouve avec des personnes qui savent vivre, et qui connaissent le bon ton, je dis au lieu d'un *cul d'artichaut* un porte-feuille, ou un fond d'artichaut. — Au lieu d'un *cul de basse fosse*, un fond de basse fosse. — Au lieu de *cul de sac*, un impasse. — Au lieu d'un *cul de lampe*, un fondement

de lampe. — Quelqu'un de la compagnie lui ayant observé qu'on était souvent obligé de parler comme les autres, elle le défia poliment de lui en citer des exemples. Il lui demanda pour lors comment elle appellerait dans la conversation ordinaire une pièce qui vaut soixante sous. — *Soixante sous*, repritelle. — Mais, madame, comment nommez-vous la lettre de l'alphabet qui suit le *p*? — Elle rougit, et répartit aussitôt : *Ho! ho! monsieur, je ne pensais pas que vous alliez me renvoyer à l'*a, b, c.

A la mort de Louis XV, madame Dubarri, sa maîtresse, fut exilée : mademoiselle Arnould, chanteuse de l'Opéra, renommée par ses saillies et ses galanteries, en ayant appris la nouvelle au foyer du théâtre où l'on répétait une pièce, s'écria en se retournant du côté de ses camarades : *Nous voilà donc orphelins de père et de mère!*

Un bienfait reproché cesse en quelque sorte d'être un bienfait : il ne mérite donc

presque aucune reconnaissance? Celui pourtant qui l'a reçu n'est pas dispensé d'en donner des marques ; mais l'obligé alors s'honore autant lui-même que son bienfaiteur s'est avili.

Il ne faut jamais jouer avec l'Amour.

Madame de Villecaire, femme respectable, d'une conduite sans tache, chérissait tendrement son mari, avait pour lui toutes les prévenances que dicte l'amour ; enfin elle n'aimait que lui au monde. Son cœur, rempli uniquement de cet objet, ne voyant que lui, n'avait pas eu grande peine à se défendre contre les attaques qu'il avait eues à essuyer... Mais cet époux adoré n'avait pas pour elle le retour qu'elle méritait : aussi jalouse que tendre, son inconstance la désespérait; elle s'en plaignit, et lui fit même des reproches. — Mais les plaintes qui réveillent ordinairement l'amour, lorsqu'il n'est qu'as-

soupi, deviennent bien fades, bien ennuyeuses quand elles partent d'une personne qu'on n'aime plus! — Madame de Villecaire, voyant que ses reproches ne faisaient nulle impression sur le cœur de son mari, imagina un moyen de le ramener à elle : elle ne voulut point l'imiter dans ses infidélités, mais elle chercha à le lui faire craindre. Un jeune homme, qu'elle voyait souvent lui parut propre à donner de la jalousie à son volage. Ses yeux lui parlaient depuis longtems un langage qu'elle avait refusé d'entendre ; elle parut y prêter attention. Ce changement heureux fut remarqué par l'amant; il devint plus hardi : on l'écouta. Les préférences que madame de Villecaire eut pour lui furent assez visibles pour être remarquées du mari; mais il fut toujours le même, et ne s'en alarma pas. Il avait trop de confiance dans sa vertu, et dans la tendresse qu'elle avait eue jusqu'à ce jour pour lui. Cependant, notre jeune homme, qui allait toujours de l'avant, sut profiter de leur erreur, et fit si bien, que madame de Ville-

caire, ne s'apercevant pas du changement de ses sentimens, l'aima tout de bon, et commença à éviter les yeux du public : elle craignit bientôt de donner autant de jalousie qu'elle l'avait d'abord souhaité. Dans les commencemens, elle feignit d'aimer ce qu'elle n'aimait pas, et à présent elle feint de ne pas aimer ce qu'elle n'aime *que* trop. — Quelle leçon pour le beau sexe! cela lui prouve *qu'il ne faut jamais badiner avec l'amour.*

Rien de plus ridicule, disait un *ministre* à des courtisans qui l'environnaient, que la manière dont se tient le conseil chez quelques nations *nègres* : représentez-vous un grand salon où sont placées une douzaine de grandes cruches à moitié pleines d'eau ; c'est là que, nus, et d'un pas grave, se rendent une douzaine de conseillers d'état. Arrivés dans cette chambre de conseil, chacun saute dans sa cruche, et s'y enfonce jusqu'au cou : c'est dans cette posture qu'on délibère, et qu'on opine sur les affaires de

l'état... Le ministre, voyant le sérieux de ceux qui l'écoutaient, leur dit : *Mais vous ne riez pas : pourquoi cela ?* — *C'est*, répondit l'un des courtisans, *que nous voyons tous les jours quelque chose de plus plaisant encore.* — Quoi donc? reprit le ministre. — *C'est un pays où les cruches seules tiennent conseil.*

Costume des Femmes Galantes.

Aujourd'hui les femmes galantes ne portent qu'un vêtement léger, transparent comme l'onde qui voile des baigneuses : chaque mouvement trahit une forme : les extrémités, les bras, les épaules, la gorge, les jambes, les pieds sont nus ou le paraissent. Un réseau de soie, un tricot léger, souple, adhérent, couleur de chair, caresse, moule et dessine le corps ; une gaze diaphane l'enveloppe ; le souffle de la volupté semble d'accord avec le desir pour l'agiter : tantôt elle s'entr'ouvre et se referme soudain : une forme ravissante a brillé comme

un éclair. Tantôt cette gaze ondoie, se balance, avec amour et mollesse, sur des contours qu'elle semble baiser; tout à coup, repoussée par leur fermeté et leur élasticité, elle s'écarte au gré de la coquetterie, voltige, s'arrondit, et laisse apercevoir jusqu'au berceau le plus secret des amours. — C'est Flore mourante sous les baisers de Zéphire. C'est Vénus enlacée dans les bras d'Adonis. C'est Callipige souriant à sa beauté.

Deux petites maîtresses, le visage couvert de rouge, demandaient à un étranger : *Que pensez-vous des beautés françaises ? — Mesdames*, leur répondit-il naïvement, *je ne me connais pas en peinture.*

Le comte de Lauragais, ce seigneur savant et bel esprit, et dont la philosophie consistait à faire beaucoup de folies, revenait d'Angleterre, où il était allé voyager. Il se présente à la cour, et rend ses hommages au roi. — Ce prince, peu content de ses aberrations continuelles, lui demanda, avec

sévérité, ce qu'il était allé apprendre en Angleterre. — Le comte, piqué du ton de la question, répondit très-indécemment : *A penser, sire.* — *Les chevaux*, répond le monarque, qui à l'instant lui tourne le dos.

Une belle personne en négligé plaît davantage qu'une laide parée : ainsi la vérité toute nue a mille fois plus de charmes que le mensonge orné des plus belles fleurs de l'éloquence.

La passion effrénée du jeu cause souvent la ruine non-seulement des biens, mais encore de l'honneur : aussi madame Deshoulières, l'une de nos muses françaises, a-t-elle dit fort spirituellement : *On commence par être dupe, et on finit par être fripon.*

Le singulier Mariage.

Un marchand qui était passé d'Angleterre dans une des îles de l'Amérique, y acquit en

peu de tems une fortune assez considérable ; mais il crut qu'il ne pourrait pas être heureux s'il ne la partageait avec une femme de mérite. N'en trouvant dans l'île aucune qui lui convînt, il prit le parti d'écrire à un de ses correspondans de Londres, dont il connaissait la probité et l'exactitude. Comme il ne connaissait pas d'autre style que celui du commerce, il écrivit à son ami une lettre dans laquelle, après avoir parlé de plusieurs affaires, il vint à l'article de son mariage ; en voici la teneur : « *Item*, ayant pris la réso-
« lution de me marier, et ne trouvant pas
« ici un parti convenable pour moi, ne
« manquez pas de m'envoyer, par le pre-
« mier vaisseau chargé pour cette place,
« une jeune femme possédant les qualités et
« formes suivantes : je la veux d'une hon-
« néte famille, de 20 à 25 ans, taille
« moyenne et bien proportionnée, et de l'em-
« bonpoint ; visage agréable, d'un caractère
« doux, et surtout d'une réputation sans
« tache ; d'une bonne santé et d'une consti-
« tution assez forte pour supporter le chan-

« gement de climat. Si elle arrive condi-
« tionnée comme je le demande, avec la
« présente lettre *endossée pa1 vous*, je m'en-
« gage à faire honneur à ladite lettre, et à
« épouser la porteuse à quinze jours de vue;
« quant à la dot, je n'en demande pas. En
« foi de quoi j'ai signé celle-ci. » — Le correspondant de Londres lut et relut cet article extraordinaire; il admira la prudente exactitude, et le style comique de cet américain, et s'occupa de suite des moyens de le servir selon son goût. Après plusieurs recherches, il crut avoir trouvé la femme qu'on demandait dans une demoiselle aimable, mais sans fortune, et qui accepta la proposition. Elle s'embarqua sur un vaisseau avec les marchandises, bien pourvue de certificats en bonne forme, et endossés par le correspondant. Elle était comprise dans l'envoi en ces termes : « *Item*, une fille de 21 ans, de
« la qualité, forme et condition comme par
« ordre, ainsi qu'il conste par les attesta-
« tions qu'elle produira. » — Avant le départ de la demoiselle, le correspondant

avait fait partir des lettres d'avis par d'autres vaisseaux, pour informer son ami qu'il lui envoyait, par tel bâtiment une jeune personne telle qu'il l'avait demandée. Notre américain se trouva au débarquement, et vit une personne très-aimable qui, l'ayant entendu nommer, lui dit : « Monsieur, j'ai « une lettre-de-change sur vous ; j'espère « que vous y ferez honneur. » Elle lui remit en même tems la lettre du correspondant, sur le dos de laquelle était écrit : *La porteuse d'icelle est l'épouse que vous m'avez donné ordre de vous envoyer.* — Mademoiselle, dit l'a-« méricain, je n'ai jamais laissé protester « mes lettres-de-change, et je vous jure que « je ne commencerai pas par celle-ci ; je me « regarderai comme le plus heureux des « hommes si vous me permettez de l'ac-« quitter. » — Cette première entrevue fut bientôt suivie des nôces ; et ce mariage est devenu un des plus heureux de la colonie.

Une jeune femme, jolie et vertueuse, avait inspiré une passion très-forte à un grand

seigneur : il ne laissait échapper aucune occasion de lui faire sa cour : un jour, qu'il se trouvait en tête à tête avec elle, il fut plus pressant qu'à l'ordinaire. La dame se fâcha ; mais le seigneur, pour la tranquilliser sur ses importunités, lui dit : *Belle dame, cessez de craindre ; votre vertu est seule ce que je respecte en vous.* — *Eh bien !* répondit-elle, *finissez ; soyez sage, et ne m'exposez pas au danger de perdre tout ce que vous aimez.*

La belle Solliciteuse, ou *le Juge généreux.*

Un juge de mes amis se vantait que la plus charmante femme du monde ne pourrait jamais lui faire oublier ses devoirs. — Je vous crois, lui dis-je ; *mais tout magistrat est homme avant que d'être juge : le premier moment est pour la solliciteuse, et le second est pour la justice.*

L'anecdote suivante prouvera ce que j'avance :

Une jeune comtesse, belle comme les

amours, et dont les charmes étaient susceptibles de prévenir en faveur d'un mauvais procès, fut solliciter un magistrat qui devait juger un différend que son cousin avait contre un marchand. Ce marchand était alors dans le cabinet de son juge, qui trouvait son affaire si claire, si juste, qu'il ne put s'empêcher de lui promettre gain de cause. Au même instant, la jeune femme parut dans le salon voisin : son port majestueux avait quelque chose d'imposant; sa parure élégante, ses cheveux artistement arrangés, sa robe leste et légère, donnaient un nouvel éclat à sa beauté. La blancheur de son cou d'albâtre, sa gorge éblouissante étaient relevées par une superbe chaîne d'or, et ses beaux bras ronds et potelés étaient ornés de magnifiques bracelets. — Notre juge ne put la voir impunément, son cœur fut pris du plus vif sentiment; il courut à elle, et lui demanda le sujet de son aimable visite. Son abord, son air, le son de sa voix, tant de charmes, enfin, le subjuguèrent si bien, qu'en ce premier moment il fut plus homme que

juge, et promit à la belle solliciteuse gain de cause pour son cousin. — Voilà le juge engagé des deux côtés. En rentrant dans son cabinet il trouva le marchand désolé. — *Je l'ai vue,* s'écria le pauvre homme hors de lui-même, *je l'ai vue celle qui sollicite contre moi; comme elle est belle! Ah! monsieur, mon procès est perdu.* — *Mettez-vous à ma place,* répondit le juge encore tout interdit et plein de l'objet qu'il venait de voir : *ai-je pu lui refuser ce qu'elle me demandait?... Mais, soyez tranquille, vous ne perdrez rien.* En disant cela, il tira d'une bourse deux cents louis, (c'était à quoi pouvaient monter les prétentions du marchand) les lui donna, et se retira confus de sa faiblesse. — La jeune dame ayant appris la chose, craignant d'avoir trop d'obligations à un juge si généreux, lui renvoya sur-le-champ les deux cents louis. Le cousin, aussi galant que la comtesse était scrupuleuse, les lui rendit aussitôt. C'est ainsi que chacun fit ce qu'il devait faire : le juge craignit d'être injuste, la jeune dame d'être trop reconnais-

sante, le cousin paya, et le marchand fut soldé.

M. le duc de Brancas, étant en voyage, fit une chûte qui l'obligea de s'arrêter dans le premier village qui se trouva sur sa route. On lui conseilla de se faire saigner : on avertit en conséquence le chirurgien-barbier du lieu ; c'était un gascon. Son air, quoique leste et déluré, n'inspirait pas beaucoup de confiance ; cependant le duc consentit de s'en servir. Comme ce chirurgien était près de le piquer, M. de Brancas retira son bras. — *Il mé semblé, monseignur*, dit le cadédis, *qué vous craignez la saignée?* — *Ce n'est pas la saignée, mon cher, que je crains*, lui répondit le duc; *mais c'est le saigneur.*

Le Rival heureux.

Le jeune Théodore, garçon aimable, doué de tout ce qu'il faut pour plaire, aimait éperdument une certaine madame de Cour-

celle : c'était une de ces femmes charmantes que la nature avait pris plaisir à former et à douer de tous ses dons ; grande, taille superbe, jolie gorge, les yeux bleus et langoureux, bouche petite, la main belle, jambe fine et pied mignon, tout en elle était beau et portait au ravissement. Quoique les yeux de cette belle ne parussent point ennemis de l'amour, notre jeune homme ne pouvait cependant pas réussir à se faire écouter : au désespoir de voir tous ses soins inutiles, il chercha à découvrir si quelque rival secret ne causait point cette froideur ; il fit sa cour à la femme de chambre de celle qu'il adorait, et apprit bientôt que ses soupçons n'étaient que trop vrais. — Madame de Courcelle avait une intrigue avec M. de Bonac, homme plein d'esprit et bien fait pour captiver le cœur d'une femme. — Dès que Théodore eut fait cette découverte, il chercha à en profiter, et dès ce moment il mit tout en usage pour supplanter son rival : mais ses efforts furent vains ; madame de Courcelle était constante. Désespéré, il ne

savait quel parti prendre, lorsque la femme de chambre, que ses libéralités lui avaient gagnée, trouva le moyen de le rendre heureux au moment où il commençait à se guérir d'un attachement si fatal à son repos. Cette fine soubrette lui apporta un jour une lettre que sa maîtresse l'avait chargée de rendre à M. de Bonac. Elle lui assignait un rendez-vous au bal de l'Opéra, et lui donnait tous les renseignemens nécessaires pour la connaître sous le masque. — Théodore résolut de garder cette lettre, et de prendre la place de son rival. La confidente y consentit malgré ce qu'elle pouvait craindre du ressentiment de sa maîtresse. Notre amoureux se masqua, et se rendit au bal : il aborda hardiment madame de Courcelle, qui fut trompée par la ressemblance de la taille, et plus encore par les discours qu'il lui tint relativement à la lettre qu'il feignit avoir reçue d'elle. Il lui proposa de sortir un moment du bal.... Un carrosse nous attend à la porte, lui dit-il ; nous pouvons être une heure ensemble. — Madame de Courcelle,

qui était loin de se croire avec le jeune Théodore, y consentit volontiers : ils sortirent tous deux bien amoureux ; ils s'éloignèrent aussitôt de la lumière incommode des flambeaux. Théodore, dont la tendresse était impatiente, se pressa de profiter de l'heureuse occasion. Mais quelle fut la surprise de madame de Courcelle en ne reconnaissant pas dans ses transports les languissantes marques de tendressede M. de Bonac ! Théodore, en adroit chevalier, profita d'un de ces doux momens de jouissance pour se faire connaître de sa belle maîtresse : il fit si bien les choses, qu'on ne lui sut pas mauvais gré de cette tromperie ; au contraire, madame de Bonac lui dit d'un ton plein d'amour : — *Que j'ai eu d'injustice, mon cher Théodore, de vous maltraiter ! hélas ! ne m'en voulez pas, je ne connaissais pas toute votre amabilité : c'en est fait, le langoureux Bonac ne me sera plus de rien.*

Comme le tems s'écoulait, (car les amans ne le calculent jamais) bien contens l'un de l'autre, ils rentrèrent dans le bal sans que

personne se fût aperçu de leur absence. — Madame de Courcelle tint parole : M. Bonac eut le lendemain son congé en bonnes formes, et depuis ce tems, Théodore occupa sa place.

Le palais Égalité.

Pour peu qu'on ait fréquenté le palais Égalité, on aura remarqué qu'il change de physionomie au moins quatre fois par jour. Le matin est le moment que choisissent les femmes honnêtes pour y venir faire leurs emplettes : la mère peut alors y conduire sa fille ; le vice dort encore, et la nuit a purifié l'air qu'il infecta la veille. Dans des tems plus heureux on voyait la foule abonder chez les bijoutiers, les merciers, les drapiers, les marchandes de modes, etc : l'usage est encore le même ; mais l'affluence est bien diminuée. De midi à une heure arrivent les faiseurs d'affaires : les groupes se forment ; c'est le moment où les agioteurs conspirent la hausse et la baisse ; c'est là qu'on prépare,

qu'on dégrossit les opérations de la Bourse, dont le palais Égalité est devenu comme l'anti-chambre. Les meneurs s'entendent; le mot se donne; les rôles se distribuent, et le destin de cent mille rentiers est arrêté. — Quatre heures sonnent, point de promeneurs; beaucoup de passans qui se croisent: il s'agit de dîner, on va très-vîte. Bientôt on ne rencontre presque plus personne; mais les salles des restaurateurs sont pleines. Un cliquetis de vaisselle frappe assez désagréablement les oreilles du malheureux affamé qui croustille sa flûte de deux sous. — La nuit vient, on allume les réverbères. La scène change: la foule se grossit, et roule à flots bruyans autour des galeries: beaucoup de jeunes gens, une infinité de militaires, quelques vieux libertins, maris désœuvrés, un petit nombre d'observateurs, force filoux, des filles à moitié nues, c'est le moment où tous les vices se sont donnés rendez-vous. Tandis que les filles jouent de l'œil, les escrocs jouent des mains. Il existe entre ces deux classes un traité d'alliance

offensive et défensive, et c'est ordinairement à frais communs que la coalition fait la guerre aux mouchoirs, aux montres, aux bourses et aux porte-feuilles. Pour faire ces observations, il faut s'attendre à payer tôt ou tard un petit tribut : car ici, comme ailleurs, on n'a rien pour rien.

Bonne leçon pour les jeunes étourdis.

Il y avait au plus six mois que j'étais dans les mousquetaires, disait le ci-devant comte d'Egmont, qu'enchanté de me voir affranchi des entraves d'une éducation qui depuis long-tems m'ennuyait fort, je me livrai aveuglément à toute la licence de mon nouvel état. Un vendredi, (je m'en rappellerai toujours) que j'avais amplement et joyeusement dîné avec quelques-uns de mes camarades, j'arrivai assez tard à l'Opéra, où la foule était grande ; je me glissai de mon mieux, et parvins enfin à trouver place au

milieu du parterre. Là, forcé de m'arrêter; j'aurais pris patience si je ne m'étais trouvé derrière un vieux *monsieur à perruque à marteaux*, dont l'ampleur formait à mon égard une espèce de parapet qui me dérobait absolument la vue du spectacle, et surtout celle d'une jeune danseuse qui me plaisait beaucoup. Après avoir prié vainement ce *monsieur*, que déjà j'incommodais fort, de vouloir bien, par quelques mouvemens qu'il disait sèchement être impossibles, me procurer quelque petit point de vue, impatienté de son sang froid, ainsi que de ma position qui faisait rire mes voisins, je tire de ma poche une paire de ciseaux, avec lesquels je travaille non-seulement à élaguer ce qu'avait de trop touffu l'espèce de *branchage* qui me nuisait, mais encore les nœuds qui lui servaient d'ornemens, et dont, à chaque ondulation du parterre, mon pauvre estomac était cruellement foulé.

Les éclats de rire qu'excita ma vengeance ayant réveillé mon homme de l'espèce d'apathie qu'il avait marquée jusque-là, et

s'étant aperçu de l'état où j'avais mis sa perruque : *Mon jeune ami*, me dit-il en se retournant, *j'espère que vous ne sortirez pas d'ici sans moi.* — Ce petit compliment, continue le comte d'Egmont, et surtout certain coup d'œil très-expressif dont il était accompagné, m'ayant fait sentir toute l'étendue de ma sottise, tempéra, je l'avoue, le plaisir que j'avais pris à la faire ; mais le vin était tiré, il fallait le boire, et je m'y déterminai. L'opéra fini, mon homme, en se retournant gravement, me fit un signe, et je le suivis. Après avoir traversé, non sans beaucoup de peine, la place du palais Royal, et enfilé la rue Saint-Thomas-du-Louvre, nous entrâmes sous l'arcade, où, s'arrêtant tout à coup : *Vous êtes jeune*, me dit-il, *M. le comte d'Egmont ; car j'ai l'honneur de vous connaître, et je vous dois une leçon dont feu M. votre père, que j'eus l'honneur de connaître mieux encore, m'aurait probablement su quelque gré. Quand on insulte publiquement, et surtout un vieux militaire, il faut au moins savoir se battre....*

Voyons, continua-t-il en tirant son épée, et gardant son chapeau sous le bras, *comment vous vous en acquitterez*.

Aussi furieux qu'humilié d'un propos qui me semblait tenir du mépris, je fonds sur lui avec toute l'impétuosité dont l'âge et le ressentiment me rendaient capable : mais mon homme, sans s'émouvoir, et fixe comme un terme, après s'être contenté, pendant quelque tems, de me désorienter par la plus insolente des parades, ne répondit enfin à mes attaques que par un coup de fouet qui fit sauter à six pas de là mon épée. *Reprenez-là, M. le comte*, me dit-il avec le même sang froid ; *ce n'est pas en danseur de l'Opéra, c'est en galant homme, c'est de pied ferme qu'un homme de votre nom doit se battre, et c'est à quoi je vous invite.* — Vous avez bien raison, lui dis-je en tâchant de retenir les mouvemens qui m'agitaient, et j'espère me voir bientôt digne de votre estime.

Bien déterminé à périr plutôt que de

m'exposer à de nouveaux sarcasmes de la part de ce singulier adversaire, je me plante vis-à-vis de lui, et l'attaque avec autant de froideur que lui-même se défendait. — *Fort bien cela, fort bien, monsieur le comte*, s'écriait en riant ce diable d'homme, jusqu'au moment qu'après m'avoir percé le bras d'outre en outre : *En voilà assez*, dit-il, *pour cette fois*. Sur quoi, après m'avoir placé contre le mur, et m'avoir dit de l'attendre un moment, il vole à la place du palais Royal, amène un fiacre, bande ma plaie avec un mouchoir, dit au cocher de nous mener aux mousquetaires de la rue de Beaune, m'y dépose entre les mains du suisse, et prend congé de moi.

Après une retraite de plus de six semaines qu'avait exigée ma blessure, il y avait au plus huit jours que je reparaissais dans le monde, lorsqu'en entrant un soir au café de la *Régence*, où je cherchais deux de mes camarades, je reconnais mon homme qui, en quittant sa triste *bavaroise*, se lève, vient à moi, met un doigt sur sa bouche, et, disant

chut, me fait signe de le suivre. Arrivés sous la même voûte : *Vous vous êtes un peu égayé à mes dépens en racontant notre aventure*, me dit-il, *mon cher comte, et je vous considère trop pour ne pas contribuer à la rendre plus plaisante encore en ajoutant une suite au récit que vous pourrez en faire... Allons, vîte, l'épée à la main.* Que vous dirai-je ? continua M. d'Egmont ; cette seconde leçon, à peu près la même que la première, fut encore suivie, quelques mois après, d'une troisième : ce bourreau d'homme, enfin, était devenu si redoutable pour moi, que je n'entrais dans aucun lieu public sans frémir en quelque façon de la possibilité de l'y rencontrer. Qu'on juge donc de ma joie, ainsi que de ma reconnaissance, lorsqu'un garçon du café de la *Régence*, arrivant un matin chez moi, me dit : *Pardon, M. le comte ; mais j'ai cru ne pas vous déplaire en venant vous apprendre que M.* Chut *est mort hier au soir, et que ma bourgeoise espère vous revoir bientôt chez nous !*

Au parlement, les juges étaient *couverts*, et les avocats commençaient toujours leur plaidoyer la tête découverte; il était d'usage que sitôt les premiers mots prononcés le président invitait l'orateur à se couvrir. — Un jour maître Jacquinet portait la parole : *Messieurs*, dit-il en commençant, *les sots se couvrent.... — Couvrez-vous, maître Jacquinet*, lui dit le premier président; *la cour vous le permet.*

Sans l'espérance d'une immortalité bien heureuse, la mort devrait être regardée comme le plus grand de tous les malheurs.

Un paysan normand, malin comme la gente de son pays, avait confié en garde à un de ses voisins une terrine de lait. Il vint la redemander; mais le lait avait disparu. — Grande querelle, grand tapage; il y eut procès : la cause ayant été plaidée devant le juge du lieu, le voisin fut condamné à payer la terrine, quoiqu'il soutînt que c'étaient les mouches qui l'avaient mangée.

Il fallait les tuer, lui dit le juge. Quoi ! répond le paysan, est-il donc permis de tuer les mouches? — Oui, répond le juge, partout où vous les trouverez; je vous le permets. — Au même instant le paysan, voyant une mouche sur la joue du juge, s'approcha de lui, et lui donna un bon soufflet, disant : La voici cette gueuse de mouche; je gage que c'est une de celles qui ont mangé le lait. — Le juge reçut le soufflet, et n'osa se plaindre, vu la permission qu'il lui en avait donnée.

Une jeune fille des plus naïves fut à confesse : entr'autres péchés dont elle s'avoua coupable, elle confessa avoir eu beaucoup d'*estime* pour un jeune homme.. — *Combien de fois?* lui demanda le confesseur.

On parlait dans une société d'héritages, et chacun enviait le sort heureux de certains hommes à qui dans le cours de la vie il échéait inopinément plusieurs successions souvent très-considérables. Un des discoureurs, plus envieux que les autres, s'écria;

Toutes ces belles choses-là ne sont pas pour moi, et je crois que le diable viendrait à mourir que je n'hériterais pas même de ses cornes. Sa femme, qui, par-devers elle, avait quelque sujet de plainte à son égard, l'ayant entendu, reprit aussitôt la parole, et lui dit : *Eh! mon ami, de quoi vous fâchez-vous? n'en avez-vous pas déjà assez?* Cette répartie à double sens fit beaucoup rire la compagnie, et la femme fut vengée.

Une dame fort spirituelle, et qui passait pour un peu galante, se trouvant dans un cercle nombreux, fut entreprise par un de ces petits maîtres de haute volée. La voyant richement habillée, et couverte de bijoux superbes, il lui demanda, avec l'empesé et la nonchalance d'un fat insipide, *si toute cette riche parure n'était pas le fruit de quelqu'une de ses galanteries.* — *Mon petit ami,* répondit-elle, *vous croyez sans doute parler à votre mère.*

Un acteur, que la chronique ne nomme

pas, avait le suprême talent de se faire aimer du beau sexe par son humeur enjouée. Une dame un peu galante se sentit un violent caprice pour lui. Chaque soir elle venait au spectacle, et toujours elle applaudissait d'une manière marquante son bien-aimé. L'acteur remarqua cette belle; elle était jeune et jolie, et lui, qui n'était pas sot, se promit bien de pousser sa *pointe*. Il ne fit pas beaucoup d'avances; on le desirait.

Un soir, qu'il ne jouait pas, il guette sa dame. Elle arrive: il se place dans la même loge; on cause: Vous ne jouez donc pas aujourd'hui? — Non, madame, malheureusement, et je serai cette fois privé des applaudissemens de femmes charmantes. — Vous êtes galant. — Auprès de vous ce n'est pas un mérite..... Un coup d'œil l'encourage; il prend une main. Le spectacle fini, il offre à la belle de la reconduire: la politesse ne permet pas de refuser. On invite l'aimable conducteur à se reposer, enfin à souper. L'habile comédien fit si bien, qu'il

resta à coucher. Mais comme la rose n'est jamais sans épines, ne voilà-t-il pas que l'indiscret mari s'avise de revenir de la campagne ! Grand embarras ! l'appartement n'a qu'une porte ; mais l'amour est ingénieux. L'acteur regarde la croisée : il y avait au-dessus un large auvent d'où il pouvait aisément, par son peu de hauteur, gagner la rue : il prend ses habits, et se sauve par la fenêtre. — Laissons la dame recevoir conjugalement son époux, et suivons notre amoureux sur l'auvent. Il y avait quatre croisées de front ; il va à la dernière, espérant se r'habiller plus commodément. Un tel cabinet de toilette n'était pas fort agréable ; mais notre homme était destiné cette nuit-là aux grandes aventures, et il était écrit dans le livre du destin qu'il n'aurait pas la peine de s'en retourner chez lui. — En mettant son habit, sa main touche à la croisée ; il va pour se sauver, craignant d'être pris pour un voleur. — Une femme ouvre la fenêtre : *Est-ce toi, Dorval ?* — Il voit que c'est une *attendante* : sans se déconcerter, il

répond à demi-voix : *Oui.* — *Entre vite ; mon ami... Par quel hasard... aurais-tu perdu la clef de la grille ?* — *Précisément.* — *Etourdi ! viens te réchauffer sur mon sein.* — La dame le mène au lit ; comme un docile agneau, il se laisse conduire, et en homme qui sait vivre, il montre toute sa gratitude à celle qui l'a si bien reçu. Après les premiers *complimens* d'usage en pareille occasion, on s'endort. Le lendemain, l'Aurore sortant des bras de Titon, fait voir à la dame sa méprise. Elle fut un peu honteuse. *Ce qui est fait est fait*, dit-elle ; *mais comment cela s'est-il fait ?* Loin de lui dire la vérité, l'adroit comédien lui conta un mensonge, qu'elle prit pour argent comptant, et tout le tems que le mari de la voisine fut à Paris, il s'en tint à l'autre ; on assure que, dans la suite, il partagea à tour de rôle ces deux bonnes fortunes qu'il devait au hasard.

Un jeune homme s'étant rendu criminel par un excès de jalousie, sa famille eut re-

cours à madame Bonaparte, qui se détermina à solliciter sa grace auprès de son époux. — C'est la première que je vous demande, lui dit-elle, et vous me l'accorderez. — Je ne le puis, répondit le consul. — *Vous* me la refusez? à moi! — Oui, madame : quand on saura que c'est à vous que je ne l'ai point accordée, personne n'osera la demander.

Fernand Cortez, tragédie de Piron, ayant paru trop long à la première représentation, les comédiens députèrent leur camarade Legrand à cet auteur pour le prier de faire quelques corrections à sa pièce. Piron se trouvant offensé, se gendarma contre le comédien; mais celui-ci insista, et apporta l'exemple de M. Voltaire, qui corrigeait ses pièces au gré du public. — *Cela est différent*, répondit Piron : *Voltaire travaille en marqueterie, et moi je jète en bronze.*

Singulier plaidoyer d'un procureur aux consuls.

Maître Quincot, procureur aux consuls,

qui s'était fait une forte réputation par la manière naïve et singulière avec laquelle il plaidait, défendait un jour un maquignon que l'on voulait forcer à reprendre un mauvais cheval qu'il avait vendu : Messieurs, dit Quinçot, quand nous avons vendu notre cheval, il était en très-bon état ; il était gros et gras. Aujourd'hui comment veut-on que nous le reprenions? On nous le ramène comme un *ecce homo*, parce qu'on lui a fait faire trop de chemin, et qu'on l'a fait courir à *ventre déboutonné*. Après tout, nous ne vous en imposons pas; il est là-bas dans la cour, il n'y a qu'à le faire monter et comparoire en personne. — Mais, lui dit-on, gardez le cheval à l'écurie une quinzaine de jours, il sera bientôt refait. — Ah ! messieurs, dit Quincot, ce que l'on demande n'est pas raisonnable, et d'ailleurs ma partie n'est pas en état de garder pendant quinze jours à l'écurie un cheval qui resterait là *les bras croisés à ne rien faire*.

La Sémiramis de M. de Voltaire ne fut

pas fort accueillie à la première représentation. L'auteur trouvant Piron dans le foyer, lui demanda ce qu'il pensait de sa tragédie : *Je pense*, répond le métromane, *que vous voudriez bien que je l'eusse faite. — Oh ! je vous aime assez pour cela*, répondit Voltaire.

Château-Brun était maître-d'hôtel du duc d'Orléans ; il fut auteur de plusieurs pièces de théâtre. Après un repos de quarante ans, il reparut sur la scène en donnant sa tragédie des Troyennes : dans le second acte, un troyen vient se jeter aux genoux du vainqueur pour lui exposer la misère de sa patrie, et lui demander du pain. — *J'aurais été bien surpris*, dit alors un plaisant du parterre, *si on ne parlait pas de manger dans une pièce faite par un maître-d'hôtel.*

M. de Casse, riche fermier, étant mort, son cercueil fut, comme c'est l'usage, exposé sous la porte-cochère de son hôtel. Un

de ses amis, qui était très-malheureux en ménage, vint chez lui pour savoir de ses nouvelles; il rencontre le domestique, et lui demande l'état de la santé de M. Casse: le domestique, les larmes aux yeux, lui dit, en lui montrant le cercueil: *Regardez; le voici.* — Grand dieu, s'écrie l'ami, ce que c'est que de nous! Et qui était son médecin? — C'était M. Millot. — De grace, mon ami, vîte son adresse; *j'en ai grand besoin pour ma femme.*

Tout devant être commun entre les amis, il n'est pas étonnant que rien ne soit moins commun que les vrais amis.

Distractions, bêtises et naïvetés du baron d'Asnières.

Il demandait un jour à un jeune homme qui était le plus âgé de son aîné ou de lui.

Un de ses fermiers se plaignait à lui que les taupes lui gâtaient un beau pré, et qu'il

ne pouvait y trouver de remède. — Vous êtes bien embarrassé ! répondit-il ! *eh ! faites-le paver.*

Etant en voyage, il fut obligé de s'arrêter dans une auberge pour y coucher. On lui donne une chambre dont les cloisons étaient presque entr'ouvertes : il s'en plaignit à l'hôtesse en lui disant : *Mais, madame, cela est détestable, votre chambre est la plus mauvaise du monde, on y voit le jour toute la nuit.*

S'étant un jour coupé le doigt, il s'écria : *on me l'avait toujours bien dit que ce couteau coupait tout ce qu'il voyait !*

On lui disait qu'un homme possédait huit langues : *Celui-là*, répondit-il, *doit parler beaucoup.*

Une belle dame lui demanda, à son retour d'Angleterre, ce qu'il pensait de la beauté des femmes de ce royaume. *Elles sont belles*, répondit-il ; *mais elles ne sont pas de votre calibre.*

Il demanda un jour si les chiens du roi allaient à pied à la chasse.

Etant sur le point de marier sa fille, quelqu'un lui dit qu'elle était bien jeune. *Pas si jeune que vous croyez bien, car elle a déjà eu un enfant.*

Il disait dans une compagnie que, quand son père épousa sa mère, *il était si vieux, qu'il ne pouvait pas avoir d'enfans.*

Etant dans une société, il entendit dire qu'il était arrivé deux vaisseaux chargés de Terre-Neuve : *il demanda si la vieille n'était pas aussi bonne.*

Une dame, étant auprès d'un feu bien clair, racontait une histoire. Une étincelle vola sur sa robe, et elle ne s'en aperçut que lorsque le feu eut fait bien des progrès. — *Je le voyais bien, madame,* lui dit-il, *mais je ne voulais pas avoir l'impolitesse d'interrompre votre discours.*

Quelqu'un lui ayant dit qu'il avait dîné avec un poëte qui l'avait régalé au dessert d'une excellente épigramme, il fit venir son cuisinier, et lui dit fort en colère : *D'où vient que tu ne m'as pas encore fait manger une épigramme.*

Ayant appris qu'un de ses plus beaux chevaux était crevé : *Hélas! s'écriait-il, ce que c'est que de nous!*

Voyant une maison superbe, et d'un goût différent des autres, il dit : *Voilà une bien belle maison ; a-t-elle été faite dans ce pays?*

Quelqu'un lui ayant annoncé qu'un de ses amis était mort, il répondit : *Je n'en crois rien ; car si cela était, il me l'aurait écrit.*

Voulant une fois aller en campagne de bon matin, il fit lever, sur les minuit, un de ses domestiques, et lui dit de regarder par la fenêtre si le jour ne venait pas. Celui-ci lui répondit qu'il n'y avait encore aucune apparence, car il faisait bien noir. —*Je ne suis pas étonné,* lui répliqua-t-il, *que tu n'y voies goutte; butor que tu es, allume la chandelle.*

Dînant un jour de carême chez un de ses amis, on servit un hareng saur : il le trouva si bon, qu'il ne voulut rien manger autre chose. Il demanda ensuite où on l'avait

pris, parce que, disait-il, son intention était d'en avoir une certaine quantité pour peupler un de ses étangs.

Comme il savait qu'on donnait aux grands seigneurs le titre de grandeur; aux princes, celui d'altesse; aux rois, celui de majesté, un jour, qu'il écrivait à un infante d'Espagne, il finit sa lettre par ces mots : *Je baise humblement les mains de votre infanterie.*

Retournant de Paris dans une de ses campagnes proche Saint-Denis, il dit à un gentilhomme, qu'il rencontra : Ma foi, monsieur, je ne vous conseille pas d'aller à Paris, je ne crois pas que vous y trouviez grand monde, car au moment que j'en suis sorti, tout le monde était botté.

Un de ses enfans étant mort en son absence, à son retour sa femme lui annonça cette fâcheuse nouvelle. — *Eh! madame*, répondit-il, *vous auriez plus de soin de vos enfans, si vous saviez la peine que j'ai de vous en faire.*

C'est une injustice de penser mal de tous

les hommes ; mais c'est prudence de se défier de chacun en particulier.

Le célèbre Dufresne, qui servit de modèle au Glorieux de Destouches, jouant un jour d'un ton de voix basse, un spectateur cria : *Plus haut.* L'acteur, qui croyait être le prince qu'il représentait, répondit sans s'émouvoir : *Et vous plus bas.* Le parterre, indigné, répartit par des *brouhaha* qui firent cesser la pièce. La police, ayant pris connaissance de cette affaire, ordonna que Dufresne ferait des excuses au public : cet acteur souscrivit à regret à ce jugement, et, s'avançant sur le bord du théâtre, il commença ainsi sa harangue : *Messieurs, je n'ai jamais mieux senti la bassesse de mon état que par la démarche que je fais aujourd'hui.........* Ce début était assurément très-injurieux pour le public ; mais le parterre, plus occupé de la démarche d'un acteur qu'il adorait, qu'attentif à son discours, ne voulut pas qu'il continuât, dans la crainte de l'humilier davantage. Et Dufresne eut

la gloire d'avoir vexé ceux même qui cherchaient à l'abaisser.

En amour, le sage, l'homme vertueux dit: il faut que les choses soient amenées; je ne veux rien obtenir d'une femme sans l'avoir mérité; je veux que ses faveurs soient le gage de sa tendresse, et la récompense de la mienne: autrement elles ne méritent pas ce nom. Un bien qui n'a rien coûté peut-il satisfaire un amant délicat? Qu'il est flatteur d'avoir pu rendre sensible un cœur indifférent! d'y faire naître des transports jusque-là inconnus! Peut-on jamais regretter des soins dont le prix est si flatteur?

Deux mousquetaires, dont l'un était fort étourdi, se trouvant un jour au café de la *Régence*, virent passer dans une brouette un jeune homme bien paré, et dont le visage annonçait une santé florissante. Il faisait beau et sec; c'était un des beaux jours de l'été. L'un de ces mousquetaires se scandalisa de voir par un tel tems un jeune homme bien portant se faire traîner en brouette. —

Voilà qui est impertinent, dit-il à son camarade, qui se mit à rire de son observation. — Personne, dit celui-ci, n'a le droit de s'en formaliser; et qui peut empêcher cet homme d'aller en brouette si c'est son plaisir? — Parbleu! moi, reprit l'étourdi, et je le parie. — Ah! la bonne folie, s'écria l'autre en éclatant de rire. Notre fou insiste, et à la fin le pari est accepté. Aussitôt il court à la brouette, la fait arrêter, et, s'adressant au jeune homme : Pardon, monsieur, si je vous interromps; mais permettez-moi de vous observer qu'il est bien singulier qu'à votre âge, par le tems qu'il fait, et avec votre santé, vous vous fassiez traîner en brouette. — Permettez-moi, monsieur, répondit le jeune homme fort étonné, de vous observer à mon tour qu'il est bien plus étrange que vous me fassiez cette observation. — C'est qu'en vérité cela est bizarre. — Bizarre ou non, répliqua le jeune homme un peu impatienté, vous voudrez bien que je continue. Et tout en parlant il se disposait à continuer son chemin. — Mais le mous-

quetaire s'y opposa en disant : Non, monsieur, je ne puis pas prendre sur moi de vous voir en brouette par ce tems-là, et je ne le souffrirai pas. — Vous ne le souffrirez pas! — Non, monsieur; absolument je ne le souffrirai pas.... Nos deux têtes s'échauffent; le jeune homme sort de sa brouette, met l'épée à la main, et blesse le mousquetaire. — Monsieur, dit alors l'étourdi, vous êtes trop honnête assurément pour aller en brouette, vous qui vous portez si bien; j'espère que vous ne me laisserez pas aller à pied quand je suis blessé. A ces mots, il entre dans la brouette, se fait conduire chez lui, et gagne son pari.

Il y a des gens qui, dans les services qu'ils vous rendent, ménagent si peu votre amour-propre, que leurs bienfaits pourraient presque passer pour des outrages faits à l'humanité. Il y a des personnes, au contraire, qui vous obligent si noblement, et avec tant de ménagement, qu'elles semblent vous avoir obligation elles-mêmes de leur avoir fourni l'occasion d'exercer leur géné-

rosité. Quelle reconnaissance ne méritent pas de tels gens, et qu'il est doux et glorieux de les avouer hautement pour ses bienfaiteurs !

Lorsqu'on donna aux Français *le Souper*, mauvaise petite pièce en un acte de Fréron, cet auteur, qui avait fait distribuer des billets *gratis* à certains *battoirs*, se trouva placé auprès d'un homme dont il était connu, qui applaudissait à tout rompre, et qui en même tems criait : *Ah ! que c'est mauvais !* Fréron, surpris de ce procédé bizarre, lui demanda pourquoi il disait que la comédie était mauvaise dans le tems même qu'il l'applaudissait. — *Vous m'avez fait donner*, répliqua l'habitant du parterre, *un billet pour applaudir ; je l'ai promis, et je tiens parole : mais je suis honnête homme, c'est pourquoi, tout en battant des mains, je dis que la pièce ne vaut rien.*

Si l'éducation des garçons est assujétissante par tous les soins qu'elle exige, celle

des filles l'est encore beaucoup plus. Ce qui n'est qu'une faute légère chez un jeune homme, souvent même une gentillesse, est un crime chez une jeune fille. Dans ses paroles comme dans ses actions, il faut la plus grande circonspection. Aussi la Bruyère dit un jour à une jolie personne qui proférait quelques mots impropres : *Fi ! mademoiselle, vos lèvres sont trop belles pour les ternir par de pareils propos.*

L'Amour malheureux.

Il est difficile de peindre les douceurs et les tourmens de l'amour sans les avoir éprouvés, et j'ai toujours été convaincu que les romans intéressans n'étaient que des réminiscences racontées avec simplicité.

En effet, de tous les tourmens de l'ame, en est-il qu'on puisse comparer au malheur de sentir ce qu'on n'inspire pas ? Tour à tour jaloux sans sujet, injuste sans prétexte, ingrat, puisqu'on compte pour rien tout

ce qui n'est pas ce sentiment; tyran dès qu'on exige ce qui n'est pas au pouvoir de celle qu'on aime ; vindicatif, dur, inégal, on a tous les défauts, parce qu'on ressent tous les malheurs, et l'on est d'autant plus à plaindre, que la raison échoue contre ce funeste sentiment qui absorbe les facultés de l'ame, et n'y laisse pénétrer ni l'équité, ni la voix insinuante de la persuasion, ni les conseils de nos propres intérêts, ni même l'espérance, si elle ne promet que des biens éloignés.

Amour ! chère et fatale passion, que de maux tu fais à l'homme faible et séduit ! Le ciel bienfaisant lui a donné la paix de l'ame, le sommeil qui enchaîne jusqu'à la douleur, la santé avec laquelle on brave tous les chagrins, et les ressources de l'esprit qui embellissent l'existence. L'amour malheureux, au contraire, détruit tout : la victime, dévorée par les serpens de la jalousie, invoque la raison sourde à sa voix, et soupire en vain après un bien qui n'est pas au pouvoir de celle même qu'il sollicite.

Un certain curé de village ayant appris que le grand-vicaire de son diocèse, dont il avait beaucoup à se plaindre, faisait sa tournée, s'adjoignit, pour desservir sa cure, un pauvre petit abbé, qui à peine avait quatre pieds de haut. Le grand-vicaire arrive, visite partout, se fait rendre des comptes, et trouve tout en règle, ce dont il enrage. *Eh ! monsieur le curé, comment pouvez-vous faire votre besogne avec l'aide d'un si petit abbé? Votre cure est lourde, fatigante : les forces de l'abbé ne doivent pas suffire à vous aider beaucoup.* — *Que voulez-vous*, reprit le curé ; *je suis si las des grands-vicaires, que j'ai choisi le plus petit que j'ai pu trouver : jusqu'à présent j'en suis content, et j'espère que je le serai toujours.*

Mademoiselle de la Vigne, l'une des plus spirituelles personnes de son siècle, faisait dès son enfance des vers avec tant de facilité, qu'elle semblait, disait-on, été allaitée par les muses. Le frère de cette demoiselle était, au contraire, d'un esprit très-borné. —

Quand j'ai fait ma fille, disait plaisamment M. de la Vigne, je pensais faire mon fils ; et quand j'ai fait mon fils, je pensais faire ma fille.

Pour le bon ordre et l'utilité publique, il devrait être interdit à ceux qui ont plusieurs talens d'en exercer un autre que celui où ils excèlent le plus, et ordonné de laisser ceux où ils ne sont que médiocres à ceux plus capables de les faire valoir : il n'y aurait pas alors tant de malheureux, tant de gens sans emploi, tandis que d'autres, au grand détriment de la société, envahissent tout par une ambition démesurée.

Une dette n'est pas appelée sans sujet une obligation, car celui qui a le malheur de devoir est lié par la bourse et la bouche ; il n'a pas même la liberté de contredire son créancier, qui trop souvent est inhumain, et se croit tout permis.

On ne peut inspirer aux autres des senti-

mens que l'on n'a pas soi-même. Un homme présenta son fils à un philosophe, en le priant de se charger de son éducation. — Le philosophe lui dit : Je le veux bien, si tu me donnes mille écus. — Le prix est exorbitant, s'écria le père de l'enfant ; pour cette somme j'acheterais un esclave dont je tirerais beaucoup de service, et qui, outre cela, serait capable d'élever mon fils. — *Tu le peux*, répliqua le philosophe : *tu auras deux esclaves pour un.*

Un vieil huissier, aussi avare que coquin, ayant obtenu sentence contre une pauvre mère de famille qui lui devait quelque argent, fut lui-même chez elle pour exécuter ses meubles. Elle mit tout en usage pour attendrir l'ame féroce de ce sergent ; mais elle ne gagna rien, et il prit tout ce qu'il put rencontrer sous ses mains. Cette malheureuse femme, voyant qu'elle ne pouvait rien par douceur, voulut user de violence : mais se sentant trop faible, elle eut recours aux injures. Cela n'empêcha pas l'infame sergent d'aller tou-

jours son train, et, en dépit d'elle, il prit jusqu'à un chaudron qui contenait la nourriture de ses petits enfans, et qui était au feu dessus un trépied. Cette pauvre mère, voyant ce dernier trait d'inhumanité, prend avec des pincettes le trépied qui était tout rouge, et le met au cou de l'infernal sergent, lui disant : *Va, gueux, puisque tu veux tout avoir, il ne faut pas oublier cette pièce.* Ce misérable recors fut brûlé jusqu'aux os, et il eut toutes les peines du monde à se dépêtrer. La femme fut vengée, et l'huissier, qui fut bafoué par le public, est encore la risée de tout son quartier.

Un jour je demandais à une femme galante, aussi douce que belle, pourquoi les *filles* sont maussades quand nous passons le tems d'un soleil à l'autre avec elles, tandis que nous, au contraire, cherchons à nous rendre si aimables. — *C'est*, reprit-elle, *que vous choisissez toujours celle qui vous plaît, et que, nous, nous sommes forcées de prendre celui qui paie.*

Si l'on pouvait voir ce qui se passe dans le cœur de la plupart des hommes, combien on en trouverait qui méritent d'être méprisés et haïs ! Alors on se garderait bien de prodiguer des louanges à ces hypocrites qui ressemblent aux saules dont l'écorce verdoyante ne cache souvent qu'un tronc vermoulu, repaire de toutes sortes d'insectes malfaisans, ou d'oiseaux de mauvais augure.

Un fameux prédicateur, étant venu passer quelques jours dans une campagne, fut invité à faire un sermon pour le jour de la fête de la paroisse. Il y consentit, et il prêcha d'une manière si pathétique, que tout l'auditoire fondait en larmes, hors un paysan. — Son voisin lui dit : *Mais, Pierre, tu ne pleures pas.* — *Cela ne me regarde pas*, répondit le goguenard ; *tu sais bien que je ne suis pas de la paroisse.*

Un commis des comptes, qui passait pour être très-*roué* auprès des femmes, entretenait, avec une charmante actrice, une corres-

pondance journalière, où l'esprit brillait toujours aux dépens du cœur. C'était à qui exagérerait le plus ce qu'il ressentait, ou plutôt ce qu'il ne ressentait pas. Un matin, que le commis vérifiait des comptes à l'encre rouge, il s'en servit pour la correspondance du jour, et termina sa lettre en jurant à notre belle qu'il l'avait tracée *de son sang.* — L'actrice, aussi fine que lui, lui répondit qu'elle était au désespoir de ne l'avoir pas reçue trois jours plutôt, attendu qu'elle aurait pu lui répondre avec la même couleur; mais que, s'il ne mourait pas de sa *blessure* avant le mois révolu, elle pourrait lui donner des marques d'un amour aussi violent.

Qui choisit, souvent prend le pis.

Un officier, extrêmement intéressé, se plaignait sans cesse à Charles-Quint de ce qu'il n'avait reçu aucune faveur pour tous les services qu'il avait rendus à sa majesté. L'empereur, qui lui avait déjà promis de le récompenser

à la première occasion favorable, étant fatigué de ses poursuites, lui présenta un jour deux boîtes semblables en tout extérieurement, ayant la même forme, la même grandeur et la même pesanteur; mais l'une était au-dedans pleine d'or, et l'autre ne renfermait que du plomb. Il lui dit en même tems qu'il lui permettait de choisir celle des deux qui lui conviendrait. Ce courtisan, ne sachant pas laquelle des deux boîtes contenait le métal précieux, prit celle qui était remplie de plomb : l'ayant ouverte aussitôt, il fut bien fâché d'avoir été trompée dans son espérance, et en marqua son chagrin à l'empereur, en lui disant : Je suis né bien malheureux ! — Ne m'accusez donc plus, répliqua Charles-Quint, de vous avoir oublié : je viens de vous offrir de quoi vous mettre à votre aise; ce n'est pas ma faute si, en choisissant, vous avez pris le pire.

Quinault avait pour maîtresse une fort belle femme; mais elle était si bête, qu'on en parlait dans toutes les sociétés. Un jour

quelqu'un dit à notre musicien : *Mon ami, tu as une maîtresse de toute beauté, mais elle ne paraît pas avoir beaucoup d'esprit : comment peux-tu faire pour passer toute une journée à l'écouter?* — Quinault répondit : *Je ne l'écoute point, mais je la regarde parler.*

Une femme des plus galantes se trouvant en la compagnie d'un franc ivrogne, qui, tous les jours, était mort ivre, lui dit : *Croiriez-vous, monsieur, que, depuis dix ans que je suis veuve, il ne m'a jamais pris la plus petite démangeaison de mariage?* — *Ma foi, madame, c'est comme moi,* répond l'ivrogne : *vous ne vous imagineriez pas que depuis que je me connais, je ne me rappelle pas avoir jamais eu soif.*

Il n'y a pas de passion plus intéressée que celle de l'amour, car elle veut tout ou rien; et cependant il n'y en a pas de plus libérale, ni de plus généreuse, puisqu'elle sacrifie tout et soi-même à l'objet véritablement aimé.

---

iron ayant fait une ode sur la superbe église de Saint-Sulpice, le curé, qui l'avait fait construire, fut tellement touché de reconnaissance, qu'il ne crut pas mieux faire, pour marquer sa gratitude au fameux poëte, que de l'inviter à choisir lui-même un endroit dans ce vaste temple pour sa sépulture. Piron, étourdi d'une pareille invitation, mais sensible à son tour à cette singulière politesse, répondit : *Ah! M. le curé, souffrez, de grace, que je ne me décide sur ce choix que lorsque j'aurai fait votre épitaphe.*

Si l'on tirait une conséquence de toutes les distractions, que dirait-on de celle-ci ? Un négociant, à qui l'on faisait signer l'extrait baptistaire de son enfant, signa *Pierre et compagnie.*

Un gascon, mais gascon dans la force du terme, disait qu'il ne pouvait pas s'imaginer comment on pouvait rendre une place à l'ennemi, fût-elle même assiégée de la plus horrible famine : certes, continua-t-il, si j'étais

gouverneur d'une pareille place, je ne la rendrais jamais. — *Aisément on peut vous croire,* dit son domestique qui entendait le propos; *car il n'y a pas long-tems que je vous vis rester à table quatre grandes heures avec un misérable hareng saur.*

Julie, danseuse de l'Opéra, ayant un peu plus de beauté que de pudeur, fixa un jour les regards d'un jeune homme qui, l'ayant abordée, lui fit des propositions qui furent bientôt acceptées. Le prix était de 50 fr. Arrivé chez la Vénus, le jeune homme paie, et contemple les charmes de la belle avant d'en prendre possession. Mais, hélas! la marchandise n'était pas en aussi bon état que la fraîcheur de la danseuse le faisait croire. L'acheteur n'en veut plus, et redemande son argent. — Je ne vous le rendrai pas, dit Julie. — Et pourquoi, s'il vous plaît? — *C'est qu'il est d'usage chez nous de ne pas rendre l'argent après la toile levée.*

Une certaine dame, appelée madame

Dru, avait pour amant un jeune homme qui, ordinairement, prenait assez bien son tems pour n'être point vu par le mari. Un jour, cependant, ils furent surpris dans un de ces doux momens qui n'ont besoin d'aucun témoin. Madame *Dru*, voyant son mari devant elle, qui était resté tout *ébahi* de l'aventure, disait à son amant, d'une voix basse et entre-coupée : *M. Dru !..... M. Dru !...* L'amant, impatienté de ce refrain, dont il était loin de soupçonner la cause, répondit avec vivacité : *Eh ! madame, seriez-vous la reine de France que je ne pourrais pas aller plus dru.*

Une aventure un peu scandaleuse étant arrivée dans un couvent peu éloigné de Paris, fit tant de bruit, que le parlement crut devoir en prendre information. En conséquence, il chargea quatre commissaires de se transporter sur les lieux, avec ordre de faire, à la compagnie, un rapport détaillé et circonstancié de l'affaire. — Etant arrivés au couvent, on fait venir la prieure ;

le plus ancien des députés lui dit : Madame, nous sommes venus ici d'ordre du parlement pour vérifier un fait qui lui a été dénoncé, et voir par nous-mêmes l'état où se trouve la mère du Saint-Sacrement. Monsieur, répond la prieure, je suis bien mortifiée ; mais vous ne pouvez entrer dans l'intérieur de la communauté. — Madame, motivez la raison de votre refus. — Monsieur, nous sommes de fondation *royale.* — Mais, madame, le parlement a ses droits. — Et nous, monsieur, nous avons *nos règles*. — Cela étant, madame, nous reviendrons dans trois ou quatre jours.

M. de Bièvre, se trouvant dans une société nombreuse, venait de donner à deviner son calembourg sur la différence qu'il y a entre l'histoire de France et une poire. Cette différence consiste en ce que l'histoire de France n'a qu'un pepin, et qu'une poire en a plusieurs. Un plaisant proposa à son tour celui-ci : Quelle est la différence de M. de Bièvre à une épingle ? Personne ne devinait : La

voici, dit-il : *une épingle a une tête et une pointe, et M. de Bièvre a beaucoup de pointes, mais fort peu de tête.* Il est bon ! s'écria le grand faiseur.

Un homme, qui ne pouvait venir à bout d'apprendre la langue allemande, s'en excusait en disant que ce n'était pas sans raison qu'un de nos plus célèbres auteurs avait dit que, si les chevaux pouvaient parler, l'allemand serait leur langage. *Ah ! c'est donc pour cela,* dit un allemand qui était présent, *que les ânes ne peuvent l'apprendre.*

Un de nos nouveaux parvenus, sot et bête comme il n'y en a que trop, après avoir fait sa fortune en se gorgeant du sang et des dépouilles des malheureuses victimes tombées dans ses griffes, voulut se donner le ton d'un savant, et quoiqu'il sût à peine lire, il fit dresser dans son cabinet un corps de bibliothèque, où la sculpture et la dorure n'étaient point épargnées : il ne s'agissait plus que d'y mettre des livres. Il achète toute une édition in-4° d'une histoire que le

libraire n'avait pu débiter, et il la paie à tant la toise : mais il y avait un inconvénient, les volumes ne pouvaient pas entrer dans la bibliothèque. Comme on lui représentait qu'il fallait espacer davantage les tablettes : Je ne veux pas, dit-il, qu'on y touche ; vous gâteriez ma sculpture. — Comment faire? — Eh! perbleu, répartit-il, vous voilà bien embarrassé ! il n'y a qu'à faire rogner les volumes.

Un abbé coquet, s'étant un jour placé dans une des premières loges, le parterre, dans un entr'acte s'ennuyant, chercha à s'égayer en criant : *A bas monsieur l'abbé.* Celui-ci, sans se déconcerter, se leva, et dit poliment aux gens du parterre : *Messieurs, depuis qu'on m'a volé une montre d'or en votre compagnie, j'aime mieux qu'il m'en coûte un billet de loges que de risquer encore ma tabatière.* Le parterre applaudit aussitôt à la saillie de l'abbé, et tous les rieurs furent de son côté.

Brunet, jouant dans la pièce de Jocrisse changé de condition, s'avisa de dire qu'il

qu'il se ferait *tribun*, que sa femme serait une *tribune*, et qu'ils feraient ensemble des petits *tribunaux*.

Les tribuns du peuple, offensés de cet attentat au respect dû à la majesté représentative du tribunat, ont fait incarcérer le pauvre Jocrisse pendant quatre à cinq jours, pour lui apprendre à ne pas broder ses rôles.

Un comédien, extrêmement jovial, faisant compagnie à un riche financier, se trouva à Versailles un jour que le roi se promenait dans son parc. — Sa majesté avait l'air très-affecté, et si triste, qu'on aurait dit d'un homme qui venait d'essuyer quelque grand malheur. — Eh bien! dit le comédien au financier, je parie de faire rire le roi. — A présent? reprend le financier. — Oui, à présent même. — Pas possible. — Parions. — Combien? — Cent écus. — Cent écus, soit.

Aussitôt le comédien passa devant le roi pour se faire remarquer : il avait un livre à

la main, et faisait mine de rire en marchant; et, allant toujours vis à vis d'un bassin plein d'eau, qui était devant lui et le roi, il entra dedans sans précipiter ni ralentir ses pas, ni lever les yeux de dessus son livre : Il en sortit de même, et continua sa marche. —Le roi, voyant un homme que la lecture semblait occuper si fort, qu'il traversait les bassins sans s'en apercevoir, ne put s'empêcher de rire aux éclats, et fit gagner à notre comédien sa gageure.

La vertu tire sa gloire des persécutions qu'elle endure, comme un drapeau de guerre tire son lustre de ses lambeaux déchirés.

L'homme le plus savant peut encore être instruit par un ignorant. Un enfant entra un jour chez un philosophe pour lui demander un peu de feu : celui-ci, sortant de sa profonde méditation, se mit à considérer cet enfant, et, voyant qu'il n'avait ni pelle, ni pincettes, ni autre instrument pour en emporter, il lui dit : *Mon ami, com-*

ment vas-tu faire pour porter du feu chez toi ? — Alors l'enfant, prenant dans sa main de la cendre froide, mit dessus des charbons ardens. — Le philosophe admira cette industrie naturelle, jeta son livre par terre, et s'écria : *Jamais, avec toute ma science et mon étude, je n'aurais imaginé un expédient si simple, si aisé pour prendre du feu, et le transporter.*

Une dame se confessait humblement de s'être rendue coupable du péché d'orgueil; elle convenait que l'une de ses principales actions était de se considérer dans une glace, et de s'extasier à la vue de ses charmes. Le confesseur jeta par hasard la vue sur sa pénitente, et, s'apercevant qu'elle était fort laide, il s'écria : *Ma foi, madame, il n'y a pas de quoi! et vous êtes moins excusable que qui que ce soit.*

Un seigneur, connu par les graces et la finesse de son esprit, alla un jour chez un prince de l'Empire qui venait de marier sa

fille. Il y trouva une nombreuse compagnie, et s'amusa beaucoup de l'extrême vivacité avec laquelle quelques petits princes qui y étaient se traitaient mutuellement d'*altesse*.

Sortant de là, il fut faire une autre visite, et revint après chez lui. On lui demanda comment il avait passé la soirée. — J'ai été dans deux maisons, répondit-il : dans l'une on jouait *à l'altesse*, et dans l'autre *au lotto*.

Un de nos petits maîtres du jour, très-fanfaron, et rien moins que brave, avait reçu, avec beaucoup de soumission, une ample volée de coups de bâton, juste récompense de quelque impertinence. Il souffrit avec résignation et patience cette petite correction, et se donna bien de garde de s'en plaindre, crainte de plus grands malheurs.

Quelques jours après son aventure, il rencontra un pauvre petit poëte, chétif de corps, mais dont les épigrammes étaient marquées au coin de l'esprit. Comme il lui

en avait lancées quelques-unes des plus mordantes, le fat s'approcha de lui, et, lui frappant sur l'épaule, il lui dit d'un ton plein de suffisance : *Savez-vous, mon petit bon homme, que je vous ferai donner cent coups de bâton.* — *Parbleu*, lui dit le poëte, *cela ne vous sera pas difficile, car vous les avez reçus il y a quatre jours.*

Un grossier personnage avait épousé une demoiselle qui était fort laide, mais qui, en revanche, avait beaucoup d'esprit. Le jour de ses nôces, il crut lui dire une douceur en l'assurant que, *toute laide qu'elle* était, il l'aimerait autant que la plus belle personne du monde. — *Et moi*, lui répondit-elle, *je vous aimerai autant tout bête que vous êtes, que si vous aviez de l'esprit infiniment.*

Un imbécille, mais fort riche, ayant acheté une charge d'auditeur des comptes, assista un jour à un sermon. Chaque fois que le prédicateur disait : *Mon cher auditeur*, il

prenait cela pour lui, se levait, et faisait une profonde inclination.

Eu général, les femmes, malgré les défauts de leur éducation, ont plus de finesse et de délicatesse dans l'esprit que les hommes; mais, en récompense, ceux-ci ont plus de génie et plus de solidité dans le jugement; c'est la raison pourquoi les hommes approfondissent davantage, et inventent plus souvent de nouvelles choses: mais, pour les polir, ils ont besoin de les faire passer par les mains des Graces, dont le beau sexe est l'interprète et l'orateur.

Un certain marquis, connu par son esprit et son penchant à l'épigramme, ne manquait aucune première représentation des pièces nouvelles qui se donnaient à la comédie italienne. Piron, qui lui avait entendu dire un peu de mal de ses opéra comiques, l'aperçut au foyer la première fois qu'on allait représenter l'Oiseau perdu et retrouvé : *Ma foi, marquis,*

lui dit-il, *il serait de l'intérêt des comédiens de vous refuser la porte un jour comme celui-ci. — Et pourquoi? — C'est que vous vous faites un jeu d'emporter la pièce.*

Piron rencontra un jour un de ses anciens amis qu'il n'avait pas vu depuis long-tems, et l'engagea à venir dîner chez lui : il était alors logé en chambre garnie. Ces messieurs n'étaient point ennemis du plaisir, et Bacchus n'était point la seule divinité à laquelle ils fussent dans l'usage de sacrifier. Le dîner fut long, et les bouteilles ne tardèrent point à se vider. Tout à coup Piron se saisit d'une pierre, et la lance au plafond. Son ami, étonné de cette saillie poétique, lui demanda ce que cela voulait dire. *Au-dessus de ma chambre,* lui répondit Piron, *loge une fille, mais une fille charmante, et au-dessous un cabaretier, dont le vin est délicieux....* Il n'avait pas encore achevé sa réponse, que la porte s'ouvre, et que les deux convives aperçoivent d'un côté une nymphe dans un élégant déshabillé, et de l'autre

un garçon de cabaret, portant deux bouteilles de vin de Champagne. *Ma foi*, dit l'ami en riant, *voilà ce qu'on peut appeler faire d'une pierre deux coups.*

Le véritable amour renonce à toute propriété exclusive et personnelle ; il ne cherche, il ne trouve son bien que dans l'avantage de ce qu'il chérit uniquement : il se reprocherait jusqu'à l'air qu'il respire, s'il n'en rapportait les bénignes influences à la personne aimée, dont l'idée seule est capable de l'animer. Il est vrai de dire alors que l'amant n'a qu'une vie d'emprunt, mais qu'elle lui est plus précieuse que celle qu'il tient de la nature même.

Des bouchers se plaignaient à des *préposés de police* de ce que les marchés étaient dégarnis, et que les paysans n'amenaient plus assez de bêtes à cornes sur le champ de foire. — Dans leur procès-verbal ils écrivirent : *Sur la plainte à nous faite par les bouchers, dans laquelle ils ont allégué qu'il n'y avait pas assez de bêtes à cornes*

aux marchés, nous avons arrêté que nous nous y transporterions.

Un malheureux habitant de Rome, victime de la chicane, avait confié ses affaires à deux fripons, dont l'un était procureur, et l'autre huissier; depuis vingt ans ces deux vampires, qui s'entendaient avec la partie adverse, mangeaient tout vif leur client. Cet infortuné, chargé d'une nombreuse famille, voyant qu'on minait insensiblement sa fortune, et fatigué des délais éternels qu'on lui faisait essuyer, alla se plaindre au pape Sixte-Quint. — Le souverain pontife manda aussitôt le procureur et l'huissier, et leur ordonna de faire terminer le procès de leur client sous trois jours : effectivement il fut jugé le lendemain matin, et le procureur avec l'huissier furent pendus l'après-midi.

Combien d'infortunés qui, dans ce moment, invoqueraient *à Paris* une pareille justice! — Cet exemple, de tems en tems renouvelé, éviterait de bien grands malheurs.

Un avocat ayant été chargé de plaider une cause intéressante qui regardait l'état d'un enfant en bas âge, exigea que le petit garçon fût présent à l'audience. S'apercevant de l'émotion de toute l'assemblée à la péroraison de son plaidoyer, qui fut assez touchante, et voulant déterminer plus sûrement les larmes, il prit entre ses bras cette petite créature, qui se mit aussitôt à pleurer et crier de son mieux. Chacun est ému aux larmes, et tout le monde s'intéresse vivement au sort de cette victime. Mais l'avocat adverse, soupçonnant quelque stratagême, s'avisa de demander à cet enfant ce qu'il avait à pleurer si fort : *Dame ! que voulez-vous*, répartit le petit innocent, *il me pince de toutes ses forces.* — Alors tous les spectateurs qui pleuraient partirent d'un éclat de rire, en couvrant de huées l'orateur, qui fut interdit pour avoir employé un moyen de séduction aussi méprisable.

Un riche bibliomane venait de choisir pour

son bibliothécaire un homme fort ignorant. Mademoiselle Arnould, ayant appris ce choix, dit : *C'est comme le sérail qu'on a donné à garder à un eunuque.*

Un jour dans une société d'hiver on s'amusait, comme c'est assez l'usage, à jouer toutes sortes de petits jeux, et chaque coupable avait une pénitence. — Une dame charmante, pleine d'esprit, ayant fait une faute, fut condamnée *à faire elle-même son portrait avec sincérité* : elle s'en acquitta avec toutes sortes de graces. Mais le vieux Fontenelle, qui était de cette assemblée, lui ayant fait observer, avec malignité, qu'elle avait passé sous silence tout engagement de cœur : *Ah ! monsieur*, répliqua-t-elle avec finesse, *c'est que je ne me suis peinte qu'en buste.*

Un avare trouva un trésor. Sa première pensée fut de se réjouir, et ensuite il réfléchit où il pourrait cacher son or ; mais aucun lieu ne lui parut assez sûr. Dans l'intervalle, un de ses amis, très-pauvre, vint

lui demander quelques secours : il ne reconnut plus son ami, et le chassa. Trois jours après, son frère mourant se traîna chez lui, et le pria de lui sauver la vie : il manquait de tout ; mais l'avare fut insensible, il ferma sa porte, et le lendemain, en l'ouvrant, il y trouva son frère mort. Il fut obligé de l'ensevelir ; et pour ne faire aucuns frais, il chercha dans la campagne voisine quelque trou où il pût le déposer. Le hasard lui fit découvrir une caverne, dont l'entrée était fermée d'une large pierre ; il la trouva propre à son dessein, et en même tems il conçut l'idée d'y déposer son trésor : la solitude du lieu, et la sainteté d'un tombeau parurent lui répondre assez de l'inviolabilité du dépôt. Lorsque la nuit fut venue, il chargea sur ses épaules le cadavre de son frère, et le porta à la caverne ; il consomma le reste de la nuit à y transporter son trésor. Alors l'avare, regardant d'un œil sec et insultant les restes de son frère : *Tiens*, lui dit-il, *je remets mon trésor en ta garde, et je crois maintenant pouvoir me fier à ton amitié.* Il dit ; et, voulant

sortir de la caverne, il trouva que la pierre, mal fixée, avait repris sa première place, et fermé l'entrée. L'avare voulut la r'ouvrir; il ébranla la pierre, mais l'ébranlement détacha une portion du rocher qui était suspendu à la cime de la caverne, et elle fut fermée pour toujours. Tel fut le sort de ce misérable avare, qui mourut de faim et de désespoir entre son trésor et le cadavre de son malheureux frère.

La vérité a des droits si imprescriptibles sur le cœur de l'homme, que les menteurs eux-mêmes recherchent la franchise dans les autres, ne pouvant supporter d'être la dupe de ceux même qu'ils trompent.

Un remplaçant étant arrivé au camp, fut armé de pied en cap, et fut, dans la même journée, envoyé en patrouille sur le territoire ennemi. Au détour d'un petit bois, un parti allemand qui était en embuscade, tire tout à coup sur les nôtres. Notre pauvre apprenti soldat, tout surpris de ce procédé,

sort de son rang, et, s'avançant fort poliment le chapeau à la main : *Mais cela est bête!* dit-il ; *arrêtez donc, messieurs, et prenez garde à ce que vous faites : est-ce que vous ne voyez pas qu'il y a ici du monde?*

Il y a quelques années qu'un plaisant, se trouvant obligé de faire le voyage de Versailles, se mit dans une de ces voitures incommodes que l'on nomme *pots-de-chambre* : il avait pour compagnon un boucher, homme d'une grosseur énorme, qui l'incommodait. Il résolut de s'en débarrasser : au bout de quelques minutes, voilà des convulsions affreuses qui lui prennent. — Mais, monsieur, *dit le* boucher, qu'avez-vous donc? — Oh! ce n'est rien, répond le plaisant en se contenant, ce n'est rien.... Un moment après, les contorsions recommencent, et notre homme bien inquiet renouvelle ses questions. — Ce n'est rien, vous dis-je ; ne craignez rien, le mal n'est pas encore à son degré. — Comment! expliquez-vous : quel mal?..... — J'ai eu le malheur, il y a quelques jours, d'être mordu par un chien enragé, on m'a conseillé d'aller

prendre des bains à la mer, et je me rends au Havre par la route de Rouen, où j'ai quelques affaires... — Il n'avait pas eu le tems d'achever, que le prudent boucher était déjà en bas de la voiture, et lui dit : Bon voyage, monsieur ; il fait beau, j'aime beaucoup à marcher.... — Le plaisant continua sa route fort à son aise, en s'applaudissant de son stratagême.

La vertu, qui n'est autre chose que l'amour constant de tout ce qui est juste et raisonnable, est si estimable, si puissante, que ceux même qui l'ont abandonnée sont contraints de la respecter et de l'admirer dans les personnes qui la suivent et la pratiquent : aussi voit-on toujours le plus méchant homme, dans une affaire épineuse et importante, avoir toujours recours aux conseils des gens de bien plutôt qu'à des méchans comme lui.

Un certain auteur dramatique, qui avait reçu quelques coups de bâton pour de mauvaises satires qu'il s'était permises, se trou-

vant un jour au parterre de l'Opéra, fut reconnu par un des spectateurs, qui lui demanda s'il ne donnerait pas bientôt quelque chose de sa façon. *Mais oui*, dit-il; *sous peu vous verrez quelque chose, car je travaille à un ballet.* — Un plaisant qui était derrière lui, et qui l'écoutait, lui cria : *Surtout, monsieur, prenez garde au manche.*

Une veille de Pâques, un procureur, fort religieux, sentant l'urgente nécessité de décharger sa conscience de ses énormes iniquités, fut à confesse, et exigea que sa femme remplît le même devoir. Elle eut le pas sur son mari, et passa la première au *confessionnal*. Le confesseur, extrêmement fatigué, ne tarda pas à s'endormir. Dans ce moment on chantait les matines; et la dame, croyant que le bruit des orgues l'avait empêché d'entendre l'absolution qui devait lui avoir été donnée, se leva et donna la place à son mari, qui, entendant ronfler le confesseur, lui dit : *Mon père, dormez-vous?* — *Non, madame*, répondit le religieux en se réveillant en sur-

ſaut, je ne dors pas....... Le dernier péché dont vous vous êtes accusé, *c'est d'avoir couché plusieurs fois avec le clerc de votre mari.* Continuez...

Analogie et rapport qu'ont les différentes couleurs avec le caractère moral des personnes par qui elles sont choisies.

Le blanc annonce timidité, recherche de la vérité, pudeur un peu ombrageuse, honnête ambition et économie.

Le jaune annonce grandeur, force morale, libéralité, pénétration, prudence et bonté.

Le bleu annonce magnanimité, desir immodéré de primer en tout et partout.

Le rouge annonce ambition bien marquée, le non-repos, le trouble, l'esprit de révolution, les combats, les massacres et l'insensibilité.

Le vert annonce les desirs amoureux, la

volupté, l'impatience, l'amour-propre et l'espérance.

Le noir annonce la tristesse, les rêveries, les soucis, les chagrins et les remords.

Couleur pourpre annonce qu'on est souple, adroit, intelligent, peu délicat, et capable de tout pour satisfaire son ambition.

Pourpre ondé de blanc désigne un homme qui a de la grandeur, mais qui est envieux.

Incarnat désigne un caractère emporté, fier, sujet aux tribulations et au désespoir.

Lie de vin, gaucherie, étourderie, mauvais politique.

Couleur de chair, lasciveté et libertinage.

Rose, inconstance, dédain, prodigalité et ambition de primer.

Lilas, ignorance et avarice.

Brun rouge, amour du sang.

Aurore léger, ami de l'espèce humaine, des sciences et des arts.

Aurore souci, promptitude, colère.

Jaune vif désigne un fripon qui ne rougit pas de l'être.

Jaune paille, soupçonneux, défiant.

Chamois, amour des voyages et de la chassé.

Ventre de biche, grande propension à la folie et à l'amour.

Gris noir, misère, pauvreté et causticité.

Gris perlé, prodigalité, manque d'ordre, impatience.

Gris noisette, homme fin, subtil, n'allant qu'à pas comptés, et faisant volontiers des dupes.

Gris blanc, imbécillité, inexpérience.

Maron, sagesse, expérience.

Capucin, hypocrisie.

Puce, caprices.

Brun jaune désigne une personne dont la connaissance est dangereuse.

Violet, celui qui est entièrement dévoué aux plaisirs de l'amour, et dont le caractère malin est processif.

Blanc azuré, esprit élevé, et porté aux hautes sciences.

Olive, cœur qui aisément s'affecte et prend de l'inquiétude.

Olivâtre, fourberie, mauvaise foi.

Boue de Paris, esprit triste, chagrin, mordant et satirique.

Vert d'eau, activité, franchise.

Gorge de pigeon, inconstance.

Chamarré, ignorance, arrogance et grossièreté.

En général, la couleur indiquée par le goût prédominant est plus certaine que la couleur qu'on porte sur soi, et que l'on porte souvent par état, par obéissance, nécessité ou par mode.

Un grand seigneur considérant un jour les tableaux et la famille d'un fameux peintre, lui dit qu'il s'étonnait de ce qu'il faisait de si beaux chefs-d'œuvres de l'art, et des enfans si laids? — *Monseigneur*, répondit le peintre, *c'est que je fais les tableaux le jour, et les enfans la nuit.*

Les Trop.

Trop de repos nous engourdit.

Trop de fracas nous étourdit.
Trop de froideur est indolence.
Trop d'activité turbulence.
Trop d'amour trouble la raison.
Trop de remèdes est un poison.
Trop de finesse est artifice.
Trop de rigueur est dureté.
Trop d'économie, avarice.
Trop d'audace, témérité.
Trop d'honneur est un esclavage.
Trop de bien devient un fardeau.
Trop de plaisir mène au tombeau.
Trop d'esprit nous porte dommage.
Trop de complaisance nous perd.
Trop de franchise nous dessert.
Trop de bonté devient faiblesse.
Trop de fierté devient hauteur.
Trop de soumission, bassesse.
Trop de politesse, fadeur.

Le fameux Jean-Bart, amené à Versailles par le chevalier de Forbin, fumait sa pipe dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte. Louis XIV l'ayant fait appeler, lui

dit : *Jean-Bart, je viens de vous nommer chef d'escadre. — Vous avez bien fait, sire*, répondit le marin en retournant sa pipe. — Cette réponse ayant excité un grand éclat de rire parmi les courtisans qui la trouvaient aussi absurde que brutale, le roi leur dit avec sévérité : *Vous vous trompez, messieurs : cette réponse est celle d'un homme qui sent ce qu'il vaut, et qui bientôt m'en donnera de nouvelles preuves.*

Observations curieuses et agréables à connaître.

Le nombre des cheveux sur une tête ordinaire est de 140,000.

Le nombre d'abeilles, dans un bon essaim, est de 30,000.

Le nombre de grains de bled dans un boisseau est de 200,000.

Un volume de l'Encyclopédie, de 700 pages in-4°., petit-romain, contient 3 millions et demi de lettres.

Cinq cents soixante livres de bled donnent

420 liv. de farine, 126 de son : il y a 14 liv. de déchet ; il en vient 550 liv. de pain.

Le mot français Hainaut peut s'écrire de 2,304 manières, en se prononçant de même.

Le nombre des œufs d'une morue ordinaire est de 9 millions 300,000.

La vîtesse de la Seine, dans les basses eaux, à Paris, est de 2 pieds par seconde, et de 3 pieds 10 pouces dans les plus fortes eaux.

La vîtesse d'un homme qui se promène est de 4 pieds par seconde.

Celle d'un bon cheval de cabriolet est de 12 pieds par seconde, ou mille toises en 8 minutes.

Celle d'une renne, tirant un traîneau en Laponie, est de 26 pieds par seconde.

Celle des chevaux de course d'Angleterre est de 42 pieds par seconde, ou 4 mille anglais, de 830 toises chacun, en 6 minutes.

Un levrier parcourt 88 pieds par seconde.

La vîtesse qu'un homme peut donner à une petite pierre lancée de toutes ses forces, est de 60 pieds par seconde.

Un boulet de 24 parcourt 1300 pieds au sortir du canon.

Une meule de moulin, qui a six pieds, et fait un tour par seconde, a une vîtesse de 19 pieds par seconde.

Le son parcourt 173 toises par seconde.

Le vent, en général, ou *allisé* entre les tropiques, fait 25 à 30 pieds par seconde.

La vîtesse d'un vaisseau bon voilier avance environ 19 pieds par seconde.

Quelquefois le vent fait 82 pieds par seconde. Dans les coups de vent sur mer, sa vîtesse va quelquefois à 100 pieds.

Une femme, se promenant un jour au bord de la mer, écrivit avec son doigt sur le sable ces mots : *Plutôt mourir que changer*. Celui pour qui ces paroles étaient écrites vint un peu après, et ayant reconnu la main de la personne qu'il aimait, il fut d'abord sensible en voyant ces marques de fidélité et de constance ; mais, comme il prenait plaisir à lire ces paroles, un flot de la mer les couvrit, et les effaça en même tems : ce qui le

fit rentrer en lui-même, et, quelque violente que fût sa passion, il reconnut qu'il n'était pas trop sage d'ajouter foi à des choses dites par une femme, et écrites sur du sable.

On accuse les femmes de faiblesse, comme on le voit par cette historiette, et, sur cette accusation, on les condamne comme des inconstantes. — Mais qui est-ce qui les accuse? Ce sont les hommes, qui sont toujours, dans ces sortes de causes, juges, témoins et parties. C'est pourquoi les femmes disent : Nous avons droit d'en appeler de leur jugement. Et à qui en appellent-elles? *A la raison.* — Ecoutons les motifs de leur appel; voici ce qu'elles disent :

« Y a-t-il bien des hommes qui puissent
« tenir aussi long-tems contre les sollicita-
« tions des femmes, si elles les assiégeaient,
« que nous tenons contre celles des hommes,
« quoiqu'ils se servent des plus adroits et des
« plus pressans artifices pour nous séduire et
« surprendre? Lorsque les hommes aiment,
« ont-ils autant de pouvoir sur eux-mêmes

« pour cacher leur amour que nous en avons « sur nous pour cacher le nôtre, quand nous « aimons, quelques efforts que l'on fasse « pour nous engager à le faire paraître ? « Quand on voit un homme aux pieds d'une « femme lui demander, avec des protesta- « tions d'esclave les plus humiliantes, ce « que cette femme, combattant contre elle- « même, lui refuse avec fermeté, lequel « des deux paraît avoir plus de faiblesse ? « Qui des deux a plus de prudence et de « discrétion en amour ou l'homme qui « s'engage presque toujours sans connaître « bien ce qu'il aime, ou la femme qui, « voulant savoir si elle doit aimer, éprouve, « long-tems auparavant, l'humeur et l'esprit « de son amant, pour ne point risquer im- « prudemment le témoignage des tendres « sentimens qu'elle a pour lui ? C'est la pu- « deur, dit-on, qui nous retient : eh bien ! « ne nous est-il pas glorieux de savoir mo- « dérer la force de nos passions par la pu- « deur, c'est à dire par la crainte de perdre « l'honneur ? L'homme peut-il bien nous ac-

« cuser de faiblesse, lui qui, bien loin d'a-
« voir une si grande modération, vient avec
« autant d'impudence que d'empressement
« nous déclarer ce qu'il sent pour nous,
« sans être assuré de nous plaire ! Faiblesse
« de cœur d'autant plus lâche, qu'il est
« vaincu par le premier mouvement de
« l'amour ; faiblesse d'esprit d'autant plus
« honteuse, qu'il devient la dupe du cœur
« dont il devrait lui-même régler et mo-
« dérer les passions. C'est l'une ou l'autre
« faiblesse qui le rend inconstant, variable,
« parce qu'elle le rend susceptible de toutes
« sortes de nouvelles impressions et de nou-
« veaux attachemens. »

Voilà une partie des raisons qu'apportent les femmes pour se défendre. Si on voulait leur répondre, il faudrait voir si les reproches qu'elles font aux hommes sont foudés sur la vérité. Comme c'est une question de fait, tous ceux qui voudront un peu étudier le monde, et faire attention sur ce qui s'y passe, pourront aisément la résoudre.

Les religieux de la Merci, étant allés à Maroc pour faire l'achat de quelques esclaves français, présentèrent au roi de Fetz une somme de 50,000 écus. Ce prince leur dit : Quoi ! votre roi, que vous dites si puissant, si riche, si magnifique, vous envoie de si loin avec une si petite somme ! — Ce n'est pas notre roi qui nous envoie, reprirent ces bons religieux : l'argent que nous vous apportons ne provient que d'aumônes ; *car notre souverain ne traite de la rançon de ses sujets que par la bouche de ses canons.*

Au siége de Mastricht, un grenadier français aperçut un officier français renversé ; il court, et lui tend la main. A l'instant même, une balle perce le poignet du grenadier, et lui casse le bras : il lui présente l'autre main ; elle est emportée par un boulet de canon. Sans proférer une seule plainte, il avance le bras, et relève l'officier.

Ce trait me rappelle celui de Cynegire, frère d'Eschyle. A la bataille de Marathon, poursuivant les ennemis jusqu'à la mer, il

voulut arrêter un de leurs vaisseaux avec la main droite, qui lui fut coupée ; ensuite avec la gauche, qui lui fut coupée encore ; enfin il le saisit avec les dents.

Un jour que Piron était chez un financier, une personne distinguée de la compagnie l'engagea à passer devant lui pour se rendre dans la salle à manger. Le maître de la maison, s'apercevant de leur cérémonial, dit à l'homme titré : *Eh ! monsieur le comte, c'est un auteur ; ne faites point de façons.* — Piron, qui sentait qu'on voulait l'abaisser, met aussitôt son chapeau, et marche fièrement le premier, en disant : *Puisque les qualités sont connues, je prends mon rang.*

Haute considération dont jouissent les chevaux en Angleterre.

Si l'on veut se former une idée du rôle que jouent les chevaux en Angleterre, il faut lire la particularité suivante :

Il y a quelque tems qu'un célèbre *étalon*,

nommé *Overton*, mourut dans le haras de M. Hutchinson, à Schipton, non loin d'Yorck, près de la place où se font tous les ans les plus belles courses et les plus gros paris. Le cheval *Overton* fut inhumé d'une manière très-solemnelle, et son inhumation coûta 30 liv. sterl. Un grand nombre d'amateurs de chevaux se trouvèrent à ses funérailles. On leur avait annoncé, de la manière suivante, la perte sensible qu'ils avaient faite : Dimanche dernier, *Overton*, le célèbre étalon de Schipton, parcourant 51 pieds par seconde, a quitté cette vie : il était né en 1788; il eut pour père le roi Feijus; pour mère, dame Bromble; Hérodes fut son grand-père; Suix, sa grand'mère : celle-ci devait le jour au célèbre arabe Godolphin, ainsi que le Régulus. En 1792, *Overton*, âgé de quatre ans, était déjà regardé comme le meilleur étalon de l'Angleterre : il gagna, au mois d'août de la même année, à Yorck, un pari de 650 guinées, et eut la gloire de vaincre Rosamunde, Sturm, Halbert et Rosalinde, jus-

que-là si célèbres dans les paris. Ayant perdu de son agilité avec l'âge, il fut employé à la propagation d'une race antique et renommée ; et pour que sa gloire pût s'éteindre, il faudrait qu'on oubliât ses deux célèbres fils Cogsighte et Rolla.

A coup sûr, un gentilhomme de bonne maison aurait de la peine à obtenir en Angleterre un éloge aussi touchant, et des regrets aussi tendres.

Un homme, fort inquiet de voir que son épouse lui avait donné un gros garçon six mois après son mariage, fut trouver un médecin, et lui demanda l'explication de ce phénomène. *Rassurez-vous*, lui dit le docteur ; *ces sortes de couches prématurées ont souvent lieu pour le premier enfant, mais cela n'arrive jamais dans la suite.*

Le duc de Richelieu, ayant très-longtems fait sa cour à une vieille prude, obtint enfin ce qu'il desirait. Au moment où elle allait lui accorder ses faveurs, elle

s'écria, en lui faisant voir quelques-uns de ses tristes appas. Ah ! petit frippon, je me *damne* pour vous. — Et moi, dit le duc en prenant son chapeau, je me *sauve*. Il sortit aussitôt, et laissa l'hypocrite irritée, abandonnée à elle-même.

Pensées.

Celui qui sollicite pour un autre a l'assurance d'un homme qui demande justice : celui qui parle pour lui-même a la timidité et la défiance d'un homme qui implore la merci.

On trouve cinquante hommes d'esprit contre un homme de lettres, et celui qui ne porte avec lui que de l'or est souvent embarrassé, faute de monnaie.

Il est impossible qu'un homme méchant soit doué d'un esprit public : comment celui qui n'a jamais aimé personne pourra-t-il se passionner pour des milliers d'individus.

Il n'y a que les malheureux qui reconnaissent le pouvoir du destin : les heureux attribuent tous leurs succès à la prudence et au mérite.

Secourir *utilement* un malheureux, le délivrer de l'oppression, faire rendre la justice due à son mérite, à ses vertus est l'action la plus glorieuse dont l'homme soit capable. C'est en quelque manière remplir les fonctions de Dieu et de la Providence.

Il en est des folies de l'homme comme des mauvaises herbes qui, détruites et consumées sur le sol où elles ont pris naissance, l'améliorent et le rendent plus fertile.

Rarement l'étude est utile lorsqu'elle n'est pas accompagnée du commerce du monde. Il ne faut pas séparer ces deux choses : l'une nous apprend à penser, l'autre à agir; l'une à parler, l'autre à écrire; l'une à disposer nos actions, l'autre à les rendre faciles. L'usage du monde nous donne encore l'avantage de penser naturellement,

et l'habitude des sciences celui de penser profondément.

Celui qui est en peine de connaître s'il change ou s'il vieillit, peut consulter les yeux d'une femme qu'il aborde, le ton dont elle lui parlera, il apprendra ce qu'il craint de savoir.

Sur le Mariage.

On se marie par différens motifs ; les uns par passion, les autres par raison ; celui-ci sans savoir ce qu'il fait ; celui-là ne sachant plus que faire. — Il y a des hommes, si accablés de leur repos, qui se marient seulement pour se désennuyer. D'abord, le choix d'une femme les occupe ; ensuite les visites, les entrevues, les festins, les cérémonies : mais après la dernière cérémonie, l'ennui les reprend plus que jamais. — Je ne m'étonne pas qu'il y ait tant de mauvais mariages, puisqu'on

se marié tout à sa tête, ou tout à celles des autres. . . . . . .

Tel qui se marie à sa tête, ne voyant pas dans sa femme ce que tout le monde y voit, est en danger d'y voir dans la suite beaucoup plus que les autres n'y ont vu : tel autre, qui se marie par l'entremise de quelque officieux, fait un mariage comme une emplette : il marchande ; on surfait ; il mésoffre : il est pris au mot. — Ce n'est point se marier, c'est négocier que de prendre une femme pour son bien. — Ce n'est point se marier, c'est se satisfaire que de prendre une femme pour sa beauté. — Qu'est-ce donc que se marier ? C'est choisir avec discernement, à loisir, par inclination et sans intérêt, une femme qui vous choisisse de même.

Caton disait : Avec une femme on mène une vie pleine de soucis et d'embarras ; mais, aussi, vivre sans femme ce n'est pas vivre.

Un procureur, qui venait d'acheter pour

son fils une charge de sénéchal, lui recommanda d'en suivre l'exercice avec ardeur, et surtout de faire contribuer avec adresse, et le plus abondamment possible, les plaideurs qui auraient besoin de lui. — Quoi! mon père, lui dit son fils tout étonné, vous voudriez que je vendisse la justice? — *Eh! mais sans doute*, lui répondit ce déhonté procureur : *une chose si rare ne doit point se donner pour rien.*

Plusieurs politiques rassemblés s'entretenaient gravement, gazette en main, de tactique militaire. — Je suis pour un assaut dit l'un. — Et moi pour un siège, disait l'autre. — Et moi, criait un troisième, je suis pour une bataille : il y fait un peu chaud, mais n'importe ; j'aime beaucoup le cliquetis des armes. — Ma foi, messieurs, dit un gascon en secouant la tête, siège, bataille, assaut, tout ce qu'il vous plaira ; moi, je suis fou *d'une belle retraite.*

Une très-jolie femme, qui n'avait point

d'enfans, et qui avait quelque raison de croire que ce n'était point sa faute, acheta un jour une superbe topaze. Son mari la lui ayant vue au doigt, lui dit : Ma foi, voilà une bien belle topaze; c'est dommage qu'elle soit fort mal *montée*. — Hélas! répondit-elle avec un malin sourire, *elle n'est pas la seule.*

Au sortir de la représentation de la *Métromanie*, Piron, suivant son usage, entra au café de Procope un jour qu'il était superbement vêtu. Tout le monde l'entoura, et lui fit compliment. L'abbé Desfontaines était présent, et, voulant plaisanter Piron, il souleva avec une curiosité affectée, et une feinte admiration, la basque de l'habit, comme pour en mieux faire remarquer la richesse, en disant : *Quel habit pour un tel homme !* — Piron, soulevant aussitôt le rabat de l'abbé, répartit sur-le-champ : — *Et quel homme pour un tel habit !*

Quelqu'un s'étonnait que Guyot, mar-

financier, qui s'aperçoit que le nombre de deux fois dix, auquel elle s'est arrêtée, est celui des bijoux qu'il lui a donnés depuis le commencement du mois, s'en applaudit, et lui demande en souriant si ce ne sont point les petits cadeaux qu'il lui a faits qu'elle s'amuse à nombrer ainsi. *Oh ! mon dieu non*, reprit-elle ingénuement : *Je comptais parmi les passans ceux que j'ai connus avant toi.* — *Pas mal comme ça !* reprit notre crésus, dont la gaîté se changea en tristesse et en réflexions.

Un malheureux, que la voiture d'un fournisseur venait d'éclabousser des pieds à la tête, s'écriait : *Comment ces gens vont-ils si vite ?* — *Ils volent*, dit un passant qui les connaissait bien.

Un jeune homme, peu favorisé de la fortune, ayant épousé une vieille douairière fort riche, se divertissait à ses dépens, et ne ménageait guère son argent ; quelquefois même, assez indiscrètement, il avait

témoigné le desir qu'il aurait de la voir morte, parce qu'en vertu d'une donation qu'elle lui avait faite de tous ses biens, il aurait été plutôt en état d'épouser une jeune femme qu'il avait déjà choisie, et qui lui plaisait fort. La vieille ne reconnaissait que trop la faute qu'elle avait faite, mais il était trop tard. Dans ce tems, le divorce n'était pas à la mode comme aujourd'hui. Les mépris que lui témoignait son époux n'étaient pas positivement ce qui l'alarmait le plus, mais elle craignait qu'il ne lui prît envie de se défaire d'elle; elle était tellement frappée de cette idée sinistre, qu'un jour, se trouvant fortement incommodée, elle s'écria : *Je suis une femme perdue, je suis empoisonnée!* — *Empoisonnée!* dit le mari présent. *De grace, qui accusez-vous de ce crime?* — *Vous, monsieur,* lui répondit-elle en le fixant d'un œil hagard. — *Cela est si faux,* répondit le jeune homme, *que je demande que l'on ouvre madame à l'instant, et l'on reconnaîtra la calomnie.* — Il n'en fallut pas davantage pour rendre la

santé à la pauvre douairière, qui ne parla plus de poison.

Caractère des Joueurs.

Imaginez-vous des joueurs assis autour d'une table : le commencement du jeu est assez tranquille ; un quart-d'heure après on sent un peu de chaleur ; bientôt on s'échauffe davantage ; ensuite les passions s'animent à proportion du gain ou de la perte. Tous, un œil fixé sur le banquier, de l'autre ils sont attentifs à la carte fatale : à peine est-elle sortie, qu'ils poussent tout à coup mille cris à la fois. L'attente de la carte suivante les replonge dans le plus morne silence ; c'est alors qu'il faut les voir : la foudre pourrait gronder sur leurs têtes ; deux armées combattre à leurs côtés ; le ciel même pourrait menacer ruine, sans leur faire quitter la place, et sans les distraire : sourds et muets pour l'instant, ils se roulent les uns aux autres des yeux terribles.

La carte paraît; la scène change ; la fureur s'empare des uns, et la rage des autres : ceux-ci jurent, sacrent et tempêtent ; ceux-là déchirent les cartes, et les mangent de colère. Enfin, figurez-vous une assemblée de *possédés ;* chaque joueur a son lutin dont il est agité jusqu'à la fin du jeu, et d'où il ne sort qu'avec les angoisses d'un patient qu'on mène au supplice.

Tout le monde connaît les nombres excessifs auxquels on arrive par la progression géométrique, lorsqu'on atteint une certaine somme. Un homme, par exemple, qui vendrait son cheval à raison de 24 clous de ses pieds, en prenant 1 liard pour le premier, 2 pour le second, 4 pour le troisième, 8 pour le quatrième, 16 pour le cinquième, et ainsi de suite, en doublant toujours, vendrait ce cheval fort cher. On peut s'en assurer si l'on veut se donner la peine de le compter.

Si l'on s'avisait d'acheter 64 arpens de terre à raison d'un grain de bled par ar-

pent, en doublant toujours, on ne trouverait pas en France la centième partie des grains qu'il faudrait pour remplir un tel engagement. La quantité s'en éleverait à 130 mille fois plus que la France n'en produit.

Dernièrement, un pauvre homme vendait, sur une de nos places publiques, des chansons, et personne n'en achetait; il avait pourtant l'air bien malheureux. Un enfant, qui n'avait pas l'air d'être beaucoup plus heureux, s'arrête devant cet Orphée désapointé, l'écoute un moment, et achète un de ses petits livres. — *Tu sais donc lire?* lui dit un personnage qui l'avait vu faire cette acquisition. — *Non*, répondit l'enfant; *mais j'étais bien aise de donner deux sous à cet homme-là*..... Cela vaut, à mon gré, un sermon de Massillon.

Un conseiller-rapporteur, homme connu par ses galanteries, fut épris des charmes d'une de ses clientes, et ne souffrit pas

long-tems qu'elle lui fit la cour : il alla lui-même au-devant de cette belle, qui ne crut pas devoir le laisser languir, croyant bien que cette complaisance assurerait le gain de son procès : mais elle se trompa, car elle le perdit. A la sortie de l'audience, elle alla déclamer contre le rapporteur, qui lui répondit à voix basse : *Madame, quand je fais l'amour, je fais l'amour : et quand je juge, je juge.*

Un fournisseur, étant à sa maison de campagne, alla chez le garde-chasse, et lui demanda s'il avait des canards sauvages. — Non, monsieur. — J'en vis pourtant voler hier par douzaines. — Ah ! monsieur, tous ceux qui *volent* ne sont pas pris.

Une femme galante ressemble à une rose dont chaque amant prend une feuille : il ne reste plus que l'épine pour le mari.

Plusieurs dames se promenaient dans un jardin ; elles aperçurent la statue d'un homme nu : elle était parfaitement bien

faite ; mais le sculpteur lui avait couvert, avec quelques feuilles de vigne, ce que la pudeur doit cacher. Ces dames, comme on le pense bien, furent long-tems à admirer ce chef-d'œuvre : comme la plus jeune d'entre elles ne disait rien, elles lui demandèrent ce qu'elle en pensait. —*Cet homme est très-bien fait*, dit-elle d'un ton ingénu ; *mais il sera bien plus beau à la chûte des feuilles.*

Sur la Modestie.

Dans quelque état que l'homme se trouve placé par la naissance ou la fortune, la modestie est le trésor qu'il doit conserver avec le plus de soin. Cette vertu saura le garantir de beaucoup de fautes ; elle pourra même couvrir d'un voile officieux celles qu'il aura la faiblesse de commettre : c'est une fidelle compagne qui le soutiendra dans les routes presque toujours trompeuses et glissantes du bonheur ; c'est un égide qui repoussera les traits de l'envie,

un vernis précieux qui donnera de l'éclat et de la valeur aux talens ; c'est la marque et le principe du vrai courage, qu'elle dirigera toujours selon l'intérêt public.

L'un de ses effets les plus admirables est de forcer l'envie au silence, et de rendre ses efforts impuissans.

Qu'un homme d'un grand mérite soit orgueilleux, il n'aura que de faibles droits sur l'estime et l'amour du public qui craint d'être subjugué ; ou s'il lui en accorde, il ne le fera qu'avec peine et réserve. L'homme modeste, avec des talens égaux, peut-être moins brillans, est plus sûr de réunir les suffrages : le premier ne les obtient qu'en les arrachant, pour ainsi dire ; le second les gagne avant de les demander.

Un bouffon ayant offensé son souverain, le monarque le fit amener devant lui, et, prenant le ton de la colère, lui reprocha son crime, et lui dit : Malheureux ! tu vas être puni ; prépare-toi à la mort. — Le coupable, effrayé, se prosterne, et de-

mande grace. — Tu n'en auras pas d'autre dit le prince, sinon que je te laisse la liber de choisir la manière dont tu voudras mou rir, et qui sera le plus de ton goût : d cide promptement, je veux être obéi. - *Puisque vous me laissez le choix, seigneur* répondit le bouffon, *j'adore votre arrêt et demande à mourir de vieillesse.*

Maximes.

Il vaut mieux s'endormir sans souper que de se réveiller avec des dettes.

Celui qui se fait le *plaisant* d'une société a juste ce qu'il faut d'esprit pour être un sot.

Il n'y a pas de gens plus vides que ceux qui sont pleins d'eux-mêmes.

Les richesses servent le sage, et gouvernent le sot.

L'instruction est l'ornement du riche, et la richesse du pauvre.

Un sot a beau faire broder son habit, ce sera toujours l'habit d'un sot.

Un représentant près les armées vantait son crédit, et offrait sa protection à l'immortel Latour-d'Auvergne, alors simple volontaire, et qui était dans le plus grand dénuement. — *Vous êtes donc bien puissant ?* lui dit Latour-d'Auvergne. — *Sans doute*, répond ce représentant. — *Eh bien ! demandez pour moi......* — Un régiment ? — *Non ; une paire de souliers.*

Un particulier, qui n'entendait rien aux lettres doubles, s'approcha d'une personne qui lisait l'affiche de l'Opéra, et lui dit : Monsieur, il paraît que l'on joue aujourd'hui *O-édipe?* — *O-u-i*, monsieur, répondit l'autre.

Un homme, qui ignorait jusqu'aux termes du jeu de trictrac, passa une nuit à côté de deux autres qui jouaient avec attention. Vers le matin, il survint un coup singulier, qui causa une dispute entre les deux joueurs : d'un commun accord, ils s'en rapportèrent au tiers qui les regardait jouer ; mais ils furent bien surpris quand il leur dit qu'il

ne savait pas le jeu! — Et pourquoi donc êtes-vous resté là si constamment? lui dirent-ils. — C'est, leur répondit-il, que je vous ai entendu dire à tout moment *je m'en vais:* (terme de trictrac) je vous attendais pour m'en aller avec vous.

Un grand seigneur, voyant un paysan qui battait violemment son âne, fondit sur lui à grands coups de canne. Le *paysan*, après avoir été bien rossé, se retourna fort poliment vers sa bête, et, *ôtant* son chapeau avec beaucoup de respect, lui *dit:* *Je ne savais pas, monsieur mon âne, que vous aviez de si bons amis à la cour.*

Perfidie d'une femme envers son Mari.

Mademoiselle Derval, nièce d'un homme fort riche et très en crédit, épousa un jeune guerrier qui joignait une figure élégante à beaucoup d'esprit. Le comte, marié depuis

quinze jours, oublia sa femme pour ne songer qu'à la gloire. La jeune mariée, à la veille de se voir séparée de son époux, fondit en larmes. Enfin il partit avec son régiment pour l'Italie. Elle fut d'abord inconsolable, mais à la fin les absens ont tort. Tandis que le comte faisait la guerre aux corses, madame Derval chercha à se consoler; et, graces à ses charmes, elle n'attendit pas long-tems.

Deux grands yeux bleus, un teint de lys et de rose, une bouche vermeille, une gorge d'albâtre, qui invitait à la volupté, une taille élégante, dix-neuf ans, et qui pis est du tempérament... que d'obstacles à la continence! Bientôt elle succomba.

Un jour, s'étant trouvée dans un souper fin, où elle périssait d'ennui ainsi que tous les convives, elle feignit une migraine horrible pour avoir occasion de sortir, et demanda ses gens. Personne ne paraissant, vu qu'elle les avait demandés pour trois heures, et qu'il n'était encore que minuit, le jeune chevalier de Chabert lui offrit sa voiture:

la comtesse accepta. A peine fut-on dans le carrosse, que le chevalier, sans s'informer de l'état de la migraine, à laquelle il ne croyait pas, fit des propositions à madame Derval, qui commença par faire quelques façons. Mais une femme qui balance dans une pareille position n'attend que l'instant de sa défaite. Le chevalier s'en aperçut bientôt, et, voulant prévenir toute réponse, il commença à se débarrasser de son chapeau. La comtesse, qui vit où cette démarche allait la conduire, voulut l'arrêter en lui disant qu'elle devait être à deux pas de chez elle. Il est vrai, madame, que vous n'êtes pas fort éloignée de votre hôtel; mais, graces à l'art de mon cocher, nous n'y serons pas arrivés avant un bon quart-d'heure; et vous devez sentir qu'il faut beaucoup moins de tems... Encore un coup, monsieur, je vois d'ici ma porte, et avant deux minutes je suis chez moi. Cela pourrait être, madame, si vous aviez affaire à un cocher ordinaire, à un de ces ignorans qui ne connût pas la marche nocturne: mais voyez, de grace, l'allure de ces che-

vaux, et comment mon cocher, en leur faisant faire la manœuvre du zig-zag, adoucit le mouvement de la voiture, et retarde la marche qu'il semble presser. — Oh! pour le coup, dit la comtesse, voilà un de ces raffinemens auquel je ne m'attendais pas, et je vous avouerai que.... Elle balbutia alors, et le chevalier, reprenant son chapeau, lui dit : Madame, vous êtes chez vous. La comtesse ne revint pas de son étonnement : quoique confuse de l'aventure, elle voulut engager le chevalier à entrer, mais il s'excusa sur l'obligation où il était de reconduire d'autres dames. La comtesse passa une nuit douce et agréable. Mais, tel est l'effet du destin, un plaisir vif précède toujours un grand mal : la comtesse, à son réveil, s'examina, et ses découvertes la frappèrent. Le chevalier, s'écria-t-elle, serait-il assez malhonnête homme... Ah! ciel! en quel état suis-je!... Holà! quelqu'un... Elle écrit deux mots au jeune Chabert, qui aussitôt vint s'expliquer avec la comtesse : il s'excusa de bonne foi sur l'ignorance où il était de sa

situation, et rejeta ce malheur sur une jeune danseuse des Italiens.

La comtesse, alarmée de son état, ne songea qu'aux moyens de s'en tirer. Les premières précautions allaient être *prises*, lorsqu'elle reçut de Lyon une lettre de son mari, qui l'informait que, dans *quatre jours*, il serait à Paris. — Quel fâcheux contre-tems! s'écria-t-elle; comment me tirerai-je de ce malheureux pas? Le comte m'*estime*, mais il est né violent, et je suis perdue s'il s'aperçoit de ma situation.... Et comment pouvoir la lui cacher? comment me *dérober* à ses caresses? Affecter une migraine, des vapeurs, une fièvre; ces maladies *feintes* ne sont bonnes que pour deux ou trois jours. Que devenir? La mort seule peut me tirer de ce cruel embarras. — Le chevalier *entra* dans ce moment: la situation de la comtesse le toucha, et son imagination, fertile en expédiens, lui suggéra bientôt un moyen qui la tira d'affaire. — Je connais assez le comte, dit le chevalier, pour aller au-devant de lui: j'aurai dans ma voiture trois des plus

jolies vestales de l'Opéra : ces charmantes créatures, agaçantes de leur naturel, ne manqueront point de faire à votre mari des prévenances auxquelles il ne pourra résister : il passera dans un cabinet voisin ; il y aura un canapé, et, malgré la santé de ces filles, bien constatée par la perle de nos chirurgiens, il faudra qu'il tienne de l'une d'elles la maladie dont vous l'affligerez ce soir. — L'idée est excellente ! dit la comtesse, et vous méritez que je vous pardonne en faveur du conseil. — Le chevalier, ayant fait toutes les dispositions nécessaires à cet arrangement, monta en carrosse avec ses trois divinités qui, pleines d'une santé rare dans leur état, allaient porter un poison factice dans le sang du pauvre comte. On se rencontra à Fontainebleau. Quoique le comte fût enchanté de l'attention du chevalier, il songea moins à l'en remercier qu'à faire sa cour à ses belles compagnes. Mais, comme il portait l'équité jusque dans ses désordres, et que, d'ailleurs, il n'aurait pu donner la préférence à l'une de ces filles sans faire injustice aux deux autres, il vou-

lut plaisamment que le sort décidât de ses plaisirs. On fit venir des dés, et la *chance* tomba sur la plus jeune, et en même tems la plus *rouée* des trois. L'entretien *fut long*, et probablement fort tendre. Le comte en désordre, et la jeune personne toute échevelée, furent des témoins parlans de *la scène* qui venait de se passer. La comtesse, malgré ses inquiétudes, riait en secret du piège qu'on tendait à son mari, lorsque celui-*ci*, sortant de sa chaise de poste, se jeta dans ses bras. De ces premiers *momens* affectueux et passionnés on passa à la table, *et* de la table au lit. Rien ne doit ici scandaliser le lecteur austère : un mari, *malgré la* singularité du fait, peut quelquefois coucher avec sa femme. Le comte, qui avait réparé les dépenses qu'il avait faites à *Fontaine*-bleau par une grande consommation de pistaches ambrées, et d'autres drogues artificielles, qui ne font honneur ni à la modération des femmes, ni à la complexion des hommes, fut très-empressé auprès de *la com*-tesse : on joua de part et d'autre l'amour,

les tendres soupirs et les doux évanouissemens. Le lendemain se passa, de la part du comte, en devoirs et en visites de bienséance. La nuit vint, et la jeune épouse se trouva de nouveau entre les bras de son mari. La comtesse crut que le moment de parler était arrivé : en conséquence, dans la matinée suivante, elle passa toute éplorée dans le cabinet de son mari : elle le trouva enseveli dans une rêverie profonde. L'aspect de son épouse le démonta, et, ne sachant trop comment il pourrait s'en débarrasser, il lui montra des plans, des projets de tactique, et des mémoires d'où dépendait, disait-il, le salut de l'état. — Tout cela n'est rien pour moi, s'écria la comtesse en pleurs; c'est mon honneur et mes jours dont il est question... Avez-vous bien pu, sans rougir, me réduire à la triste situation où je suis! — Que voulez-vous dire, madame? répartit le comte d'un ton d'étonnement affecté. — Ce que je veux dire, monsieur! ce que je veux dire! — Ah! pouvez-vous l'ignorer, et deviez-vous traiter une épouse qui vous adore, et qui, depuis trois

ans, livrée aux pleurs les plus amers, a compté pour perdus tous les momens qu'elle n'a point passés avec vous! —Ah! pardon, mille fois pardon, adorable épouse, s'écria le comte en se jetant à ses genoux : un ami vint au-devant de moi avec une fille aimable; elle m'agace, et trois ans de retenue, de vertu ont été démentis par l'erreur d'un instant. — Quoi! reprit la comtesse, aux portes de Paris, et au moment de me revoir, vous allez vous jeter imprudemment entre les bras d'une catin! Ah! comte! qu'il faut vous aimer pour vous pardonner des écarts aussi affreux! — De grace, oubliez tout, répliqua le comte, et soyez persuadée que la tendresse la plus vive réparera une faute dont vous me voyez confus. — Levez-vous, lui dit la comtesse en lui tendant une main, qu'il baisa mille fois : et, voulant être généreuse jusqu'au bout, il fut convenu qu'il ne serait plus question de cette fatale aventure, et que chacun d'eux, de son côté, prendrait, dans le secret, toutes les précautions qui pourraient lui en faire perdre le souvenir. Après

six semaines de traitement, nos deux époux furent en état de se réunir, et tout le monde fut content : le chirurgien d'avoir gagné de l'argent ; le chevalier d'avoir réparé ses torts ; la comtesse d'en avoir imposé aussi finement à son mari, et le comte de retrouver une femme tendre et indulgente, qui lui fit abjurer pour jamais l'Opéra et ses innocentes vestales.

M. de Bièvre accompagna un jour une dame au spectacle : le mari y vint aussi, sans y être attendu. Alors M. de Bièvre quitta la loge, et se rendit dans une autre qui était vis-à-vis. La dame lui dit : lorsque mon mari sera parti je vous ferai *signe*. A merveille, répondit notre calembouriste ; mais à condition que vous serez *Léda* (cygne.)

On proposait un jour à une dame d'aller au spectacle : elle refusa en disant qu'elle préférait la promenade, vu qu'elle aimait mieux la verdure que de s'enfermer. Un plaisant, qui se trouvait témoin de l'invi-

tation, lui dit: Madame peut aller au théâtre de la République; on y donne l'*Intrigue Epistolaire*, et elle y verra *du gazon* (Dugazon.)

Le sort des Femmes égyptiennes et leurs occupations dans le harem, ou sérail. — Cérémonie de leur mariage: (Extrait d'un ouvrage *intéressant* intitulé, *Route de l'Inde.*)

Le sort des femmes n'est pas aussi heureux en Égypte que celui des hommes : condamnées, en quelque sorte, à la servitude, elles n'ont aucune influence dans les affaires publiques ; leur empire se borne aux murs du *harem*. Confinées au sein de leur famille, le cercle de leur vie ne s'étend pas au-delà des occupations domestiques ; l'*éducation* des enfans est leur premier devoir ; leur vœu le plus ardent est d'en avoir un grand nombre, parce que la considération publique, et la tendresse de l'époux sont attachées à la fécondité. Le pauvre même demande au ciel une nombreuse postérité, et la femme

stérile serait inconsolable si l'adoption ne la dédommageait du tort de la nature. Selon le précepte du prophète, chaque mère donne la mamelle à l'enfant qu'elle a mis au jour. Lorsque les circonstances forcent d'appeler une nourrice, on ne la regarde point comme une étrangère; elle devient membre de la famille, et passe ses jours au milieu des enfans qu'elle a allaités.

Le harem est le berceau et l'école de l'enfance. L'être qui vient de naître, étendu nu sur une natte, exposé à l'air pur dans un vaste appartement, respire sans gêne, et déploie à volonté ses membres délicats. Baigné tous les jours, élevé sous les yeux de sa mère, l'enfant croît avec vitesse. Il est vrai qu'il acquiert peu de connaissances; son éducation se borne souvent à savoir lire et écrire : mais il jouit d'une santé robuste; mais la crainte de la divinité, le respect pour la vieillesse, la piété filiale, l'amour de l'hospitalité restent profondément gravés dans son cœur.

Les filles sont élevées de la même ma-

nière : on les laisse nues, ou simplement couvertes d'une chemise jusqu'à l'âge de six ans. Les habits qu'elles portent le reste de leur vie permettent à tout le corps de prendre sa véritable structure. Rien n'est plus rare en Egypte que de voir des enfans cacochymes et des personnes contrefaites. C'est dans les contrées orientales que la femme déploie tous les charmes de son sexe.

Les femmes ne s'occupent pas seulement de l'éducation des enfans, tous les soins domestiques sont de leur ressort : elles ne croient pas s'avilir, en apprêtant, de leurs mains leur nourriture et celle de leur époux. Soumises à la coutume dont les lois immuables gouvernent l'orient, elles ne font point société avec les hommes, pas même à table. Lorsque les grands ont envie de dîner avec quelqu'une de leurs épouses, ils la font avertir : elle dispose son appartement, le parfume d'essences précieuses, prépare les mets les plus délicats, et reçoit son seigneur avec le respect et les attentions les plus recherchées. Les femmes

du peuple restent ordinairement debout ; ou assises dans un coin de la chambre, tandis que leurs maris dînent ; souvent elles lui présentent à laver, et les servent à table.

Les soins domestiques laissent cependant aux égyptiennes bien des momens de loisir. Elles les emploient au milieu de leurs esclaves à broder et à tourner le fuseau. Le travail a ses intermèdes, et la joie n'est point bannie de l'intérieur du *harem* : la nourrice raconte les histoires du tems passé ; on chante des airs tendres ou gais, que les esclaves accompagnent du tambour de basque, ou des castagnettes. Les *almés*, ou *danseuses et chanteuses publiques*, viennent quelquefois égayer la scène par leurs danses et leurs accens touchans. On sert une collation où les parfums et les fruits exquis sont prodigués. Les femmes égyptiennes ne sont pas entièrement prisonnières : une ou deux fois par semaine elles vont au bain, ou visiter leurs parens et leurs amies : elles se traitent d'une manière affectueuse dans leurs visites. Des esclaves présentent le café, le sorbet, des confitures et des fruits ; la

fille de la maison, tenant une aiguière remplie d'eau rose, avec un plat d'argent, donne à laver; le bois d'aloès brûle dans une cassolette, et parfume l'appartement. Après la collation, les esclaves dansent au bruit des cymbales, et souvent les dames se mêlent à leurs jeux. Pendant tout le tems qu'une étrangère est dans le *harem*, il est défendu au mari d'en approcher : c'est l'asile de l'hospitalité, et il ne pourrait le violer sans occasionner des suites funestes. Les femmes turques vont aussi, sous la garde des eunuques, se promener sur le Nil. Leurs bateaux renferment de jolis appartemens richement décorés : on les reconnaît aux jalousies abaissées sur les fenêtres, et à la musique qui les accompagne. Lorsque ces dames ne peuvent sortir, elles tâchent d'égayer leur prison : vers le coucher du soleil, elles montent sur la terrasse, et prennent le frais au milieu des fleurs odoriférantes. Les turcs, pour empêcher qu'on ne voie leurs femmes du haut des minarets, obligent les crieurs publics de jurer qu'ils fermeront les yeux en annonçant

la prière. Souvent ils choisissent des aveugles pour remplir cette fonction.

Les jours de bain sont des jours de fête pour les égyptiennes; elles se parent magnifiquement pour s'y rendre, et, sous le voile et le manteau qui les dérobent aux regards du public, elles portent les étoffes les plus riches. Leur coquetterie s'étend jusqu'à leurs caleçons: l'été, ils sont faits de mousseline brodée; l'hiver, d'étoffe tissue en or et en soie. Les dames égyptiennes mènent avec elles au bain des esclaves accoutumées à les servir. Tous les raffinemens du luxe sont épuisés pour leur toilette, et lorsqu'elle est finie, elles restent dans l'appartement extérieur, où elles passent le jour dans les plaisirs.

C'est au bain que l'on négocie la plupart des mariages : les parens d'un jeune homme prennent ordinairement le soin de le pourvoir: ayant vu au bain la plupart des filles de la ville, elles lui en font le portrait au naturel. Lorsque son choix est fixé, on parle d'alliance au père de la future, on règle la dot, et l'on fait des présens. Les premiers

arrangemens terminés, les parens et les amies de la jeune vierge la conduisent au bain, et la journée se passe en festins, en danses, en chansons. Le lendemain, les mêmes personnes se rendent chez la future, et l'arrachent, comme par violence, des bras de sa mère pour la conduire en triomphe à la maison de l'époux. C'est ordinairement le soir que la marche commence. Des baladins la précèdent ; de nombreux esclaves étalent aux yeux du peuple les effets, les meubles, les bijoux destinés à l'usage de la mariée. Des troupes de danseuses s'avancent en cadence au son des instrumens ; des matrones, richement vêtues, marchent gravement. La jeune fiancée paraît sous un dais magnifique porté par quatre esclaves. Sa mère et ses sœurs la soutiennent ; un voile d'or, enrichi de perles et de diamans, la couvre entièrement. Une longue suite de flambleaux éclaire le cortège, qui prend toujours la route la plus longue ; des chœurs d'*almés* chantent des couplets à la louange des nouveaux époux.

Lorsqu'on est arrivé à la maison du mari, les femmes montent au premier étage, où elles aperçoivent, à travers les jalousies d'une galerie, tout ce qui se passe en bas. Les hommes, rassemblés dans une salle, ne se mêlent point avec elles.

Ils y passent une partie de la nuit en festins, à boire le sorbet, à entendre de la musique. Les danseuses descendent dans cette salle; elles y quittent leurs voiles, et font briller leur légèreté et leur adresse.

Lorsque les danses sont finies, les *almés* commencent une sorte d'épithalame. Pendant tout ce tems, on fait passer plusieurs fois la mariée devant son époux, toujours vêtue d'habits nouveaux, pour montrer sa grace et sa richesse. Enfin, quand l'assemblée est retirée, le mari entre dans la chambre nuptiale : le voile se lève, et il voit sa femme pour la première fois. Si c'est une fille, il faut que les preuves de la virginité paraissent : autrement, l'époux est en droit de la renvoyer le lendemain à ses parens; et c'est le plus grand déshonneur que puisse

recevoir une famille. Aussi il n'y a point de pays sur la terre où les jeunes filles soient gardées avec plus de soin.

Lorsqu'un mari veut se séparer de sa femme, chez les égyptiens comme chez tous les mahométans, il fait venir le juge, et déclare en sa présence qu'il la répudie. Après cette formalité, il a quatre mois de délai, pendant lesquels la réconciliation peut avoir lieu. Passé ce terme, la femme devient libre, et peut former de nouveaux nœuds. Ces quatre mois de grace expirés, le mari lui remet la dot portée dans le contrat de mariage, et les biens qu'il en a reçus. S'ils ont des enfans, il retient les garçons, et la mère emmène les filles.

Les femmes ne sont point asservies à un esclavage éternel : lorsqu'elles ont des causes graves de séparation, elles implorent la protection des lois, et brisent leurs chaînes. Elles perdent, dans cette occasion, leur dot et les richesses qu'elles ont fait entrer dans la maison de leur époux.

F I N.

III. 11-27-170-177-
II. 46.52-63.

c/-



